

D

un

ca 14

76

F A B L E S

CHOISIES,
MISES EN VERS

PAR

M. DE LA FONTAINE.

Nouvelle Edition revue avec soin, & augmentée de Notes
essentielles à l'intelligence du Texte.

T O M E S E C O N D .



A BERLIN,
Chez FR. DE LA GARDE, Libraire.

M DCC XCI.

T A B L E S

CHRONOLOGIQUE

MISES EN VERS

DE

M. DE LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE PAR M. DE LA FONTAINE

TOME DE CONDÉ

A BERLIN

CHEZ M. DE LA FONTAINE, Libraire

M D C C C I



AVERTISSEMENT.

Imprimé pour la première fois en 1678.

Voici un second recueil de Fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variétés mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Esopé, qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, & étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même: ainsi, je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay (1), sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, & original à l'égard d'Esopé, si ce n'est Esopé lui-même, sous le nom du sage

A 2

(1) Ou plutôt *Bidpai*, car c'est ainsi que les Orientaux prononcent ce nom.

Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières Parties toute la diversité dont j'étois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un *Errata*: mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable (1). Si on veut avoir quelque plaisir dans la lecture de cet Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi-bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

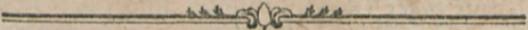
(1) La Fontaine avoit raison, & son style perd souvent de sa clarté, de son élégance & de sa force, par les plus légères incorrections. Les Editions multipliées de ses Fables qui fourmillent de fautes, sans en excepter aucune, sont une preuve de la légitimité de ses craintes, & de la nécessité de son Avertissement; aussi a-t-on veillé très-soigneusement à la correction de celle-ci.



FABLES CHOISIES,
MISES EN VERS

PAR

M. DE LA FONTAINE.



A MADAME DE MONTESPAN.

*L'Apologue est un don qui vient des Immortels,
ou si c'est un présent des hommes,
quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons tous tant que nous sommes,
ériger en Divinité
le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme: il rend l'ame attentive,
ou plutôt il la rend captive,
nous attachant à des récits
qui mènent à son gré les cœurs & les esprits.
O vous qui l'imites, Olympe, si ma Muse
à quelquefois pris place à la table des Dieux,
sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux.
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.*

Le Temps qui détruit tout, respectant votre appui,
 me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
 tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
 doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
 il n'est beauté dans nos écrits,
 dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces ;
 eh ! qui connoît que vous les beautés & les grâces ?
 Paroles & regards, tout est charme dans vous.

Ma Muse, en un sujet si doux,
 voudroit s'étendre davantage :
 mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
 & d'un plus grand maître que moi
 votre louange est le partage.

Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
 votre nom serve un jour de rempart & d'abri ;
 protégez désormais le livre favori
 par qui j'ose espérer une seconde vie :
 sous vos seuls auspices ces vers
 seront jugés, malgré l'envie,
 dignes des yeux de l'Univers.

Je ne mérite pas une faveur si grande :
 la Fable, en son nom, la demande :
 vous savez, quel crédit ce mensonge a sur nous :
 s'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire ;
 je croirai lui devoir un temple pour salaire :
 mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.



LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
mal que le Ciel en sa fureur
inventa pour punir les crimes de la terre,
la peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
faisoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
à chercher le soutien d'une mourante vie:
nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups, ni renards n'épioient
la douce & l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyoient:
plus d'amour, partant (1) plus de joie.
Le Lion tint conseil, & dit: mes chers amis,
je crois que le Ciel a permis
pour nos péchés cette infortune:
que le plus coupable de nous

A 4

(1) *Partant*: par conséquent. N'est guère d'usage qu'en style de Pratique.

se sacrifie aux traits du céleste courroux:
 peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 on fait de pareils dévoûments.
 Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
 l'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 j'ai dévoré force moutons.
 Que m'avoient-ils fait? nulle offense:
 même il m'est arrivé quelquefois de manger
 le berger.

Je me dévoûrai donc, s'il le faut: mais je pense
 qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
 car on doit souhaiter, selon toute justice,
 que le plus coupable périsse.

Sire dit le Renard, vous êtes trop bon Roi:
 vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
 est-ce un péché? non, non: vous leur fîtes, Seigneur,
 en les croquant, beaucoup d'honneur;
 & quant au berger, l'on peut dire
 qu'il étoit digne de tous maux,
 étant de ces gens-là qui, sur les Animaux,
 se font un chimérique empire.

Ainsi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir

du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puissances
 les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
 au dire de chacun, étoient de petits Saints.

L'Ane vint à son tour, & dit: j'ai souvenance
 qu'en un pré de Moines passant,

la faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
 quelque diable aussi me poussant,
 je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avoit nul droit, puisqu'il faut parler net.
 A ces mots on cria haro! sur le Baudet.

Un loup quelque peu Clerc, prouva par sa harangue,
 qu'il falloit dévouer ce maudit animal,

ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
 rien que la mort n'étoit capable
 d'expier son forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous ferez puissant ou misérable,
 les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

 FABLE II.

L e m a l m a r i é .

Que le bon soit toujours camarade du beau,
 dès demain je chercherai femme:
 mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
 & que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
 assemblent l'un & l'autre point,
 ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me
 tente:

cependant, des humains presque les quatre parts
 s'exposent hardiment au plus grand des hazards:
 les quatre parts aussi des humains se repentent.

J'en vais alléguer un, qui s'étant repenti,
 ne put trouver d'autre parti,
 que de renvoyer son épouse
 querelleuse, avare & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
 on se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt:
 puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
 Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout:
 Monsieur ne songe à rien, Monsieur dépense tout,

Monsieur court, Monsieur se repose!
 Elle en dit tant, que Monsieur à la fin,
 lassé d'entendre un tel lutin,

A 5

vous la renvoie à la campagne
chez ses parents. La voilà donc compagne
de certaines Phyllis qui gardent les dindons,
avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?
comment passiez-vous votre vie?
l'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle, mais ma peine
étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici.
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire; & m'attirois la haine
de tous ces gens si peu soigneux.
Eh, Madame, reprit son époux tout-à-l'heure (1),
si votre esprit est si hargneux
que le monde qui ne demeure
qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,
est déjà lassé de vous voir,
que feront des valets qui, toute la journée,
vous verront contre eux déchaînée?
& que pourra faire un époux
que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie;
puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur Légende
disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
dans un fromage de Hollande
se retira loin du tracas.

(1) *Tout-à-l'heure*: pour tout de suite, sur le champ.

La solitude étoit profonde,
 s'étendant par-tout à la ronde :
 notre hermite nouveau subsistoit là-dedans.
 Il fit tant des pieds & des dents,
 qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
 le vivre & le couvert: que faut-il davantage?
 Il devint gros & gras: Dieu prodigue ses biens
 à ceux qui font vœu d'être siens.
 Un jour, au dévot personnage,
 les députés du peuple Rat
 s'en vinrent demander quelque aumône légère :
 ils alloient en terre étrangère
 chercher quelque secours contre le peuple Chat.
 Ratopolis étoit bloquée :
 on les avoit contraints de partir sans argent,
 attendu l'état indigent
 de la République attaquée.
 Ils demandoient fort peu, certains que le secours
 seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
 Mes amis, dit le Solitaire,
 les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 en quoi peut un pauvre reclus
 vous assister? que peut-il faire,
 que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?
 j'espère qu'il aura de vous quelque souci (1).
 Ayant parlé de cette sorte,
 le nouveau Saint ferma la porte.

Qui désignai-je, à votre avis,
 par ce Rât si peu secourable?
 Un Moine? non, mais un Dervis.
 Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

(1) *Souci* signifie ordinairement : inquiétude, peine, chagrin, &c. ; mais il est mis ici pour *soin*.

FABLE IV.

L e H é r o n .

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne fais où,
le Héron au long bec emmanché d'un long cou.

Il côtoyoit une rivière.

L'onde étant transparente ainsi qu'aux plus beaux
jours;

ma commère la carpe y faisoit mille tours
avec le brochet son compère.

Le Héron en eût fait aisément son profit:
tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à
prendre:

mais il crut mieux faire d'attendre
qu'il eût un peu plus d'appétit.

Il vivoit de régime, & mangeoit à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint: l'oiseau
s'approchant du bord, vit sur l'eau
des tanches qui fortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux;
& monroit un goût dédaigneux,
comme le rat du bon Horace.

Moi, des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
une si pauvre chère? & pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien-là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aise
de rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
les plus accommodants, ce sont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner,
gardez-vous de rien dédaigner,

sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
 Bien des gens y sont pris: ce n'est pas aux hérons
 que je parle: écoutez, humains, un autre conte.
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

F A B L E V.

L a F i l l e.

Certaine fille un peu trop fière,
 prétendoit trouver un mari
 jeune, bien-fait & beau, d'agréable manière,
 point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.

Cette fille vouloit aussi

qu'il eût du bien, de la naissance,
 de l'esprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
 Le Destin se montra soigneux de la pourvoir:

il vint des partis d'importance.

La Belle les trouva trop chétifs de moitié.

Quoi moi? quoi ces gens-là? l'on radote, je pense.

A moi les proposer? hélas, il font pitié.

Voyez un peu la belle espèce!

L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse,
 l'autre avoit le nez fait de cette façon-là,

c'étoit ceci, c'étoit cela

c'étoit tout; car les précieuses
 font dessus (1) tout les dédaigneuses.

Après les bons partis, les médiocres gens
 vinrent se mettre sur les rangs.

Elle de se moquer. Ah vraiment, je suis bonne
 de leur ouvrir la porte: ils pensent que je suis
 fort en peine de ma personne.

Grâce à Dieu, je passe les nuits
 sans chagrin, quoiqu'en solitude.

(1) *Dessus*, pour *sur*, ne se diroit plus aujourd'hui.

La Belle se fut gré de tous ces sentiments.
 L'âge la fit déchoir: adieu tous les amants.
 Un an se passe & deux avec inquiétude.
 Le chagrin vient ensuite: elle sent chaque jour
 déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'Amour:
 puis ses traits choquer & déplaire:
 puis cent fortes de fards. Ses soins ne parent faire
 qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
 Les ruines d'une maison
 se peuvent réparer: que n'est cet avantage
 pour les ruines du visage!
 Sa préciosité (1) changea lors de langage.
 Son miroir lui disoit: prenez vîte un mari,
 je ne fais quel désir le lui disoit aussi:
 le désir peut loger chez une précieuse:
 celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
 se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
 de rencontrer un malotru.

 FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au Mogol des Folets
 qui font office de valets,
 tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
 & quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage,
 vous gêtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
 cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
 Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
 aimoit le maître & la maîtresse,
 & le jardin sur-tout. Dieu fait si les Zéphirs
 peuple ami du Démon, l'assistoient dans sa tâche.

 (1) *Préciosité*. Ce mot n'est point reçu dans la langue.

Le Folet, de sa part, travaillant sans relâche,
 combloit ses hôtes de plaisirs.
 Pour plus de marques de son zèle,
 chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
 nonobstant la légèreté
 à ses pareils si naturelle:
 mais ses confrères les Elprits
 firent tant, que le chef de cette République,
 par caprice ou par politique,
 le changea bientôt de logis.
 Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
 prendre le soin d'une maison
 en tout temps couverte de neige:
 & d'Indou (1) qu'il étoit, on vous le fait Lapon.
 Avant que de partir, l'Elprit dit à ses hôtes:
 On m'oblige de vous quitter,
 je ne fais pas pour quelles fautes:
 mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
 qu'un temps fort court, un mois, peut-être une
 semaine.
 Employez-la: formez trois souhaits, car je puis
 rendre trois souhaits accomplis:
 trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
 étrange & nouvelle aux humains.
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance:
 & l'abondance, à pleines mains,
 verse en leurs coffres la finance,
 en leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins:
 tout en crève. Comment ranger cette chevance! (2)
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
 Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent,
 les grands Seigneurs leur empruntèrent,
 le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens,
 malheureux par trop de fortune.
 Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 dirent-ils l'un & l'autre: heureux les indigents!

(1) *Indou*, pour Indien.(2) *Chevance*, biens.

la pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors: fuyez; & toi, Déesse,
 mère du bon esprit, compagne du repos,
 ô Médiocrité, reviens vite. A ces mots
 la médiocrité revient, on lui fait place:
 avec elle ils rentrent en grâce.

Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 qu'ils étoient, & que sont tous ceux
 qui souhaitent toujours, & perdent en chimères
 le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs
 affaires,

le Folet en rit avec eux.

Pour profiter de sa largesse,
 quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
 ils demandèrent la sagesse:
 c'est un trésor qui n'embarrasse point.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

SA Majesté Lionne un jour voulut connoître
 de quelles nations le Ciel l'avoit fait maître.

Il manda donc par députés

ses vassaux de toute nature,

envoyant de tous les côtés

une circulaire écriture,

avec son sceau. L'écrit portoit

qu'un mois durant le Roi tiendrait

cour plénière, dont l'ouverture

devoit être un fort grand festin,

suivi des tours de Fagotin.

Par ce trait de magnificence

le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.

En son Louvre il les invita.

Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta

d'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine:
il se fût bien passé de faire cette mine.

Sa grimace déplut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire
le dégoûté.

Le Singe approuva fort cette sévérité;
& flatteur excessif, il loua la colère,
& la griffe du Prince, & l'autre, & cette odeur;
il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
qui ne fût ail au prix. Sa fotte flatterie
eut un mauvais succès, & fut encor punie.
Ce Monseigneur du Lion-là,
fut parent de Caligula.

Le Renard étant proche: or ça, lui dit le Sire,
que sens-tu? dis-le-moi, parle sans déguiser.

L'autre aussi-tôt de s'excuser,
alléguant un grand rhume: il ne pouvoit que dire
sans odorat: bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement.

Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
ni fade adulateur, ni parleur trop sincère;
& tâchez quelquefois de répondre en Normand.

F A B L E V I I I .

Les Vantours & les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émeute (1).
Certain sujet fit naître la dispute
chez les oiseaux; non ceux que le printemps
mène à sa Cour, & qui sous la feuillée,
par leur exemple & leurs sons éclatants,
font que Venus est en nous réveillée;
ni ceux encor que la Mère d'Amour

(1) *Emête*: émeute.

met à son char; mais le peuple Vautour
 au bec retors, à la tranchante ferre,
 pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du sang: je n'exagère point.
 Si je voulois conter de point en point
 tout le détail, je manquerois d'halcine.
 Maint chef périt, maint héros expira;
 & sur son roc Prométhée espéra
 de voir bientôt une fin à sa peine.
 C'étoit plaisir d'observer leurs efforts:
 c'étoit pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, & ruses, & surprises,
 tout s'employa. Les deux troupes, éprises
 d'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
 de peupler l'air que respirent les ombres.
 Tout élément rempli de citoyens
 le vaste enclos qu'ont les Royaumes sombres,
 Cette fureur mit la compassion
 dans les esprits d'une autre nation
 au col changeant, au cœur tendre & fidelle:
 elle employa sa médiation
 pour accorder une telle querelle.
 Ambassadeurs par le peuple Pigeon
 furent choisis; & si bien travaillèrent,
 que les Vautours plus ne se chamaillèrent.
 Ils firent trêve; & la paix s'ensuivit.
 Hélas! ce fut aux dépens de la race
 à qui la leur auroit dû rendre grâce.
 La gent maudite aussi-tôt poursuivit
 tous les Pigeons, en fit ample carnage,
 en dépeupla les bourgades, les champs.
 Peu de prudence eurent les pauvres gens,
 d'accommoder un peuple si sauvage.
 Tenez toujours divisés les méchants:
 la sûreté du reste de la terre
 dépend de-là: femez entre eux la guerre,
 où vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant: je me tais.

FABLE IX.

Le Coche & la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
& de tous les côtés au Soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un Coche.

Femmes, Moines, Vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,
prétend les animer par son bourdonnement,
pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
qu'elle fait aller la machine,
s'affied sur le timon, sur le nez du Cocher.

Aussi-tôt que le Char chemine,
& qu'elle voit les gens marcher,
elle s'en attribue uniquement la gloire:
va, vient, fait l'emprescée: il semble que ce soit
un Sergent de bataille allant en chaque endroit
faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin,
se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin,
qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le Moine disoit son bréviaire:
il prenoit bien son temps! Une femme chantoit:
c'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit.

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
& fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le Coche arrive au haut (1).
Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt:
j'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Cà, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.

B 2

(1) *Au haut*; on diroit aujourd'hui *en haut*.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
 s'introduisent dans les affaires;
 ils font par-tout les nécessaires,
 & par-tout importuns, devoient être chassés.

FABLE X.

La Laitière & le Pot au lait.

Perrette sur sa tête ayant un Pot au lait,
 bien posé sur un coussinet,
 prétendoit arriver sans encombre (1) à la ville.
 Légère & court-vêtue, elle alloit à grands pas,
 ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 cotillon simple & fouliers plats.
 Notre Laitière ainsi trouffée,
 comptoit déjà dans sa pensée
 tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
 achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
 la chose alloit à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disoit-elle, facile
 d'élever des poulers autour de ma maison:
 le renard fera bien habile,
 s'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son:
 il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon,
 & qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 vû le prix dont il est, une vache & son veau,
 que je verrai sauter au milieu du troupeau?
 Perrette là-dessus faute aussi, transportée.
 Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La Dame de ces biens quittant d'un œil marri

(1) *Encombre*: empêchement, embarras. Vieux.

sa fortune ainsi répandue, mon mari s'en
 va s'excuser à son mari, j'ose à peine
 en grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait:
 On l'appela *le Pot-au-lait*.
 Quel esprit ne bat la campagne?
 Qui ne fait châteaux en Espagne?
 Pichrocole (1), Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
 autant les sages que les fous!
 Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux:
 une flatteuse erreur emporte alors nos ames:
 tout le bien du monde est à nous,
 tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi,
 je m'écarte, je vais détrôner le Sophi:
 on m'élit Roi, mon peuple m'aime:
 les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
 je suis Gros-Jean comme devant.

 FABLE XI.

Le Curé & le Mort.

Un mort s'en alloit tristement
 s'emparer de son dernier gîte;
 un Curé s'en alloit gaîment
 enterer ce mort au plus vite.
 Notre défunt étoit en carrosse porté,
 bien & dûment, empaqueté,
 & vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière;
 robe d'hiver, robe d'été,

B 3

 (1) Voyez *Gargantua*, Liv. 1, Chap. 33.

que les mors ne dépouillent guère.

Le Pasteur étoit à côté,
& récitoit à l'ordinaire
maintes dévotes oraisons,
& des Pseaumes & des Leçons,
& des versets, & des répons.

Monfieur le Mort, laissez-nous faire,
on vous en donnera de toutes les façons:
il ne s'agit que du falaire.

Messire Jean Chouart couvoit des yeux son mort,
comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor;

& des regards, sembloit lui dire:
Monfieur le Mort, j'aurai de vous,
tant en argent, & tant en cire,
& tant en autres menus coûts (1).

Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
du meilleur vin des environs:

certaine nièce assez proprette,
& sa chambrière Pâquette
devoient avoir des cotillons.

Sur cette agréable pensée
un heurt (2) survient: adieu le char.

Voilà Messire Jean Chouart
qui du choc de son mort a la tête cassée:
le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur,
notre Curé fuit son Seigneur:
tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
est le Curé Chouart, qui sur son mort comptoit,
& la Fable du Pot-au-lait.

(1) *Coût*; n'est plus guère d'usage qu'en Pratique.

(2) *Heurt*: choc. Peu usité substantivement.

FABLE XII.

*L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui
l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puisse aisément
contempler la foule importune
de ceux qui cherchent vainement
cette fille du Sort, de Royaume en Royaume;
fidelles courtisans d'un volage fantôme.
Quant ils sont près du bon moment,
l'inconstante aussi-tôt à leurs désirs échappe:
pauvres gens! je les plains, car on a pour les fous,
plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
& le voilà devenu Pape:
ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux:
mais que vous sert votre mérite?
la Fortune a-t-elle des yeux!
& puis, la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
le repos? le repos, trésor si précieux,
qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette Déesse,
elle vous cherchera: son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis en un bourg établi,
possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
pour la Fortune: il dit à l'autre un jour,
si nous quittions notre séjour?
vous savez que nul n'est prophète
en son pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi je ne souhaite
ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète:
vous revicndrez bientôt. Je fais vœu cependant

de dormir en vous attendant.
 L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
 s'en va par voie & par chemin.
 Il arriva le lendemain
 en un lieu que devoit la Déesse bizarre
 fréquenter sur tout autre; & ce lieu, c'est la Cour.
 Là donc, pour quelque temps, il fixe son séjour,
 se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
 que l'on fait être les meilleures;
 bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
 Qu'est-ceci? se dit-il: cherchons ailleurs du bien:
 la Fortune pourtant habite ces demeures.
 Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
 chez celui-là. D'où vient qu'aussi
 je ne puis héberger (1) cette capricieuse?
 on me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
 l'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
 Adieu, Messieurs de Cour; Messieurs de Cour, adieu!
 Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
 La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
 allons-là. Ce fut un de dire, & s'embarquer.
 Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
 armé de diamants, qui tenta cette route,
 & le premier osa l'abyme défier.

Celui-ci, pendant son voyage,
 tourna les yeux vers son village
 plus d'une fois: effuyant les dangers
 des pirates, des vents, du calme & des rochers,
 ministres de la mort. Avec beaucoup de peines
 on s'en va la chercher en des rives lointaines,
 la trouvant assez-tôt sans quitter la maison.
 L'Homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
 la Fortune pour lors distribuoit ses grâces.
 Il y court: les mers étoient lasses
 de le porter; & tout le fruit

(1) Héberger: recevoir chez soi, loger. Ce mot est du
 style badin.

qu'il tira de ses longs voyages,
 ce fut cette leçon que donnent les Sauvages:
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
 Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
 que le Mogol l'avoit été:
 ce qui lui fit conclure en somme,
 qu'il avoit à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates,
 revient en son pays, voit de loin ses Pénates,
 pleure de joie, & dit: Heureux qui vit chez soi,
 de régler ses desirs faisant tout son emploi.

Il ne fait que par oui-dire
 ce que c'est que la Cour, la mer, & ton empire,
 Fortune, qui nous fait passer devant les yeux
 des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
 on fuit, sans que l'effet aux promesses réponde.
 Déformais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.

En raisonnant de cette sorte,
 & contre la Fortune ayant pris ce conseil,
 il la trouve assise à la porte
 de son ami plongé dans un profond sommeil.

 FABLE XIII.

L e s d e u x C o q s .

Deux Coqs vivoient en paix; une Poule survint,
 & voilà la guerre allumée.
 Amour, tu perdis Troie; & c'est de toi que vint
 cette querelle envenimée,
 où du sang des Dieux même on vit le Xante teint.
 Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.
 Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
 La gent qui porte crête au spectacle accourut.
 Plus d'une Hélène au beau plumage
 fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut:

il alla se cacher au fond de sa retraite,
 pleura sa gloire & ses amours,
 ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
 possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
 cet objet rallumer sa haine & son courage.
 Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs;
 & s'exerçant contre les vents,
 s'armoit d'une jalouse rage.
 Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
 s'alla percher & chanter sa victoire.
 Un Vautour entendit sa voix:
 adieu les amours & la gloire.
 Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
 Enfin, par un fatal retour,
 son rival autour de la Poule
 s'en revint faire le coquet:
 je laisse à penser quel caquet,
 car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups:
 tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
 Désions-nous du Sort, & prenons garde à nous,
 après le gain d'une bataille.

 FABLE XIV.

*L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers
 la Fortune.*

Un trafiquant sur mer, par bonheur s'enrichit;
 il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
 Gouffre, banc ni rocher, n'exigea de péage
 d'aucun de ses ballots: le Sort l'en affranchit.
 Sur tous ses compagnons Atropos & Neptune
 recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
 prenoit soin d'amener son marchand à bon port.

Facteurs, Associés, chacun lui fut fidelle.
 Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle
 ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
 Le luxe & la folie enflèrent son trésor :
 bref il plut dans son escarcelle.
 On ne parloit chez lui que par doubles ducats ;
 & mon homme d'avoir chiens, chevaux & carrosses :
 ses jours de jeûne étoient des nêces.
 Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
 lui dit : & d'où vient donc un si bon ordinaire ?
 Et d'où me viendrait-il, que de mon favori-faire ?
 je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 de risquer à propos, & bien placer l'argent.
 Le profit lui semblant une fort douce chose,
 il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
 mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait :
 son imprudence en fut la cause.
 Un vaisseau mal frété périt au premier vent.
 Un autre, mal pourvû des armes nécessaires,
 fut enlevé par les Corsaires.
 Un troisième, au port arrivant,
 rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie
 n'étoient plus tels qu'auparavant.
 Enfin, ses Facteurs le trompant,
 & lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
 mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
 il devint pauvre tout d'un coup.
 Son ami le voyant en mauvais équipage,
 lui dit : D'où vient cela ? De la Fortune : hélas !
 Consolez-vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plaît pas
 que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.
 Je ne fais s'il crut ce conseil :
 mais je fais que chacun impute, en cas pareil,
 son bonheur à son industrie ;
 & si de quelque échec notre faute est suivie,
 nous disons injures au Sort.
 Chose n'est ici plus commune :
 le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
 On a toujours raison, le Destin toujours tort.

FABLE XV.

Les Devineuses.

C'est souvent du hazard que naît l'opinion ;
 & c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
 Je pourrois fonder ce prologue
 sur gens de tous états : tout est prévention,
 cabale, entêtement ; point ou peu de justice.
 C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours,
 cela fut & sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse.
 On l'alloit consulter sur chaque événement.
 Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
 un mari vivant trop au gré de son épouse,
 une mère fâcheuse, une femme jalouse,
 chez la Devineuse on couroit,
 pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.

Son fait consistoit en adresse :
 quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
 du hazard quelquefois, tout cela concouroit :
 tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
 Enfin, quoiqu'ignorante à vingt-&-trois carats,
 elle passoit pour un oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galetas.
 Là cette femme emplit sa bourse :
 & sans avoir d'autre ressource,
 gagne de quoi donner un rang à son mari :
 elle achète un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli
 d'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
 femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin
 alloit, comme autrefois, demander son destin :
 le galetas devint l'autre de la Sibylle.
 L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
 Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,

moi Devine! on se moque: eh, Messieurs, fais-jelire?
 je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
 Point de raison: fallut deviner & prédire,
 mettre à part force bons ducats,
 & gagner, malgré-foi, plus que deux Avocats.
 Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose;
 quatre sièges boîteux; un manche de balai,
 tout sentoit son sabbat, & sa métamorphose.

Quand cette femme auroit dit vrai
 dans une chambre tapissée,
 on s'en feroit moqué: la vogue étoit passée
 au galetas, il avoit le crédit:
 l'autre femme se morfondit.
 L'enseigne fait la chalandise.
 J'ai vû dans le Palais une robe mal-mise
 gagner gros: les gens l'avoient prise
 pour Maître tel, qui traînoit après soi
 force écoutants: demandez-moi pourquoi.

 FABLE XVI.

Le Chat, la Belette & le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin,
 Dame Belette, un beau matin,
 s'empara: c'est une rusée.
 Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 Elle porta chez lui ses Pénates, un jour
 qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour,
 parmi le thim & la rosée.
 Après qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours,
 Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
 La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
 O Dieux hospitaliers, que vois-je ici paroître?
 dit l'animal chassé du paternel logis:
 holà, Madame la Belette,
 que l'on déloge sans trompette,

ou je vais avertir tous les rats du pays.
 La Dame au nez pointu répondit que la terre
 étoit au premier occupant.
 C'étoit un beau sujet de guerre
 qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant :
 & quand ce seroit un Royaume,
 je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
 en a pour toujours fait l'octroi
 à Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
 plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
 Jean Lapin alléqua la coutume & l'usage.
 Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
 rendu maître & Seigneur; & qui de père en fils
 l'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
 Le premier occupant est-ce une loi plus sage?
 Or bien, sans crier davantage,
 rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
 C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
 un Chat faisant la chatemite,
 un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
 arbitre expert sur tous les cas.
 Jean Lapin pour Juge l'agréa.
 Les voilà tous deux arrivés
 devant sa Majesté fourrée.
 Grippeminaud leur dit: mes enfants, approchez,
 approchez: je suis sourd, les ans en font la cause.
 L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussi-tôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud le bon apôtre
 jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.
 Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par-fois
 les petits Souverains se rapportant aux Rois.

FABLE XVII.

La tête & la queue du Serpent.

Le Serpent a deux parties
 du genre humain ennemies,
 tête & queue; & toutes deux
 ont acquis un nom fameux
 auprès des Parques cruelles,
 si bien qu'autrefois, entr'elles,
 il survint de grands débats
 pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue:
 la queue au Ciel se plaignit,
 & lui dit.

Je fais mainte & mainte lieue,
 comme il plaît à celle-ci:
 croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
 je suis son humble servante.

On m'a faite, Dieu merci,
 sa sœur, & non sa suivante.
 Toutes deux de même sang,
 traitez-nous de même sorte:
 aussi-bien qu'elle, je porte
 un poison prompt & puissant.

Enfin, voilà ma requête:
 c'est à vous de commander
 qu'on me laisse précéder
 à mon tour, ma sœur la tête.

Je la conduirai si bien,
 qu'on ne se plaindra de rien.

Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
 Souvent sa complaisance a de méchants effets.
 Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors (1): & la guide nouvelle,

(1) *Lors*, pour *alors*.

qui ne voyoit, au grand jour,
 pas plus clair que dans un four,
 donnoit tantôt contre un marbre,
 contre un passant, contre un arbre:
 droit aux ombres du Styx elle mena sa sœur.
 Malheureux les Etats tombés dans son erreur.

 FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philosophe assure,
 que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 un autre Philosophe jure
 qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison; & la Philosophie
 dit vrai, quand elle dit, que les sens tromperont
 tant que sur leur rapport les hommes jugeront:
 mais aussi si l'on rectifie
 l'image de l'objet sur son éloignement,
 sur le milieu qui l'environne,
 sur l'organe & sur l'instrument,
 les sens ne tromperont personne.
 La Nature ordonna ces choses sagement.
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'apperçois le soleil, quelle en est la figure?
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
 mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
 que feroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur:
 sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
 L'ignorant le croit plat, j'épaisis sa rondeur:
 je le rends immobile; & la terre chemine.
 Bref, je déments mes yeux en toute sa machine.
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.
 Mon ame, en toute occasion,

développe le vrai caché sous l'apparence.

Je ne suis point d'intelligence
avecquemes regards peut-être un peu trop prompts,
ni mon oreille lente à m'apporter les sons.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse;
la raison décide en maîtresse:

mes yeux, moyennant ce secours,
ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
une tête de femme est au corps de la Lune.

Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La Lune nulle-part n'a sa surface unie:
montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
l'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
un homme, un bœuf, un éléphant.

Naguère (1) l'Angleterre y vit chose pareille.

La lunette placée, un animal nouveau
parut dans cet astre si beau;
& chacun de crier merveille.

Il étoit arrivé là-haut un changement,
qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de Puissances,
n'en étoit point l'effet? Le Monarque accourut:
il favorise en Roi ces hautes connoissances:

le monstre dans la Lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les

François
se donner comme vous entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
c'est à nos ennemis de craindre les combats,

(1) *Naguère*: depuis peu, il n'y a pas long-temps. Ce vieux terme n'est plus d'usage que dans la poésie ou dans le style soutenu.

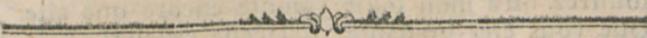
à nous de les chercher, certains que la Victoire,
amante de Louis, suivra par-tout les pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'Histoire.

Même les filles de mémoire
ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaisirs.
La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
Charles (1) en fait jouir: il sauroit dans la guerre
signaler sa valeur, & mener l'Angleterre
à ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,
que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! quand la Paix viendra-t-elle
nous rendre comme vous tout entiers aux Beaux-Arts?

(1) Charles II, Roi d'Angleterre.



LIVRE HUITIEME.



FABLE I.

La Mort & le Mourant.

La mort ne surprend point le sage:
il est toujours prêt à partir;
s'étant su lui-même avertir
du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
il n'en est point: qu'il ne comprenne
dans le fatal tribut: tous font de son domaine;
& le premier instant où les enfans des Rois
ouvrent les yeux à la lumière,
est celui qui vient quelquefois
fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur
alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
la mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
& , puisqu'il faut que je le die (1),
rien où l'on soit moins préparé.

C 2

(1) *Die*, pour *dise*. C'est une licence poétique, assez en usage parmi les bons Auteurs du siècle de Louis XIV.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
 se plaignit à la Mort que précipitamment
 elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,
 sans qu'il eût fait son testament,
 sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
 au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle:
 il me reste à pourvoir un arrière-neveu:
 souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle.
 Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle!
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
 Tu te plains sans raison de mon impatience.
 Eh, n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris
 deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
 Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
 qui te disposât à la chose:

j'aurois trouvé ton testament tout fait,
 ton petit-fils pourvû, ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
 du marcher & du mouvement,
 quand les esprits, le sentiment,
 quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe:
 toute chose pour toi semble être évanouie:
 pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
 tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,
 ou morts, ou mourants, ou malades.
 Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
 Allons, vieillard, & sans réplique:
 il n'importe à la République
 que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison: je voudrois qu'à cet âge
 on sortît de la vie ainsi que d'un banquet;
 remerciant son hôte, & qu'on fît son paquet:
 car de combien peut-on retarder le voyage?
 Tu murmures, vieillard; vois ces jeunes mourir,
 vois-les marcher, vois-les courir
 à des morts, il est vrai, glorieuses & belles;
 mais sûres, cependant, & quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret:
le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE II.

Le Savetier & le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
c'étoit merveille de le voir,
merveille de l'ouïr: il faisoit des passages,
plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout coufu d'or,
chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de Finance.
Si sur le point du jour par-fois il sommeilloit,
le Savetier alors en chantant Péveilloit;
& le Financier se plaignoit
que les soins de la Providence
n'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
comme le manger & le boire.
En son hôtel il fait venir
le chanteur, & lui dit: or ça, Sire Grégoire,
que gagnez-vous par an? Par an? ma foi, Monsieur,
dit avec un ton de rieur
le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
de compter de la sorte; & je n'entasse guère
un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
j'attrape le bout de l'année:
chaque jour amène son pain.
Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours,
(& sans cela nos gains seroient assez honnêtes)
le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
qu'il faut chômer: on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre, & Monsieur le Curé
de quelque nouveau Saint charge toujours son prône.

Le Financier riant de sa naïveté,
lui dit: je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin,
pour vous en servir au besoin.

Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
avoit depuis plus de cent ans,
produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui; dans sa cave il enferme
l'argent & sa joie à la fois.

Plus de chant: il perdit la voix
du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis,

il eut pour hôtes les fouscis,

les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet; & la nuit,
si quelque chat faisoit du bruit,

le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
s'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.

Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons & mon
somme,

& reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup & le Renard.

Un Lion décrépît, gouteux, n'en pouvant plus,
vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse:
alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce,
manda des Médecins: il en est de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts:
de tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
le Renard se dispense, & se tient clos & coi.
Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du Roi

son camarade absent: le Prince tout-à-l'heure
 veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
 qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté:
 & sachant que le Loup lui faisoit cette affaire:
 je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
 ne m'ait à mépris imputé
 d'avoir différé cet hommage;

mais j'étois en pèlerinage,
 & m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage
 gens experts & savants, leur ai dit la langueur
 dont votre Majesté craint à bon droit la fuite:

vous ne manquez que de chaleur;
 le long âge en vous l'a détruite:

d'un Loup écorché-vif appliquez-vous la peau
 toute chaude & toute fumante:

le secret, sans doute, en est beau
 pour la nature défaillante,

Messire Loup vous servira,
 s'il vous plaît de robe-de-chambre,

Le Roi goûte cet avis-là.

On écorehe, on taille, on démembre,
 Messire Loup. Le Monarque en soupa;
 & de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les Courtisans, cessez de vous détruire;
 faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire,
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre
 manière.

Vous êtes dans une carrière
 où l'on ne se pardonne rien,

FABLE IV.

Le pouvoir des Fables.

A MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambassadeur
 peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
 vous puis-je offrir mes vers & leurs grâces légères?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 feront-ils point traités par vous de téméraires?
 Vous avez bien d'autres affaires
 à démêler que les débats
 du Lapin & de la Belette.
 Lisez-les, ne les lisez pas:
 mais empêchez qu'on ne nous mette
 toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 il nous vienne des ennemis,
 j'y consens; mais que l'Angleterre
 veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
 j'ai peine à digérer la chose.
 N'est-il pas encor temps que Louis se repose?
 Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
 de combattre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppose
 une nouvelle tête aux efforts de son bras?
 Si votre esprit plein de souplesse,
 par éloquence & par adresse,
 peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
 je vous sacrifierai cent moutons: c'est beaucoup
 pour un habitant du Parnasse.
 Cependant faites-moi la grâce
 de prendre en don ce peu d'encens.
 Prenez en gré mes vœux ardents,
 & le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient : je n'en dirai pas plus.

Sur les éloges que l'Envie
doit avouer qui vous sont dûs,
vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain & léger,
un Orateur voyant sa patrie en danger,
courut à la Tribune, & d'un art tyrannique,
voulant forcer les cœurs dans une République,
il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
à ces figures violentes

qui savent exciter les ames les plus lentes.

Il fit parler les morts, ronna, dit ce qu'il put.

Le vent emporta tout : personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles

étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.

Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter

à des combats d'enfants, & point à ses paroles.

Que fit le Harangueur ? il prit un autre tour.

Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour

avec l'Anguille & l'Hirondelle,

un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,

comme l'Hirondelle en volant,

le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant

cria tout d'une voix : & Cérès, que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ? un prompt courroux

l'anima d'abord contre vous.

Quoi, de contes d'enfants son peuple s'embarresse ?

& du péril qui le menace

lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet ?

Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?

A ce reproche l'assemblée,

par l'Apologue réveillée

se donne entière à l'Orateur :

un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point ; & moi-

même,

au moment que je fais cette moralité,

si Peau-d'Ane m'étoit conté,
 j'y prendrois un plaisir extrême.
 Le monde est vieux, dit-on: je le crois; cependant
 il le faut amuser encor comme un enfant.

 FABLE V.

L'Homme & la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
 souvent pour des fujets, même indignes des hommes;
 il semble que le Ciel, sur tous tant que nous sommes,
 soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
 & que le plus petit de la race mortelle,
 à chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle
 doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens,
 comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.
 Un sot par une Puce eut l'épaule mordue;
 dans les plis de ses draps elle alla se loger.
 Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
 la terre de cette Hydre au printemps revenue.
 Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
 tu n'en perdes la race afin de me venger?
 Pour tuer une puce il vouloit obliger
 ces Dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.

 FABLE VI.

La Femme & le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret:
 le porter loin est difficile aux Dames;
 & je sai même sur ce fait
 bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
 la nuit étant près d'elle: ô Dieu! qu'est-ce cela?
 je n'en puis plus, on me déchire:
 quoi j'accouche d'un œuf! D'un œuf? Oui le voilà
 frais & nouveau-pondu: gardez bien de le dire,
 on m'appelleroit poule: enfin n'en parlez pas.

La femme neuve sur ce cas,
 ainsi que sur mainte autre affaire,
 crut la chose, & promit ses grands Dieux de se taire.

Mais ce ferment s'évanouit
 avec les ombres de la nuit.
 L'épouse indiscreète & peu fine,
 fort du lit quand le jour fut à peine levé,
 & de courir chez sa voisine.

Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé:
 n'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre.
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu, gardez-vous bien
 d'aller publier ce mystère.
 Vous moquez-vous, dit l'autre? ah, vous ne savez

guère
 quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle:
 elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
 en dit quatre, & raconte à l'oreille le fait:
 précaution peu nécessaire.

car ce n'étoit plus un secret.
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la Renommée,
 de bouche en bouche alloit croissant,
 avant la fin de la journée,
 ils se montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
ni les mains à celle de l'or:
peu de gens gardent un trésor
avec des foins assez fidelles.

Certain chien qui portoit la pitance au logis,
s'étoit fait un colier du dîner de son Maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
quand il voyoit un mets exquis:
mais enfin il l'étoit; & tous tant que nous sommes,
nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
& l'on ne peut l'apprendre aux hommes.

Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné (1),
un matin passe, & veut lui prendre le dîné.

Il n'en eut pas toute la joie
qu'il espéroit d'abord: le Chien mit bas la proie,
pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.

Grand combat: d'autres chiens arrivent.

Ils étoient de ceux-là qui vivent
sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien se voyant trop foible contre eux tous,
& que la chair couroit un danger manifeste,
voulut avoir sa part; & lui sage, il leur dit:
point de courroux, Messieurs, mon lopin (2) me suffit:
faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier il vous hape un morceau,
& chacun de tirer; le mâtin, la canaille,

(1) *Atourner*: orner, parer. Vieux.

(2) *Lopin*: pièce, morceau. Terme populaire.

à qui mieux mieux, firent ripaille (1):
chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,
où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des Marchands,
tout fait la main: le plus habile
donne aux autres l'exemple; & c'est un passe-temps
de leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
on lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre:
c'est bien-tôt le premier à prendre.

FABLE VIII.

Le Rieur & les Poissons.

On cherche les Rieurs, & moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les fots
les méchants diseurs de bons-mots.
J'en vais, peut-être, en une Fable,
introduire un: peut-être aussi
que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table
d'un Financier, & n'avoit en son coin
que de petits poissons: tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
& puis il feint à la parcille
d'écouter leur réponse. On demeura surpris:

(1) *Ripaille*: grand'chère.

cela suspendit les esprits.
 Le Rieur alors, d'un ton sage,
 dit, qu'il craignoit qu'un sien ami
 pour les grandes Indes parti,
 n'eût depuis un an fait naufrage.
 Il s'en informoit donc à ce menu fretin:
 mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient point
 d'un âge
 à favoir au vrai son destin:
 les gros en fauroient davantage.
 N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger?
 De dire si la compagnie
 prit goût à sa plaisanterie,
 j'en doute: mais enfin il les fut engager
 à lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
 tous les noms des chercheurs de mondes inconnus,
 qui n'en étoient pas revenus;
 & que depuis cent ans, sous l'abîme avoient vûs
 les anciens du vaste empire.

 FABLE IX.

Le Rat & l'Huître.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
 des Lares paternels un jour se trouva fou.
 Il laisse-là le champ, le grain & la javelle,
 va courir le pays, abandonne son trou.
 Si-tôt qu'il fut hors de sa case,
 que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
 voilà les Apennins, & voici le Caucase:
 la moindre taupinée (1) étoit mont à ses yeux.

(1) Taupinée; pour taupinière.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive en un certain canton, où Thétis sur la rive avoit laissé mainte Huître; & notre Rat d'abord crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut-bord. Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre Sire; il n'osoit voyager, craintif au dernier point. Pour moi j'ai déjà vu le maritime Empire, j'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point. D'un certain Magister, le Rat tenoit ces choses;

& les disoit à travers champs;
n'étant pas de ces Rats, qui les livres rongeurs,
se font savants jusques aux dents.

Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
une s'étoit ouverte, & bâillant au soleil,
par un doux zéphir réjouie,
humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
blanche, grasse, & d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,
qu'aperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
& si je ne me trompe à la couleur du mets.
je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
se sent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un
coup
se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premièrement,
que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
font aux moindres objets frappés d'étonnement:
& puis, nous y pouvons apprendre,
que tel est pris qui croyoit prendre.

FABLE X.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

Certain Ours montagnard, Ours à-demi léché,
 confiné par le Sort dans un bois solitaire,
 nouveau Bellerophon, vivoit feul & caché:
 il fût devenu fou; la raifon d'ordinaire
 n'habite pas long-temps chez les gens fequestrés:
 il eft bon de parler, & meilleur de fe taire,
 mais tous deux font mauvais alors qu'ils font outrés.

Nul animal n'avoit affaire
 dans les lieux que l'Ours habitoit.

Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
 il vint à s'ennuyer de cette trifte vie.

Pendant qu'il fe livroit à la mélancolie,
 non loin de là certain vieillard
 s'ennuyoit auffi de fa part.

Il aimoit les Jardins, étoit Prêtre de Flore,
 il l'étoit de Pomone encore:

ces deux emplois font beaux: mais je voudrois parmi,
 quelque doux & discret ami.

Les Jardins parlent peu, fi ce n'eft dans mon livre;
 de façon que laffé de vivre

avec des gens muets, notre homme un beau matin
 va chercher compagnie, & fe met en campagne.

L'Ours porté d'un même deftin,
 venoit de quitter fa montagne:

tous deux, par un cas fuprenant,
 fe rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur: mais comment efquiver, & que
 faire?

fe tirer en Gascon d'une semblable affaire
 eft le mieux: il fut donc difsimuler fa peur.

L'Ours, très-mauvais complimenteur,

lui dit: viens-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur, vous voyez mon logis; si vous vouliez me faire tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas, j'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas de Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire, mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; & d'aller. Les voilà bons amis avant que d'arriver.

Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble:

& bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
l'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.

L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
faisoit son principal métier

d'être bon émoucheur, écartoit du visage

de son ami dormant ce parasite aîlé
que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormoit d'un profond
somme,

sur le bout de son nez une allant se placer,
mit l'Ours au désespoir; il eut beau la chasser.

Je t'attraperai bien, dit-il; & voici comme (1).

Aussi-tôt fait que dit, le fidelle émoucheur
vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
cassé la tête à l'homme en écrasant la mouche,
& non moins bon archer que mauvais raisonneur,
roide-mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami:
mieux vaudroit un sage ennemi.

(1) Comme, pour comment.

FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais Amis vivoient au Monomotapa:
 l'un ne possédoit rien qui n'appartint à l'autre:
 les amis de ce pays-là
 valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
 & mettoit à profit l'absence du soleil,
 un de nos deux amis fort du lit en alarme:
 il court chez son intime, éveille les valets:
 Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
 L'ami couché s'étonne, il prend sabourse, il s'arme:
 vient trouver l'autre, & dit: il vous arrive peu
 de courir quand on dort: vous me paroissez homme
 à mieux user du temps destiné pour le somme:
 n'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
 en voici: s'il vous est venu quelque querelle,
 j'ai mon épée, allons: vous ennuyez-vous point
 de coucher toujours seul? une esclave assez belle
 étoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle?
 Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
 je vous rends grâce de ce zèle.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu:
 j'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
 Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? que r'en semble, lecteur?
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
 il cherche vos besoins au fond de votre cœur,
 il vous épargne la pudeur
 de les lui découvrir vous-même.

Un songe, un rien, tout lui fait peur
 quand il s'agit de ce qu'il aime.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chèvre & le Mouton.

Une Chèvre, un Mouton, avec un Cochon gras,
 montés sur même char, s'en alloient à la foire:
 leur divertissement ne les y portoit pas;
 on s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire:

le Charton (1) n'avoit pas dessein
 de les mener voir Tabarin.

Dom Pourceau crioit en chemin,
 comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trouffes:
 c'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
 Les autres animaux, créatures plus douces,
 bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours:
 ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Pore: Qu'as-tu tant à te plaindre?
 tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?
 ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
 devoient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
 Regarde ce Mouton: a-t-il dit un seul mot?

il est sage. Il est un sot,
 repartit le Cochon: s'il savoit son affaire,
 il crieroit comme moi du haut de son gosier;
 & cette autre personne honnête,
 crieroit tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
 la Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine.

Je ne sai pas s'ils ont raison,
 mais quant à moi qui ne suis bon
 qu'à manger, ma mort est certaine.
 Adieu mon toît & ma maison!

D 2

(1) *Charton*: charretier. Ce mot n'est point d'usage.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage :
 mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain,
 la plainte ni la peur ne changent le destin,
 & le moins prévoyant est toujours le plus sage.

FABLE XIII.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Esope quitté,
 pour être tout à Bocace,
 mais une Divinité
 veut revoir sur le Parnasse
 des Fables de ma façon:
 or d'aller lui dire: non!
 sans quelque valable excuse,
 ce n'est pas comme on en use
 avec des Divinités,
 sur-tout quand ce sont de celles
 que la qualité de Belles
 fait Reines des volontés.
 Car afin que l'on le sache,
 c'est Sillery qui s'attache
 à vouloir que de nouveau
 Sire Loup, Sire Corbeau
 chez moi se parlent en rime.
 Qui dit Sillery, dit tout:
 peu de gens en leur estime
 lui refusent le haut bout:
 comment le pourroit-on faire?
 Pour venir à notre affaire,
 mes Contes, à son avis,
 sont obscurs. Les beaux-esprits
 n'entendent pas toute chose:
 faisons donc quelques récits
 qu'elle déchifre sans glose.

Amenons des Bergers, & puis nous rimerons
ce que disent entre eux les loups & les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
ah! si vous connoissiez comme moi certain mal
qui nous plaît & qui nous enchante,
il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique:
croyez-moi, n'avez point de peur.

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur?

Amarante aussi-tôt répliqua;
comment l'appellez-vous ce mal? quel est son nom?
L'amour. Ce mot est beau: dites-moi quelques
marques

à quoi je le pourrai connoître: que sent-on?
Des peines, près de qui le plaisir des Monarques
est ennuyeux & fade: on s'oublie, on se plaît
toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage?
ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
qui sans cesse revient, & qui suit en tous lieux:
pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un Berger du village
dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir;
on soupire à son souvenir:
on ne fait pas pourquoi, cependant on soupire:
on a peur de le voir encor qu'on le désire.

Amarante dit à l'instant:
oh! oh! c'est-là ce mal que vous me prêchez tant?
il ne m'est pas nouveau: je pense le connoître.

Tircis à son but croyoit être,
quand la Belle ajouta: voilà tout justement
ce que je fens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui,
qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
& qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les Obsèques de la Lionne.

La femme du Lion mourut:
 aussi-tôt chacun accourut
 pour s'acquitter envers le Prince
 de certains compliments de consolation,
 qui font surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa Province,
 que les obsèques se feroient
 un tel jour, en tel lieu: ses Prévôts y feroient
 pour régler la cérémonie,
 & pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna;
 & tout son antre en résonna.
 Les Lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 rugir, en leur patois, Messieurs les Courtifans.

Je définis la Cour un pays où les gens
 tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
 font ce qu'il plaît au Prince; ou s'ils ne peuvent l'être,
 tâchent au moins de le paroître.
 Peuple caméléon, peuple finge du maître:
 on diroit qu'un esprit anime mille corps:
 c'est bien là que les gens font de simples ressorts.
 Pour revenir à notre affaire,
 le Cerf ne pleura point: comment l'eût-il pu faire?
 cette mort le vengeoit: la Reine avoit jadis
 étranglé sa femme & son fils.
 Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 & soutint qu'il l'avoit vu rire.
 La colère du Roi, comme dit Salomon,
 est terrible: & sur-tout celle du Roi Lion:

mais ce Cerf n'avoit point accoutumé de lire.
 Le Monarque lui dit: chétif hôte des bois,
 tu ris, tu ne fais pas ces gémissantes voix?
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
 nos sacrés ongles; venez, Loups,
 vengez la Reine, immolez tous
 ce traître à ses augustes mânes.

Le Cerf reprit alors: Sire, le temps des pleurs
 est passé: la douleur est ici superflue.
 Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
 tout près d'ici m'est apparue;
 & je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
 Aux champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
 conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi:
 j'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
 qu'on se mit à crier, miracle! apothéose!
 Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les Rois par des songes,
 flattez-les; payez-les d'agréables mensonges,
 quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 ils goberont l'appât, vous ferez leur ami.

FABLE XV.

Le Rat & l'Eléphant.

Se croire un personnage, est fort commun en France;
 on y fait l'homme d'importance,
 & l'on n'est souvent qu'un bourgeois:
 c'est proprement le mal François;
 la sottise vanité nous est particulière.

Les Espagnols font vains, mais d'une autre manière.
 Leur orgueil me semble en un mot
 beaucoup plus fou, mais pas si fort.
 Donnons quelque image du nôtre,
 qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
 des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
 de la bête de haut parage,
 qui marchoit à gros équipage.
 Sur l'animal à triple étage
 une Sultane de renom,
 son chien, son chat, & sa guenon,
 son perroquet, sa vieille, & toute sa maison,
 s'en alloit en pèlerinage.

Le Rat s'étonnoit que les gens
 fussent touchés de voir cette pesante masse:
 comme si d'occuper ou plus ou moins de place
 nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres
 hommes?

seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
 nous ne nous prifons pas, tout petits que nous
 sommes,

d'un grain moins que les Eléphants.

Il en auroit dit davantage;

mais le chat fortant de sa cage,

lui fit voir en moins d'un instant,

qu'un Rat n'est pas un Eléphant.

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
 souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
 un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter

sur le sort de sa géniture,
les Diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens lui dit, que des Lions sur-tout
il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le père, pour venir à bout
d'une précaution, sur qui rouloit la vie
de celui qu'il aimoit, défendit que jamais
on lui laissât passer le seuil de son Palais.
Il pouvoit sans sortir contenter son envie,
avec ses compagnons tout le jour badiner,
sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse
plaît le plus aux jeunes esprits,
cet exercice avec mépris

lui fut dépeint: mais quoi qu'on fasse,
propos, conseil, enseignement,
rien ne change un tempérament.

Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
à peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
Il favoit le sujet des fatales défenses:

& comme ce logis, plein de magnificences,
abondoit par-tout en tableaux;
& que la laine & les pinceaux

tragoient de tous côtés chasses & paysages,
en cet endroit des animaux,
en cet autre des personnages;

le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.

Ah, monstre! cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre
aux transports violents de l'indignation,
porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra.

Ce clou le blesse, il pénètre
jusqu'aux ressorts de l'ame: & cette chère tête
pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
dut la perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuit au poëte Eschyle.
 Quelque Devin le menaça, dit-on,
 de la chute d'une maison.
 Aussi-tôt il quitta la ville,
 mit son lit en plein champ, loin des toits, sous
 les Cieux.

Un aigle qui portoit en l'air une tortue,
 passa par-là, vit l'homme, & sur sa tête nue,
 qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
 étant de cheveux dépourvue,
 laissa tomber sa proie afin de la casser:
 le pauvre Eschyle ainsi fut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
 que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
 que craint celui qui le consulte.

Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
 Je ne crois point que la Nature
 se soit lié les mains, & nous les lie encor,
 jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.

Il dépend d'une conjoncture
 de lieux, de personnes, de temps,
 non des conjonctions de tous ces charlatans.
 Ce berger & ce Roi sont sous même planète,
 l'un deux porte le sceptre, & l'autre la houlette.

Jupiter le vouloit ainsi
 Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
 D'où vient donc que son influence
 agit différemment sur ces deux hommes-ci?

Puis, comment pénétrer jusques à notre monde?
 comment percer des airs la campagne profonde?
 percer Mars, le Soleil, & des vides sans fin?
 Un atôme la peut détourner en chemin:
 où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope?

L'état où nous voyons l'Europe,
 mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu;
 que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne l'a su.
 L'immense éloignement, le point & sa vitesse,
 celle aussi de nos passions,

permettent-ils à leur foiblesse
de suivre pas-à-pas toutes nos actions?
Notre fort en dépend: sa course entresuivie,
ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
& ces gens veulent au compas
tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon-homme Eschyle.
n'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art;
il peut frapper au but une fois entre mille:
ce font des effets du hazard.

FABLE XVII.

L'Ane & le Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature (1).
L'Ane un jour pourtant s'en moqua;
& ne fais comme (2) il y manqua,
car il est bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
gravement, sans songer à rien,
tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit: l'Ane se mit à paître.
Il étoit alors dans un pré,
dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure:
il ne faut pas toujours être si délicat;
& faute de servir ce plat,
rarement un festin demeure.

(1) *De nature.* L'article est supprimé à cause de la mesure du vers.

(2) *Comme;* pour *comment.*

Notre Baudet s'en fut enfin
passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
lui dit: cher compagnon, baïsse-toi, je te prie;
je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse, mot: le Rouffin d'Arcadie
craignit qu'en perdant un moment,
il ne perdît un coup de dent.

Il fit long-temps la sourde oreille:
enfin il répondit: ami, je te conseille
d'attendre que ton maître ait fini son sommeil:
car il te donnera sans faute à son réveil
tu portion accoutumée:
il ne sauroit tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un Loup
fort du bois & s'en vient: autre bête affamée.
L'Anc appelle aussi-tôt le Chien à son secours.
Le Chien ne bouge, & dit: ami, je te conseille
de fuir en attendant que ton maître s'éveille:
il ne sauroit tarder: détale vite, & cours.
Que si ce Loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf; & si tu me veux croire,
tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

FABLE XVIII.

Le Bassa (1) & le Marchand.

Un Marchand Grec, en certaine contrée,
faisoit trafic. Un Bassa l'appuyoit,
de quoi le Grec en Bassa le payoit:
non en Marchand, tant c'est chère denrée

(1) *Bassa*. On écrit ordinairement *Bacha*.

qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant
 que notre Grec s'alloit partout plaignant.
 Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance,
 lui vont offrir leur support en commun.
 Eux trois vouloient moins de reconnoissance
 qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
 Le Grec écoute: avec eux il s'engage;
 & le Bassa du tout est averti:
 même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
 à ces gens-là quelque méchant parti,
 les prévenant, les chargeant d'un message
 pour Mahomet, droit en son paradis,
 & sans tarder: sinon ces gens unis
 le prévindront, bien certains qu'à la ronde,
 il a des gens tout prêts pour le venger.
 Quelque poison l'enverra protéger
 les trafiquants qui sont en l'autre monde.
 Sur cet avis le Turc se comporta
 comme Alexandre, & plein de confiance
 chez le Marchand tout droit il s'en alla;
 se mit à table: on vit tant d'assurance
 en ses discours & dans tout son maintien,
 qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
 Ami, dit-il, je fais que tu me quittes:
 même l'on veut que j'en craigne les suites;
 mais je te crois un trop homme de bien:
 tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
 Je n'en dis pas là-dessus davantage.
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 écoute moi. Sans tant de dialogue
 & de raisons qui pourroient t'ennuyer,
 je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, son chien & son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
 d'un Dogue de qui l'ordinaire
 étoit un pain entier. Il falloit bien & beau
 donner cet animal au Seigneur du village.
 Lui Berger, pour plus de ménage,

auroit deux ou trois Mâtinaux,
 qui, lui dépenfant moins, veilleroient aux troupeaux,
 bien mieux que cette bête feule.
 Il mangeoit plus que trois, mais on ne difoit pas
 qu'il avoit auffi triple gueule,
 quand les Loups livroient des combats.
 Le Berger s'en défait, il prend trois Chiens, de taille
 à lui dépenfer moins, mais à fuir la bataille.
 Le troupeau s'en fentit; & tu te fentiras
 du choix de femblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
 que tout compté, mieux vaut en bonne foi
 s'abandonner à quelque puiffant Roi,
 que s'appuyer de plusieurs petits Princes.

 FABLE XIX.

L'avantage de la Science.

Entre deux Bourgeois d'une ville
 s'émut jadis un différend.
 L'un étoit pauvre, mais habile:
 l'autre riche, mais ignorant.
 Celui-ci fur fon concurrent
 vouloit emporter l'avantage:
 prétendoit que tout homme fage
 étoit tenu de l'honorer.
 C'étoit tout homme sot: car pourquoi révéler
 des biens dépourvus de mérite?
 La raifon m'en femble petite.
 Mon ami, difoit-il fouvent
 au favant,
 vous vous croyez confidérable;
 mais, dites-moi, tenez-vous table?
 que fert à vos pareils de lire inceffamment?

ils font toujours logés à la troisième chambre,
vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

La République a bien affaire
de gens qui ne dépenfent rien :
je ne fais d'homme nécessaire,
que celui dont le luxe épand (1) beaucoup de bien.
Nous en ufons, Dieu fait! notre plaifir occupe
l'artifan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
& celle qui la porte, & vous qui dédiez
à Messieurs les gens de Finance,
de méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence,
eurent le fort qu'ils méritoient.

L'homme lettré fe tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.

L'un & l'autre quitta fa ville.
L'ignorant reſta fans aſyle :
il reçut par-tout des mépris :
l'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
Laiſſez dire les fots, le ſavoir a ſon prix.

FABLE XX.

Jupiter & les Tonnerres.

Jupiter voyant nos fautes,
dit un jour du haut des airs :
remplifſons de nouveaux hôtes
les cantons de l'Univers,

(1) *Épandre.* On dit aujourd'hui *répandre.*

habités par cette race
 qui m'importune & me lasse.
 Va-t-en, Mercure, aux enfers;
 amène-moi la Furie
 la plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie,
 tu périras cette fois!
 Jupiter ne tarda guère
 à modérer son transport.

O vous, Rois, qu'il voulut faire
 arbitres de notre fort,
 laissez entre la colère
 & l'orage qui la fuit
 l'intervalle d'une nuit!

Le Dieu dont l'aîle est légère,
 & la langue a des douceurs,
 alla voir les noires Sœurs.
 A Tisiphone & Mégère
 il préféra, ce dit-on,
 l'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si fière,
 qu'elle jura par Pluton,
 que toute l'engeance humaine
 feroit bien-tôt du domaine
 des Déités de là-bas.
 Jupiter n'approuva pas
 le serment de l'Euménide:
 il la renvoie; & pourtant
 il lance un foudre à l'instant
 sur certain peuple perfide.
 Le tonnerre ayant pour guide
 le père même de ceux
 qu'il menaçoit de ses feux,
 se contenta de leur crainte:
 il n'embrâsa que l'enceinte
 d'un désert inhabité.
 Tout père frappe à côté.
 Qu'arriva-t-il? notre engence

prit pied sur cette indulgence.
 Tout l'Olympe s'en plaignit;
 & l'assembleur de nuages
 jura le Styx, & promit
 de former d'autres orages:
 ils seroient sûrs. On sourit:
 on lui dit qu'il étoit père;
 & qu'il laissât, pour le mieux,
 à quelqu'un des autres Dieux
 d'autres tonnerres à faire.
 Vulcain entreprit l'affaire.
 Ce Dieu remplit ses fourneaux
 de deux fortes de carreaux.
 L'un, jamais ne se fourvoie;
 & c'est celui que toujours
 l'Olympe en corps nous envoie.
 L'autre s'écarte en son cours,
 ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte:
 bien souvent même il se perd:
 & ce dernier en sa route
 nous vient du seul Jupiter.

 FABLE XXI.

Le Faucon & le Chapon.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
 ne vous pressez donc nullement:
 ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,
 que le Chien de Jean de Nivelles.

Un Citoyen du Mans, Chapon de son métier,
 étoit sommé de comparôître
 pardevant les Larés du maître,
 au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.

Tom. II.

E

Tous les gens lui crioient pour déguiser la chose,
 petit, petit, petit! mais loin de s'y fier,
 le Normand-&-demi laissoit les gens crier.
 Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier:

On ne m'y tient pas, & pour cause.

Cependant un Faucon sur sa perche voyoit
 notre Mancean qui s'ensuyoit.

Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
 soit instinct, soit expérience.

Celui-ci qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
 fort à l'aise, en un plat; honneur dont la volaille
 se feroit passée aisément.

L'oiseau chasseur lui dit: ton peu d'entendement
 me rend tout étonné: vous n'êtes que racaille,
 gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je fais chasser & revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre?

il t'attend, es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
 repartit le Chapon: mais que me veut-il dire,
 & ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau?
 reviendrois-tu pour cet appeau?

Laisse-moi fuir, cesse de rire
 de l'indocilité qui me fait envoler,
 lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.

Si tu voyois mettre à la broche
 tous les jours autant de Faucons
 que j'y vois mettre de Chapons,
 tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE XXII.

Le Chat & le Rat.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
 Triste-oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
 Dame Belette au long corsage,
 toutes gens d'esprit scélérat,
 hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & sauvage.
 Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
 l'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
 sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 le filet: il y tombe, en danger de mourir;
 & mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
 l'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.
 Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre Chat dit: cher ami,
 les marques de ta bienveillance
 sont communes en mon endroit (1):
 viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
 m'a fait tomber. C'est à bon droit
 que seul entre les tiens, par amour singulière,
 je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
 Je n'en ai point regret, & j'en rends grâce aux Dieux.

J'allois leur faire ma prière,
 comme tout dévot Chat en use les matins.
 Ce rézeau me retient: ma vie est en tes mains:
 viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
 en aurai-je? reprit le Rat.
 Je jure éternelle alliance
 avec toi, repartit le Chat.

E 2

(1) *En mon endroit, pour à mon égard.*

Dispose de ma griffe, & sois en assurance:
 envers & contre tous je te protégerai;
 & la Belette mangerai
 avec l'époux de la Chouette:
 ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit: idiot!
 moi ton libérateur? je ne suis pas si sot.
 Puis il s'en va vers sa retraite.
 La Belette étoit près du trou.
 Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou:
 dangers de toutes parts: le plus pressant l'emporte.
 Ronge-maille retourne au Chat, & fait en forte
 qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
 qu'il dégage enfin l'hypocrite.
 L'homme paroît en cet instant.
 Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
 A quelque temps de-là, notre Chat vit de loin
 son Rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes.
 Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser: ton soin
 me fait injure, tu regardes
 comme ennemi ton allié.
 Penses-tu que j'aie oublié
 qu'après Dieu je te dois la vie?
 Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
 ton naturel? Aucun traité
 peut-il forcer un Chat à la reconnoissance?
 S'assure-t-on sur l'alliance
 qu'a faite la nécessité?

 FABLE XXIII.

Le Torrent & la Rivière.

Avec grand bruit & grand fracas
 un torrent tomboit des montagnes:
 tout fuyoit devant lui: l'horreur suivoit ses pas,
 il faisoit trembler les campagnes.

Nul voyageur n'osoit passer
 une barrière si puissante:
 un seul vit des voleurs; & se sentant presser,
 il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
 Ce n'étoit que menace & bruit sans profondeur:
 notre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès lui donnant courage,
 & les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
 il rencontra sur son passage
 une rivière dont le cours,
 image d'un sommeil doux, paisible & tranquille
 lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
 Point de bords escarpés, un sable pur & net,
 Il entre, & son cheval le met
 à couvert des voleurs, mais non de l'onde noire;
 tous deux au Styx allèrent boire;
 tous deux à nager malheureux
 allèrent traverser au séjour ténébreux
 bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux:
 il n'en est pas ainsi des autres.

 FABLE XXIV.

L'Education.

Laridon & César, frères dont l'origine
 venoit de chiens fameux, beaux, bien-faits & hardis,
 à deux maîtres divers échus au temps jadis,
 hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuisine.
 Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:
 mais la diverse nourriture
 fortifiant en l'un cette heureuse nature,
 en l'autre l'altérant, un certain marmiton
 nomma celui-ci Laridon.

Son frère ayant couru mainte haute aventure,
 mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
 fut le premier César que la gent chienne ait eu.
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
 ne fît en ses enfants dégénérer son sang:
 Laridon négligé témoignoît sa tendresse
 à l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance:
 tourne-broches par lui rendus communs en France
 y font un corps à part, gens fuyant les hazards,
 peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son père:
 le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère;
 faute de cultiver la nature & ses dons,
 ô combien de Césars deviendront Laridons!

FABLE XXV.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

Les vertus devoient être sœurs,
 ainsi que les vices sont frères:
 dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
 j'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
 peuvent loger sous même toit.
 A l'égard des vertus, rarement on les voit
 toutes en un sujet éminemment placées
 se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent,
 mais froid.

Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
 soigneux & fidelle à son maître;
 mais il est sot, il est gourmand;

témoin ces deux Mâtins, qui, dans l'éloignement,
virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
Jy crois voir quelque chose: est-ce un bœuf, un
cheval?

Hé qu'importe quel animal?
dit l'un de ces Mâtins: voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir: car le trajet est grand:
& de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau: notre gorge altérée
en viendra bien à bout: ce corps demeurera
bien-tôt à sec, & ce sera
provision pour la semaine.
Voilà mes Chiens à boire; ils perdirent l'haleine,
& puis la vie: ils firent tant
qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti: quand un sujet l'enflamme,
l'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux? combien perd-il de pas?
s'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondissois mes Etats!
si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
si j'apprenois l'Hébreu, les Sciences, l'Histoire!
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit:
pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
il faudroit quatre corps; encor loin d'y suffire,
à mi-chemin je crois que tous demeureroient:
quatre Mathusalem bout-à-bout ne pourroient
mettre à fin ce qu'un seul désire.

FABLE XXVI.

Démocrite & les Abdéritains.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
 qu'il me semble profane, injuste & téméraire,
 mettant de faux milieux entre la chose & lui,
 & mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
 Le Maître d'Epicure en fit l'apprentissage.
 Son pays le crut fou: petits esprits! mais quoi?
 aucun n'est prophète chez soi.
 Ces gens étoient les foux, Démocrite le sage.
 L'erreur alla si loin, qu'Abdère députa
 vers Hippocrate, & l'invita
 par lettres & par ambassade,
 à venir rétablir la raison du malade.
 Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
 perd l'esprit: la lecture a gâté Démocrite.
 Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant:
 aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite:
 peut-être même ils sont remplis
 de Démocrites infinis.
 Non content de ce songe, il y joint les atômes,
 enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
 & mesurant les Cieux, sans bouger d'ici-bas,
 il connoît l'Univers, & ne se connoît pas.
 Un temps fut qu'il favoit accorder les débats:
 maintenant il parle à lui-même.
 Venez, divin mortel, sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
 cependant il partit: & voyez, je vous prie,
 quelles rencontres dans la vie
 le font cause! Hippocrate arriva dans le temps
 que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens,
 cherchoit dans l'homme & dans la bête

quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
 les labyrinthes d'un cerveau
 l'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
 & ne vit presque pas son ami s'avancer,
 attaché selon la coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
 Le sage est ménager du temps & des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 & beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,
 ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'étales
 tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit
 pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 ce que j'ai lu dans certain lieu,
 que sa voix est la voix de Dieu?

 FABLE XXVII.

Le Loup & le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 regardent comme un point tous les bienfaits des
 Dieux,
 te'combattrais-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
 L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
 ne dira-t-il jamais? c'est assez, jouissons!
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
 Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
 Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.

E 5

Jouis dès aujourd'hui: redoute un fort semblable
à celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.
Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un fân de biche passe, & le voilà soudain
compagnon du défunt; tous deux gissent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec son fân;
tout modeste chasseur en eût été content:
cependant un sanglier, monstre énorme & superbe,
tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx: la Parque & les ciseaux
avec peine y mardoient, la Déesse infernale
reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abatit.
C'étoit assez de bien, mais quoi? rien ne remplit
les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'Archer
voit le long du fillon une perdrix marcher;
suscroît chétif aux autres têtes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier rappelant les restes de sa vie,
vient à lui, le décoût, meurt vengé sur son corps;
& la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux.
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un Loup vit en passant ce spectacle piteux.
O Fortune! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
il faut les ménager, ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les Avars.)

J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre
semaines,

si je fais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours; & mangeons
cependant
la corde de cet arc: il faut que l'on l'ait faite
de vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.

En difant ces mots il fe jette
fur l'arc qui fe détend, & fait de la fagette (1)
un nouveau mort: mon Loup a les boyaux percés.
Je reviens à mon texte: il faut que l'on jouiffe;
témoins ces deux gloutons punis d'un fort commun:
la convoitife perdit l'un,
l'autre périt par l'avarice.

(1) *Sagette*: flèche. Vieux.



LIVRE NEUVIEME.

FABLE I.

Le Dépositaire infidelle.

Grâce aux Filles de mémoire,
j'ai chanté des animaux:
peut-être d'autres héros
m'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
parle au Chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
y font divers personnages:
les uns fous, les autres sages:
de telle sorte pourtant
que les fous vont l'emportant:
la mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
des trompeurs, des scélérats,
des tyrans & des ingrats,
mainte imprudente pécore,
force fots, force flatteurs.
Je pourrois y joindre encore
des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage,
S'il n'y mettoit seulement
que les gens du bas'étage,

on pourroit aucunement (1)
 souffrir ce défaut aux hommes:
 mais que tous tant que nous sommes,
 nous mentionns, grand & petit,
 si quelqu'autre l'avoit dit,
 je soutiendrois le contraire,
 & même qui mentiroit
 comme Elope, & comme Homère,
 un vrai menteur ne seroit.
 Le doux charme de maint songe
 par leur bel art inventé,
 sous les habits du mensonge
 nous offre la vérité.
 L'un & l'autre a fait un livre
 que je tiens digne de vivre
 sans fin, & plus s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme fut faire
 un certain Dépositaire
 payé par son propre mot,
 est d'un méchant & d'un sot.

Voici le fait. Un trafiquant de Perse
 chez son voisin, s'en allant en commerce,
 mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer! dit-il, quand il fut de retour.
 Votre fer? il n'est plus: j'ai regret de vous dire
 qu'un rat l'a mangé tout entier.
 J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
 a toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 un tel prodige & feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
 du perfide voisin, puis à souper convie
 le père qui s'excuse, & lui dit en pleurant:
 dispensez-moi, je vous supplie:

(1) *Aucunement* sans la particule *ne*, signifie, en quelque sorte, à certains égards. Style marotique ou de Palais.

tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimois un fils plus que ma vie:
 je n'ai que lui: que dis-je? hélas! je ne l'ai plus.
 On me l'a dérobé: plaiguez mon infortune.
 Le Marchand repartit: hier au soir sur la brune,
 un chat-huant s'en vint votre fils enlever.
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le père dit: comment voulez-vous que je croie
 qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
 mon fils, en un besoin, eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
 mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
 & ne vois rien qui vous oblige
 d'en douter un moment après ce que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 que les chats-huants d'un pays
 où le quintal de fer par un seul rat se mange,
 enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
 L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.
 Il rendit le fer au Marchand,
 qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux étoit de ces conteurs
 qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope:
 tout est géant chez eux: écoutez-les: l'Europe
 comme l'Afrique aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.
 Le premier se moquant, l'autre reprit: tout doux,
 on le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut
 habile.
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 de vouloir, par raison, combattre son erreur:
 enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

FABLE II.

Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre :
 l'un d'eux s'ennuyant au logis,
 fut assez fou pour entreprendre
 un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : qu'allez-vous faire ?
 voulez-vous quitter votre frère ?
 l'absence est le plus grand des maux :
 non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
 les dangers, les soins du voyage,
 changent un peu votre courage.
 Encor si la saison s'avançoit davantage !
 attendez les Zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
 tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 que faucons, que rézeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 bon foupé, bon gîte, & le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 de notre imprudent voyageur :
 mais le désir de voir & l'humeur inquiète
 l'emportèrent enfin. Il dit : ne pleurez point :
 trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
 je reviendrai dans peu conter de point en point
 mes aventures à mon frère.
 Je le défennuîtrai : quiconque ne voit guère
 n'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 vous fera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : j'étois-là, telle chose m'avint :
 vous y croirez être vous-même.
 A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne ; & voilà qu'un nuage
 l'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage

maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu ferein, il part tout morfondu,
fêche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
voit un pigeon auprès, cela lui donne envie:
il y vole, il est pris: ce bled couvroit d'un laes
les menteurs & traîtres appâts.

Le laes étoit usé, si bien que de son aîle,
de ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
quelque plume y périt; & le pis du destin
fut qu'un certain vautour à la ferre cruelle,
vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,
& les morceaux du laes qui l'avoit attrapé,
sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier (1), quand des nues
fond à son tour un aigle aux aîles étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,
s'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
crut pour ce coup que ses malheurs
finiroient par cette aventure:

mais un fripon d'enfant, (cet âge est sans pitié,)
prit sa fronde, & du coup, tua plus d'à moitié
la volatille malheureuse,
qui maudissant sa curiosité
traînant l'aîle, & tirant le pied,
demi-morte, & demi-boiteuse,
droit au logis s'en retourna:
que bien que mal (2) elle arriva,
sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints & je laisse à juger.
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
que ce soit aux rives prochaines.

(1) *Lier*, est ici un terme de Fauconnerie, qui veut dire: arrêter, prendre.

(2) *Que bien que mal*; on diroit aujourd'hui, tant bien que mal.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 toujours divers, toujours nouveau:
 tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
 J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
 contre le Louvre & ses trésors,
 contre le firmament & sa voûte céleste,
 changé les bois, changé les lieux,
 honorés par les pas, éclairés par les yeux
 de l'aimable & jeune bergère,
 pour qui, sous le fils de Cythère,
 je servis engagé par mes premiers serments.
 Hélas! quand reviendront de semblables moments!
 Faut-il que tant d'objets si doux & si charmants,
 me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
 Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
 ai-je passé le temps d'aimer?

 FABLE III.

Le Singe & le Léopard.

Le Singe avec le Léopard
 gaignoient de l'argent à la foire:
 ils affichoient chacun à part.
 L'un d'eux disoit: Messieurs, mon mérite & ma gloire
 sont connus en bon lieu: le Roi m'a voulu voir;
 & si je meurs il veut avoir
 un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
 pleine de tâches marquetée,
 & vergetée, & mouchetée.
 La bigarrure plaît; partant chacun le vit:
 mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun fortit.
 Le Singe de sa part disoit: venez de grâce,
 venez Messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,

Tom. II. F

mon voisin Léopard l'a sur foi seulement:
 moi je l'ai dans l'esprit: votre serviteur Gille,
 Cousin & gendre de Bertrand,
 Singe du Pape en son vivant,
 tout fraîchement en cette ville
 arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler:
 car il parle, on l'entend, il fait danser, baller (1),
 faire des tours de toute sorte,
 passer en des cerceaux; & le tout pour six blancs:
 non, Messieurs, pour un sou: si vous n'êtes contents
 nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le Singe avoit raison: ce n'est pas sur l'habit
 que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit:
 l'une fournit toujours des choses agréables,
 l'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
 O que de grands Seigneurs au Léopard semblables,
 n'ont que l'habit pour tous talents!

FABLE IV.

Le Gland & la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la
 preuve
 en tout cet Univers, & l'aller parcourant,
 dans les Citrouilles je la trouve.

Un Villageois, considérant
 combien ce fruit est gros, & sa tige menue;
 à quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
 il a bien mal placé cette Citrouille-là:
 hé, parbleu, je l'aurois pendue

(1) *Ballen*; vieux mot, qui signifie la même chose que celui qui précède.

à l'un des chênes que voilà :
 c'eût été justement l'affaire ;
 tel fruit, tel arbre pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 au conseil de celui que prêche ton Curé ;
 tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
 le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris : plus je contemple
 ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme ;
 on ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
 Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme.

Un Gland tombe, le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille, & portant la main sur son visage,
 il trouve encor le Gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage :
 oh, oh, dit-il, je saigne ! & que feroit-ce donc
 s'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 & que ce Gland eût été Gourde ?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :
 j'en vois bien à présent la cause.
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin.

Certain enfant qui sentoit son Collège,
 doublement fort & doublement fripon,
 par le jeune âge & par le privilège
 qu'ont les pédants de gâter la raison ;
 chez un voisin déroboit, ce dit-on,

F 2

& fleurs & fruits. Ce voisin en automne
des plus beaux dons que nous offre Pomone
avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut:
car au printemps il jouissoit encore
des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
qui grimant, sans égard, sur un arbre fruitier,
gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin,
que le possesseur du jardin
envoya faire plainte au Maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants.

Voilà le verger plein de gens
pires que le premier. Le Pédant, de sa grâce,
accrut le mal en amenant
cette jeunesse mal instruite:
le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtement
qui pût servir d'exemple, & dont toute sa suite
se souvint à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile & Cicéron,
avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
& ne fais bête au monde pire
que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
ne me plairoit aucunement.

FABLE VI.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

Un bloc de marbre étoit si beau,
qu'un Statuaire en fit l'emplette:
qu'en fera, dit-il, mon ciseau!
fera-t-il Dieu, table, ou cuvette?

Il fera Dieu: même je veux
qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux:
voilà le Maître de la Terre!

L'artisan exprima si bien
le caractère de l'Idole,
qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
à Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
eut à peine achevé l'image,
qu'on le vit frémir le premier,
& redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur,
le Poëte autrefois n'en dut guère;
des dieux dont il fut l'inventeur
craignant la haine & la colère.

Il étoit enfant en ceci:
les enfants n'ont l'ame occupée
que du continuel fouci
qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur fait aisément l'esprit.
De cette source est descendue
l'erreur Payenne qui se vit
chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
les intérêts de leur chimère.
Pygmalion devint amant
de la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
autant qu'il peut ses propres songes.
L'homme est de glace aux vérités;
il est de feu pour les mensonges.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une Souris tomba du bec d'un Chat-huant:
je ne l'eusse pas ramassée:
mais un Bramin le fit; je le crois aisément:
chaque pays a sa pensée.
La Souris étoit fort froissée:
de cette sorte de prochain
nous nous soucions peu; mais le peuple Bramin
le traite en frère. Ils ont en tête
que notre ame, au sortir d'un Roi,
entre dans un Ciron, ou dans telle autre bête
qu'il plaît au Sort: c'est-là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
de prier un Sorcier qu'il logeât la Souris
dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une fille

de l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
que le fils de Priam pour elle auroit tenté
plus encor qu'il ne fit pour la Grecque beauté.
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux:

vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
de l'honneur d'être votre époux.

En ce cas je donne, dit-elle,
ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
c'est toi qui feras notre gendre.

Non, dit-il, ce Nuage épais
est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits,
je vous conseille de le prendre.

Et bien, dit le Bramin au Nuage volant,
es-tu né pour ma fille? Hélas, non; car le Vent
me chasse à son plaisir de contrée en contrée:
je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.

Le Bramin fâché, s'écria.

ô Vent donc, puisque Vent y a,
viens dans les bras de notre Belle.

Il accouroit: un Mont en chemin l'arrêta.

L'éteuf passant à celui-là;

il le renvoie, & dit: j'aurois une querelle
avec le Rat, & l'offenser

ce seroit être fou. lui qui peut me percer.

Au mot de Rat, la Demoiselle
ouvrit l'oreille; il fut l'époux.

Un Rat? Un Rat: c'est de ces coups
qu'amour fait, témoin telle & telle;
mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient; cette Fable
prouve assez bien ce point; mais à la voir de près,
quelque peu de sophisme entre parmi ses traits:
car quel époux n'est point au Soleil préférable
en s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un Géant
est moins fort qu'une Puce? elle le mord pourtant.
Le Rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,

la Belle au Chat, le Chat au Chien,
 le Chien au Loup. Par le moyen
 de cet argument circulaire,
 Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
 le Soleil eût joui de la jeune Beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la métempycofe:
 le Sorcier du Bramin fit sans-doute une chose
 qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus, contre le Bramin même:
 car il faut, selon son système,
 que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
 aille puiser son ame en un trésor commun.
 Toutes sont donc de même trempe:
 mais agissant diversement,
 selon l'organe seulement,
 l'une s'élève, & l'autre rampe.
 D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
 ne put obliger son hôtesse
 de s'unir au Soleil? qu'un Rat eut sa tendresse?

Tout débattu, tout bien pesé;
 les ames des Souris, & les ames des Belles
 sont très-différentes entre elles.
 Il en faut revenir toujours à son destin,
 c'est-à-dire, à la loi par le Ciel établie.
 Parlez au Diable, employez la magie,
 vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée:
 je ne te puis donner un plus sage conseil.
 Il n'est enseignement pareil
 à celui-là de fuir une tête éventée,

On en voit souvent dans les Cours.
Le Prince y prend plaisir, car ils donnent toujours
quelques traits aux fripons, aux fots, aux ridicules.

Un fol (1) alloit criant par tous les carrefours,
qu'il vendoit la sagesse; & les mortels crédules
de courir à l'achat: chacun fut diligent.

On esuyoit force grimaces;
puis on avoit pour son argent,
avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en sâchoient; mais que leur servoit-il?
c'étoient les plus moqués: le mieux étoit de rire,
ou de s'en aller sans rien dire
avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose,
on se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant
de ce que fait un fou? le hasard est la cause
de tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil & du soufflet, pourtant embarrassé,
un des dupes un jour alla trouver un Sage,
qui, sans hésiter davantage,
lui dit: ce sont ici Hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, & qui voudront bien faire,
entre eux & les gens sous mettront, pour l'ordinaire,
la longueur de ce fil; sinon, je les tiens sûrs
de quelque semblable careffe.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

FABLE IX.

L'Huître & les Plaideurs.

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
une Huître que le flot y venoit d'apporter;
ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent:

F 5

(1) *Fou* alloit feroit ici un hiatus.

à l'égard de la dent, il fallut contester.
 L'un se baïssoit déjà pour amasser (1) la proie,
 l'autre le pousse, & dit: il est bon de savoir
 qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'appercevoir,
 en fera le gobeur; l'autre le verra faire.
 Si par-là l'on juge l'affaire,
 reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu-merci.
 Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 dit l'autre; & je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 Eh bien, vous l'avez vue, & moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident
 Perrin Dandin (2) arrive: ils le prennent pour Juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître & la gruge,
 nos deux Messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de Président:
 tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
 sans dépens, & qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui:
 comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles;
 vous verrez que Perrin tire l'argent à lui;
 & ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.

 FABLE X.

Le Loup & le Chien maigre.

Autrefois Carpillon fretin
 eut beau prêcher, il eut beau dire,
 on le mit dans la poêle à frire.
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,

(1) On diroit aujourd'hui ramasser.

(2) Voyez Pantaguel, Liv. 3, Chap. 37, 41,

sous espoir de grosse aventure,
 est imprudence toute pure.
 Le pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort.
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
 Maintenant il faut que j'appuie
 ce que j'avançai lors de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le pêcheur fut sage,
 trouvant un Chien hors du village,
 s'en alloit l'emporter: le Chien représenta
 sa maigreur. Jà (1) ne plaise à votre Seigneurie
 de me prendre en cet état-là:
 attendez; mon maître marie
 sa fille unique; & vous jugez
 qu'étant de née il faut malgré-moi que j'engraisse.
 Le Loup le croit, le Loup le laisse.
 Le Loup, quelques jours écoulés,
 revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre
 Mais le drôle étoit au logis.
 Il dit au Loup par un treillis:
 ami, je vais sortir; & si tu veux attendre,
 le portier du logis & moi
 nous serons tout-à-l'heure à toi.
 Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
 expédiant les Loups en forme.
 Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
 dit-il, & de courir. Il étoit fort agile,
 mais il n'étoit pas fort habile:
 ce Loup ne favoit pas encor bien son métier.

(1) *Jà*. On employoit autrefois cet adverbe pour *déjà*.

FABLE XI.

R i e n d e t r o p .

Je ne vois point de créature
 se comporter modérément.
 Il est certain tempérament
 que le Maître de la nature
 veut que l'on garde en tout. Le fait-on? Nullement.
 Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
 Le bled, riche présent de la blonde Cérés,
 trop touffu bien souvent épuise les gucrêts:
 en superfluités s'épandant d'ordinaire,
 & poussant tout abondamment,
 il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins, tant le luxe fait plaire.
 Pour corriger le bled, Dieu permit aux moutons
 de retrancher l'excès des prodigues moissons.
 Tout au travers ils se jetèrent,
 gâtèrent tout, & tout broutèrent,
 tant que le Ciel permit aux loups
 d'en croquer quelques-uns: ils les croquèrent tous.
 S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis le Ciel permit aux humains
 de punir ces derniers: les humains abusèrent
 à leur tour des ordres divins.

De tous les animaux l'homme a le plus de pente
 à se porter dedans (1) l'excès.
 Il faudroit faire le procès
 aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
 qui ne pèche en ceci. *Rien de trop*, est un point
 dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.

(1) *Dedans* pour *dans*, ne se dit plus aujourd'hui.

FABLE XII.

Le Cierge.

C'est du séjour des Dieux que les abeilles viennent :
 les premières, dit-on, s'en allèrent loger
 au mont Hymette, & se gorger
 des trésors qu'en ce lieu les Zéphirs entretiennent.
 Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
 enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
 ou, pour dire en François la chose,
 après que les ruches sans miel
 n'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie :
 maint cierge aussi fut façonné.
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
 vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
 & nouvel Empédocle aux flammes condamné
 par sa propre & pure folie,
 il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
 ce Cierge ne savoit grain de Philosophie.
 Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
 qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
 L'Empédocle de cire au brâsier se fondit :
 il n'étoit pas plus fou que l'autre.

FABLE XIII.

Jupiter & le Passager.

O combien le péril enrichiroit les Dieux,
 si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait
 faire !
 mais le péril passé, l'on ne se souvient guère
 de ce qu'on a promis aux Cieux :

on compte seulement ce qu'on doit à la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier:
 il ne se sert jamais d'huissier.
 Eh qu'est-ce donc que le tonnerre?
 comment appelez-vous ces avertissements?

Un passager pendant l'orage
 avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans;
 il n'en avoit pas un: vouer cent éléphants
 n'auroit pas coûté davantage.
 Il brûla quelques os quand il fut au rivage:
 au nez de Jupiter la fumée en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà:
 c'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
 La fumée est ta part: je ne te dois plus rien.
 Jupiter fit semblant de rire:
 mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,
 envoyant un songe lui dire
 qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
 courut au trésor comme au feu.
 Il trouva des voleurs; & n'ayant dans sa bourse
 qu'un écu pour toute ressource,
 il leur promit cent talents d'or,
 bien comptés & d'un tel trésor:
 on l'avoit enterré dedans telle bourgade.
 L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
 qu'à notre prometteur l'un dit: mon camarade,
 tu te moques de nous, meurs; & va chez Pluton
 porter tes cent talents en don.

FABLE XIV.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard, comme beaux petits Saints;
 s'en alloient en pèlerinage.
 C'étoient deux vrais Tartufs (1), deux *Archipareilins*:
 deux francs Pate-pelus (2), qui des frais du voyage,
 croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
 s'indemnissoient à qui mieux mieux.
 Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
 pour l'accourcir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours:
 fans elle on dormiroit toujours.
 Nos Pélerins s'égoiffèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
 Le Renard au Chat dit enfin:
 tu prétends être fort habile,
 en fais-tu tant que moi? j'ai cent ruses au sac.
 Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
 mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le *que-si que-non* tous deux étant ainsi,
 une meute appaisa la noise.
 Le Chat dit au Renard: fouille en ton sac, ami:
 cherche en ta cervelle matoïse
 un stratagème sûr: pour moi, voici le mien.
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel & bien.
 L'autre fit cent tours inutiles;
 entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut

(1) *Tartuf*. L'usage est d'écrire *Tartuffe*; mais il y auroit alors ici deux fautes de versification.

(2) *Pate-pelu* hypocrite, sycophante. On dit ordinairement au féminin: cet homme est *une patte-pelue*.

tous les confrères de Brifaut.
 Partout il tenta des asyles;
 & ce fut partout sans succès;
 la fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
 Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles,
 l'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire:
 on perd du temps au choix, on tente, on veut tout
 faire:
 n'en ayons qu'un; mais qu'il soit bon.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme & le Voleur.

Un mari fort amoureux;
 fort amoureux de sa femme,
 bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
 Jamais œillade de la Dame,
 propos flatteur & gracieux,
 mot d'amitié, ni doux sourire,
 déshant le pauvre Sire,
 n'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
 Je le crois, c'étoit un mari.
 Il ne tint point à l'hyménée
 que, content de sa destinée,
 il n'en remerciât les Dieux.
 Mais quoi? si l'amour n'affaïsonne
 les plaisirs que l'hymen nous donne,
 je ne vois pas qu'on en soit mieux.
 Notre épouse étant donc de la forte bâtie,
 & n'ayant caressé son mari de sa vie,
 il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
 interrompit la doléance.
 La pauvre femme eut si grand peur,

qu'elle chercha quelque assurance
 entre les bras de son époux.
 Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
 me seroit inconnu. Prends donc en récompense
 tout ce qui peut chez nous être à ta bienfiance;
 prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
 gens honteux, ni fort délicats:
 celui-ci fit sa main. J'infère de ce conte,
 que la plus forte passion,
 c'est la peur: elle fait vaincre l'averfion,
 & l'amour quelquefois; quelquefois il la dompte.
 J'en ai pour preuve cet amant,
 qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame,
 l'important à travers la flamme.
 J'aimé assez cet emportement:
 le conte m'en a plû toujours infiniment:
 il est bien d'une ame Espagnole,
 & plus grande encore que folle.

 FABLE XVI.

Le Trésor & les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
 & logeant le diable en sa bourse,
 c'est-à-dire, n'y logeant rien,
 s'imagina qu'il seroit bien
 de se pendre, & finir lui-même sa misère,
 puisqu'aussi-bien sans lui la faim le viendroit faire:
 genre de mort qui ne duit (1) pas
 à gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention, une vieille mesure
 fut la scène où devoit se passer l'aventure:

(1) *Duire*: convenir, plaîre. Vieux.

il y porte une corde; & veut avec un clou
au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille & peu forte
s'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse & l'emporte:
laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,
sans compter: ronde ou non, la fomme plut au fire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
l'homme au trésor arrive, & trouve son argent
absent.

Quoi? dit-il, sans mourir je perdrai cette fomme?
je ne me pendrai pas? & vraiment si ferai,
ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

Ce qui le consola peut-être,
fut qu'un autre eut pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs:
il a le moins de part au trésor qu'il enferme,
thésaurisant pour les voleurs,
pour ses parents, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la Fortune fit?
ce font-là de ses traits: elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.

Cette Déesse inconstante
se mit alors en esprit
de voir un homme se pendre:
& celui qui se pendit,
s'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII.

Le Singe & le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
 commença d'un logis, avoient un commun maître.
 D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat:
 ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût
 être.

Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
 l'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
 Bertrand déroboit tout: Raton, de son côté,
 étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 regardoient rôtir des marons:

les escroquer étoit une très-bonne affaire:
 nos galants y voyoient double profit à faire,
 leur bien premièrement; & puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton: frère, il faut aujourd'hui
 que tu fasses un coup de maître.

Tire-moi ces marons: si Dieu m'avoit fait naître.
 Propre à tirer marons du feu,
 certes marons verroient beau jeu.

Aussi-tôt fait que dit: Raton avec sa patte,
 d'une manière délicate,
 écarte un peu la cendre, & retire les doigts,
 puis les reporte à plusieurs fois,
 tire un maron, puis deux, & puis trois en escroque.
 & cependant Bertrand les croque.

Une servante vient: adieu mes gens: Raton
 n'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes
 qui flattés d'un pareil emploi,
 vont s'échauder en des Provinces,
 pour le profit de quelque Roi.

FABLE XVIII.

Le Milan & le Rossignol.

Après que le Milan, manifeste voleur,
 eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
 & fait crier sur lui les enfans du village,
 un Rossignol tomba dans ses mains par malheur.
 Le héraut du printemps lui demande la vie.
 Aussi bien que manger en qui n'a que le son?

Ecoutez plutôt ma chanson;
 je vous raconterai Terée & son envie.
 Qui, Terée? est-ce un mets propre pour les Milans?
 Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violents
 me firent ressentir leur ardeur criminelle:
 je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
 qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.

Le Milan alors lui réplique:
 vraiment nous voici bien; lorsque je suis à jeun
 tu me viens parler de musique.
 J'en parle bien aux Rois. Quand un Roi te prendra,
 tu peux lui conter ces merveilles:
 pour un Milan, il s'en rira;
 ventre affamé n'a point d'oreilles.

FABLE XIX.

Le Berger & son Troupeau.

Quoi, toujours il manquera
 quelqu'un de ce peuple imbécille!
 toujours le loup m'en gèbera!
 J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille,
 & m'ont laissé ravir notre pauvre Robin,
 Robin-mouton, qui par la ville

me suivoit pour un peu de pain.
& qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma mufette il entendoit le son:
il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin-mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
& rendu de Robin la mémoire célèbre,
il harangua tout le troupeau,
les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,
les conjurant de tenir ferme:
cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
de ne bouger non plus qu'un Terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
qui nous a pris Robin-mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, & leur fit fête.
Cependant devant qu'il fût nuit,
il arriva nouvel encombre:
un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
ils promettrent de faire rage:
mais au moindre danger, adieu tout leur courage;
votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.



LIVRE DIXIEME.

FABLE I.

Les deux Rats, le Renard & l'Oeuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous loucrois, il n'est que trop aisé:
mais vous avez cent fois notre encens refusé;
en cela peu semblable au reste des mortelles
qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur;
elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux
Belles.

Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
le Nectar que l'on fert au Maître du tonnerre,
& dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
c'est la louange, Iris: vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point,
propos agréables commerces,
où le hazard fournit cent matières diverses:
jusques-là qu'en votre entretien
la bagatelle a part: le monde n'en croit rien.
Laissons le monde, & sa croyance.
La bagatelle, la science,
les chimères, le rien, tout est bon: je soutiens

qu'il faut de tout aux entretiens :
 c'est un parlerre où Flore épand ses biens ;
 sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose :
 & fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais,
 qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
 de certaine Philosophie
 subtile, engageante & hardie.
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 ouï parler ? Ils disent donc
 que la Bête est une machine ;
 qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :
 nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine,
 à pas toujours égaux, aveugle & sans dessein.
 Ouvrez-là, lisez dans son sein :
 mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
 La première y meut la seconde,
 une troisième suit, elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la Bête est toute telle :
 l'objet la frappe en un endroit :
 ce lieu frappé s'en va tout droit,
 selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
 le sens, de proche en proche, aussi-tôt la reçoit.
 L'impression se fait ; mais comment se fait-elle ?
 Selon eux par nécessité,
 sans passion, sans volonté :
 l'animal se sent agité
 de mouvement que le vulgaire appelle
 tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle ;
 ou quelqu'autre de ces états :
 mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre
 chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose ;
 Descartes ce mortel dont on eût fait un Dieu
 chez les Payens, & qui tient le milieu
 entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître &
 l'homme

le tient tel de nos gens, fraîche bête de somme.
 Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur.
 Sur tous les animaux enfans du Créateur,
 j'ai le don de penser, & je fais que je pense.
 Or vous savez, Iris, de certaine science,
 que quand la bête penseroit
 la bête ne réfléchiroit
 sur l'objet, ni sur la pensée.
 Descartes va plus loin, & soutient nettement,
 qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée
 de le croire; ni moi. Cependant quand aux bois
 le bruit des cors, celui des voix
 n'a donné nul relâche à la fuyante proie;
 qu'en vain elle a mis ses efforts
 à confondre & brouiller la voie;
 l'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,
 en suppose un plus jeune, & l'oblige par force,
 à présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnement pour conserver ses jours!
 le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 & le change, & ces stratagèmes
 dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur
 fort!

On le déchire après sa mort:
 ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
 voit ses petits
 en danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
 qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
 elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,
 attirant le chasseur, & le chien sur ses pas,
 détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
 & puis quand le chasseur croit que son chien la
 pille (1),

(1) *Piller* est ici un terme de chasse pour dire se jeter dessus, prendre.

elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit
de l'homme; qui confus, des yeux en vain la fuit.

Non loin du Nord il est un monde
où l'on fait que les habitans
vivent ainsi qu'aux premiers temps
dans une ignorance profonde.

Je parle des humains: car quant aux animaux,
ils y construisent des travaux,

qui des torrens grossis arrêtent le ravage,
& font communiquer l'un & l'autre rivage.

L'édifice résiste, & dure en son entier;

après un lit de bois, est un lit de mortier:

chaque Castor agit: commune en est la tâche:

le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.

Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.

La République de Platon

ne seroit rien que l'apprentie

de cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,

passent les étangs sur des ponts,

fruit de leur art, savant ouvrage;

& nos pareils ont beau le voir,

jusqu'à présent tout leur savoir

est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit
jamais on ne pourra m'obliger à le croire:

mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,

que je tiens d'un Roi plein de gloire.

Le défenseur du Nord vous sera mon garant:

je vais citer un Prince aimé de la victoire:

son nom seul est un mur à l'Empire Ottoman:

c'est le Roi Polonois, jamais un Roi ne ment.

Il dit donc que sur sa frontière

des animaux entr'eux ont guerre de tout temps:

le sang qui se transmet des pères aux enfans,

en renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

ne s'est faite parmi les hommes,
 non pas même au siècle où nous sommes,
 corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
 embuscades, partis, & mille inventions
 d'une pernicieuse & maudite science,
 fille du Styx, & mère des héros,
 exercent sur ces animaux
 le bon-sens & l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devoit
 rendre Homère. Ah, s'il le rendoit,
 & qu'il rendit aussi le rival d'Épicure!
 que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
 Ce que j'ai déjà dit; qu'aux bêtes la nature
 peut par les seuls ressorts opérer tout ceci:
 que la mémoire est corporelle;
 & que pour en venir aux exemples divers
 que j'ai mis au jour dans ces vers,
 l'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet lorsqu'il revient, va dans son magasin
 chercher par le même chemin
 l'image auparavant tracée,
 qui sur les mêmes pas revient pareillement,
 sans le secours de la pensée,
 causer un même événement.

Nous agissons tout autrement.
 La volonté nous détermine;
 non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine;
 je sens en moi certain agent;
 tout obéit dans ma machine
 à ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement;
 se conçoit mieux que le corps même:
 de tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il?

C'est-là le point: je vois l'outil
 obéir à la main: mais la main, qui la guide?
 Eh! qui guide les Cieux, & leur course rapide?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
 Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts:

l'impression se fait; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
& s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
Ce que je fais, Iris, c'est qu'en ces animaux
dont je viens de citer l'exemple,

cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point,
que la plante après tout n'a point:
cependant la plante respire.

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouvèrent un œuf.

Le dîné suffisoit à gens de cette espèce:

il n'étoit pas besoin qu'il trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit & d'allégresse,

ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,

quand un quidam parut: c'étoit maître renard:

rencontre incommode & fâcheuse.

Car comment sauver l'œuf? Le bien emballer,

puis des pieds de devant ensemble le porter,

ou le rouler, ou le traîner,

c'étoit chose impossible autant que hazardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,

l'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

l'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre les bras,

puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,

l'autre le traîne par la queue.

Qu'on m'aïlle foutenir, après un tel récit,

que les bêtes n'ont point d'esprit!

Pour moi, si j'en étois le maître,
je leur en donnerois aussi-bien qu'aux enfants.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?

Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.

Par un exemple tout égal,

j'attribuerois à l'animal,

non point une raison selon notre manière:
 mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
 Je subtiliserois un morceau de matière,
 que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
 quintessence d'atôme, extrait de la lumière,
 je ne fais quoi plus vif, & plus mobile encor
 que le feu: car enfin, si le bois fait la flamme,
 la flamme, en s'épurant, peut elle pas de l'ame
 nous donner quelque idée, & fort-il pas de l'or
 des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
 capable de sentir, juger, rien davantage,
 & juger imparfaitement,
 sans qu'un singe jamais fît le moindre argument,
 A l'égard de nous autres hommes,
 je ferois notre lot infiniment plus fort;
 nous aurions un double trésor:
 l'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
 sages, fous, enfans, idiots,
 hôtes de l'Univers, sous le nom d'animaux:
 l'autre, encore une autre ame entre nous & les anges,
 commune en un certain degré;
 & ce trésor à part créé,
 suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
 entreroit dans un point sans en être pressé,
 ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé:
 choses réelles, quoiqu'étranges!
 Tant que l'enfance durerait,
 cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
 qu'une tendre & foible lumière:
 l'organe étant plus fort, la raison perceroit
 les ténèbres de la matière,
 qui toujours envelopperoit
 l'autre ame imparfaite & grossière.

FABLE II.

L'Homme & la Couleuvre.

Un Homme vit une Couleuvre:
 ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
 agréable à tout l'univers.
 A ces mots, l'animal pervers,
 (c'est le serpent que je veux dire,
 & non l'Homme, on pourroit aisément s'y tromper),
 à ces mots, le Serpent se laissant attraper,
 est pris, mis dans un sac, & ce qui fut le pire,
 on résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
 Afin de le payer toutefois de raison,
 l'autre lui fit cette harangue.
 Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
 c'est être sot; meurs donc: ta colère & tes dents
 ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
 reprit du mieux qu'il put: s'il falloit condamner
 tous les ingrats qui sont au monde,
 à qui pourroit-on pardonner?
 toi-même tu te fais ton procès: je me fonde
 sur tes propres leçons: jette les yeux sur toi.
 Mes jours sont en tes mains: tranche-les; ta justice,
 c'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:
 selon ces loix condamne-moi:
 mais trouve bon qu'avec franchise
 en mourant au moins je te dise,
 que le symbole des ingrats
 ce n'est point le Serpent, c'est l'homme. Ces paroles
 firent arrêter l'autre: il recula d'un pas.
 Enfin il repartit: tes raisons sont frivoles;
 je pourrais décider, car ce droit m'appartient:
 mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
 Une vache étoit-là; l'on l'appelle, elle vient;
 le cas est proposé, c'étoit chose facile.

Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
 la Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler?
 je nourris celui-ci depuis longues années:
 il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées:
 tout n'est que pour lui seul: mon lait & mes enfants
 le font à la maison revenir les mains pleines:
 même j'ai rétabli sa santé que les ans
 avoient altérée; & mes peines
 ont pour but son plaisir, ainsi que son besoin.
 Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin
 sans herbe: s'il vouloit encor me laisser paître!
 mais je suis attachée; & si j'eusse eu pour maître
 un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
 l'ingratitude? Adieu: j'ai dit ce que je pense.
 L'Homme tout étonné d'une telle sentence,
 dit au Serpent: faut-il croire ce qu'elle dit?
 c'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents:
 quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
 il dit que du labeur (1) des ans
 pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,
 pourant sans cesser ce long cercle de peines,
 qui revenant sur soi ramenoit dans nos plaines
 ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux:
 que cette suite de travaux
 pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
 force coups, peu de gré: puis quand il étoit vieux,
 on croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
 achetoient de son sang l'indulgence des Dieux.
 Ainsi parla le bœuf. L'Homme dit: faisons taire
 cet ennuyeux déclamateur:
 il cherche de grands mots, & vient ici se faire,
 au lieu d'arbitre, accusateur.

(1) *Labour*: travail. N'est guère d'usage que dans la poésie ou dans le style soutenu.

Je le recuse aussi. L'arbre étant pris pour Juge,
 ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge
 contre le chaud, la pluie & la fureur des vents :
 pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.
 L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il fût faire :
 il courboit sous les fruits : cependant, pour salaire,
 un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer ;
 quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
 ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne :
 l'ombre l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée ?
 de son tempérament il eût encor vécu.
 L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
 voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
 Du sac & du Serpent aussi-tôt il donna
 contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les Grands.
 La raison les offense : ils se mettent en tête
 que tout est né pour eux, quadrupèdes & gens,
 & serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,
 c'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc
 faire ?

Parler de loin, ou bien se taire.

FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

Une Tortue étoit, à la tête légère,
 qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
 volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux Canards à qui la commère

communiqua ce beau dessein,
 lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
 Voyez-vous ce large chemin?
 nous vous voiturerons par l'air en Amérique:
 vous verrez mainte République,
 maint Royaume, maint peuple; & vous profiterez
 des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
 de voir Ulysse en cette affaire.

La Tortue écouta la proposition.

Marché fait, les oiseaux forgent une machine
 pour transporter la pèlerine.

Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.

Serrez bien, dirent-ils: gardez de lâcher prise!

Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.

La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout

de voir aller en cette guise

l'animal lent & sa maison,

justement au milieu de l'un & l'autre oïson.

Miracle, crioit-on: venez voir dans les nues

passer la Reine des Tortues.

La Reine? vraiment oui: je la suis en effre;

ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux

fait

de passer son chemin sans dire aucune chose;

car lâchant le bâton en desserrant les dents,

elle tombe, elle crève aux yeux des regardants.

Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil & sotte vanité,

& vaine curiosité

ont ensemble étroit parentage:

ce sont enfans tous d'un lignage (1).

(1) *Lignage*: race, famille. Ce mot vieillit.

FABLE IV.

Les Poissons & le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
 qu'un Cormoran n'eût mis à contribution.
 Viviers & réservoirs lui payoient pension :
 sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
 eut glacé le pauvre animal,
 la même cuisine alla mal.
 Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
 Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des
 eaux,

n'ayant ni filets, ni rézeaux,
 souffroit une disette extrême.
 Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème,
 lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
 Cormoran vit une écrevisse.
 Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
 porter un avis important
 à ce peuple : il faut qu'il périsse :
 le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
 L'écrevisse en hâte s'en-va
 conter le cas : grande est l'émâte.
 On court, on s'assemble, on députe
 à l'oïseau. Seigneur Cormoran,
 d'où vous vient cet avis? quel est votre garant?
 êtes-vous sûr de cette affaire?
 n'y savez-vous remède? & qu'est-il bon de faire?
 Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?
 N'en soyez point en soin (1) : je vous porterai tous
 l'un après l'autre en ma retraite.
 Nul que Dieu seul & moi n'en connoît les chemins ;

(1) *Soin*, pour *peine*.

il n'est demeure plus secrette:
 un vivier que nature y creusa de ses mains,
 inconnu des traitres humains,
 sauvera votre République.
 On le crut. Le peuple aquatique
 l'un après l'autre fut porté
 sous ce rocher peu fréquenté.
 Là, Cormoran, le bon apôtre,
 les ayant mis en un endroit
 transparent, peu creux, fort étroit,
 vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour
 l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens,
 que l'on ne doit jamais avoir de confiance
 en ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
 en auroit aussi-bien croqué sa bonne part.
 Qu'importe qui vous mange? homme ou loup;
 toute panse
 me paroît une à cet égard:
 un jour plutôt, un jour plus tard,
 ce n'est pas grande différence.

 FABLE V.

L'Enfouisseur & son Compère.

Un Pincemaille avoit tant amassé,
 qu'il ne savoit où loger sa finance.
 L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,
 le rendoit fort embarrassé
 dans le choix d'un dépositaire;
 car il en vouloit un: & voici sa raison.
 L'objet tente: il faudra que ce monceau s'altère,
 si je le laisse à la maison:
 moi-même de mon bien je ferai le larron.

Le larron? quoi jouir, c'est se voler soi-même?
mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.

Apprends de moi cette leçon:
le bien n'est bien qu'autant que l'on s'en peut défaire:
sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire?
la peine d'acquérir, le soin de conserver,
ôtent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.

Pour se décharger d'un tel soin,
notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin;
il aimait mieux la terre, & prenant son Compère,
celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or;
il ne retrouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le Compère, il va vite
lui dire: apprêtez-vous; car il me reste encor
quelques deniers: je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compère aussi-tôt va remettre en sa place

l'argent volé, prétendant bien
tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.

Mais pour ce coup l'autre fut sage:
il retint tout chez lui, résolu de jouir,
plus n'entasser, plus n'enfouir;
& le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
pensâ tomber de sa hauteur.

Il n'est pas mal-aisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup & les Bergers.

Un Loup rempli d'humanité,
(s'il en est de tels dans le monde)
fit un jour sur sa cruauté,
quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,
une réflexion profonde.

H 2

Je suis haï, dit-il, & de qui? de chacun.
 Le Loup est l'ennemi commun :
 chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa

Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
 c'est par-là que de Loups l'Angleterre est déferée :

on y mit notre tête à prix :
 Il n'est Hobereau qui ne fasse
 contre nous tels bans publier :

il n'est marmot osant crier,
 que du Loup aussi-tôt sa mère ne menace :

Le tout pour un âne rogneux,
 pour un mouton pourri, pour quelque chien
 hargneux

dont j'aurai passé mon envie.
 Eh bien ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
 paissions l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.

Est-ce une chose si cruelle?
 vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?

Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôr,
 mangeant un agneau cuit en broche.

Oh! oh, dit-il, je me reproche
 le sang de cette gent: voilà ses gardiens
 s'en repaissant, eux & leurs chiens;
 & moi, Loup, j'en ferai scrupule!

Non! par tous les Dieux, non: je serois ridicule.
 Thibaut l'Agnelet passera,

sans qu'à la broche je le mette;
 & non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
 & le père qui l'engendra.

Le Loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
 faire festin de toute proie,

manger les animaux; & nous les réduirons
 aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons?

ils n'auront ni croc, ni marmite?

Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
 que quand il n'est pas le plus fort:

voulez-vous qu'il vive en hermite?

FABLE VII.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter, qui fus de ton cerveau,
par un secret d'accouchement nouveau,
tirer Pallas, jadis mon ennemie,
entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux :
caracolant, frisant l'air & les eaux,
elle me prend mes mouches à ma porte :
miennes je puis les dire; & mon rézeau
en seroit plein sans ce maudit oiseau;
je l'ai tissu de matière assez forte.

Ainsi, d'un discours insolent,
se plaignoit l'Araignée autrefois tapissière,
& qui lors étant filandière,
prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
d'un ton demi-formé, bégayante couvée,
demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre Aragne n'ayant plus
que la tête & les pieds, artisans superflus,
se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle en passant emporta toile & tour,
& l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant & le fort sont assis
à la première; & les petits
mangent leur reste à la seconde.

FABLE VIII.

La Perdrix & les Coqs.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galants,
 toujours en noise & turbulents,
 une Perdrix étoit nourrie.

Son sexe & l'hospitalité,
 de la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
 lui faisoit espérer beaucoup d'honnêteté:
 ils feroient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple cependant fort souvent en furie,
 pour la Dame étrangère ayant peu de respect,
 lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée;
 mais si-tôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
 s'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,
 elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle:
 ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens.

Jupiter sur un seul modèle
 n'a pas formé tous les esprits.
 Il est des naturels de coqs & de perdrix.
 S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
 en plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
 Il nous prend avec des tonnelles,
 nous loge avec des coqs, & nous coupe les ailes:
 c'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
 mutilé par mon propre maître?
 le bel état où me voici!
 devant les autres chiens oserai-je paroître?
 O Rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
 qui vous feroit choses pareilles?
 Ainsi crioit Mouflar, jeune dogue; & les gens,
 peu touchés de ses cris douloureux & perçants,
 venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
 Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps,
 qu'il y gaignoit beaucoup: car étant de nature
 à piller ses pareils, mainte mésaventure (1)
 l'auroit fait retourner chez lui
 avec cette partie en cent lieux altérée:
 chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
 c'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
 on le munit, de peur d'escelandre:
 témoin maître Mouflar, armé d'un gorgerin (2),
 du reste ayant d'oreille autant que sur ma main:
 un loup n'eût sù par où le prendre.

(1) *Mésaventure*: accident malheureux. Ce mot vieillit.

(2) *Gorgerin* veut sans doute dire ici un collier garni de pointes.

FABLE X.

Le Berger & le Roi.

Deux démons, à leur gré, partagent notre vie,
 & de son patrimoine ont chassé la raison.
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
 Si vous me demandez leur état & leur nom,
 j'appelle l'un, Amour; & l'autre, Ambition.
 Cette dernière étend le plus loin son empire:
 car même elle entre dans l'amour.

Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire
 comme un Roi fit venir un Berger à sa Cour.
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous
 sommes.

Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
 bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
 grâce aux soins du Berger, de très-notables sommes.
 Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
 Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens;
 laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes:
 je te fais Juge souverain.

Voilà notre Berger, la balance à la main.
 Quoiqu'il n'eût guère vû d'autres gens qu'un hermite,
 son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
 il avoit du bon-sens: le reste vient ensuite.

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'hermite, son voisin, accourut pour lui dire:
 veillai-je? n'est-ce point un songe que je vois?
 Vous favori! vous grand! défiez-vous des Rois.
 Leur faveur est glissante, on s'y trompe, & le pire
 c'est qu'il en coûte cher: de pareilles erreurs
 ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
 Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
 Je vous parle en ami: craignez tout. L'autre rit;
 & notre hermite poursuivit:

voyez combien déjà la Cour vous rend peu sage.
 Je crois voir cet aveugle, à qui, dans un voyage,
 un serpent engourdi de froid
 vint s'offrir sous la main: il le prit pour un fouet.
 Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.
 Il rendoit grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
 quand un passant cria; que tenez-vous? ô Dieux!
 jetez cet animal traître & pernicieux,
 ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent, vous

dis-je:
 à me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
 prétendez-vous garder ce trésor? Pourquoi non?
 mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon:

vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas,
 il en perdit bientôt la vie.

L'animal dégoûré piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire
 qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
 Eh, que me sauroit-il arriver que la mort?
 Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.
 Il en vint en effet: l'hermite n'eut pas tort.
 Mainte peste de Cour fit tant par maint ressort,
 que la candeur du Juge, ainsi que son mérite,
 furent suspects au Prince. On cabale, on suscite
 accusateurs & gens grévés par ses arrêts.
 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un Palais.
 Le Prince voulut voir ses richesses immenses;
 il ne trouva par-tout que médiocrité,
 louanges du désert & de la pauvreté:
 c'étoient-là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix:
 un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
 Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris
 tous les machineurs (1) d'impostures.

H 5

(1) *Machineur*: n'est point d'usage; on dit ordinairement, *Machinateur*.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux.
 l'habit d'un gardeur de troupeaux,
 petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
 & je pense aussi sa musette.
 Doux trésors! ce dit-il, chers gages qui jamais
 n'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
 je vous reprends: sortons de ces riches palais
 comme l'on fortiroit d'un fonge.
 Sire; pardonnez-moi cette exclamation:
 j'avois prévu ma chute en montant sur le faîte.
 Je m'y suis trop complû: mais qui n'a dans la tête
 un petit grain d'ambition?

 FABLE XI.

Les Poissons & le Berger qui joue de la flûte.

Tircis, qui pour la seule Annette,
 faisoit résonner les accords
 d'une voix & d'une musette
 capables de toucher les morts,
 chantoit un jour le long des bords
 d'une onde arrosant des prairies,
 dont Zéphir habitoit les campagnes fleuries.
 Annette cependant à la ligne pêchoit:
 mais nul poisson ne s'approchoit.
 La Bergère perdoit ses peines.
 Le Berger qui, par ses chansons,
 eût attiré des inhumaines,
 crut, & crut mal, attirer des poissons.
 Il leur chanta ceci: Citoyens de cette onde,
 laissez votre Nayade en sa grotte profonde;
 venez voir un objet mille fois plus charmant.
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle:
 ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle:

vous ferez traités doucement :
 on n'en veut point à votre vie.
 Un vivier vous attend, plus clair que fin crystal.
 Et quand à quelques-uns l'appât feroit fatal,
 mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
 l'auditoire étoit sourd, aussi-bien que muet.
 Tircis eut beau prêcher : ces paroles miellées
 s'en étant au vent envolées,
 il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :
 voilà les poissons mis aux pieds de la Bergère.

O vous, Pasteurs d'humains, & non pas de brebis,
 Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
 d'une multitude étrangère,
 ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout :
 il y faut une autre manière :
 fervez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

 FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi & son fils.

Deux Perroquets, l'un père & l'autre fils,
 du rôl du Roi faisoient leur ordinaire.
 Deux demi-Dieux, l'un fils & l'autre père,
 de ces oiseaux faisoient leurs favoris.
 L'âge lioit une amitié sincère
 entre ces gens. Les deux pères s'aimoient :
 les deux enfants, malgré leur cœur volatile,
 l'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
 nourris ensemble & compagnons d'école.
 C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
 car l'enfant étoit Prince, & son père Monarque.
 Par le tempérament que lui donna la Parque,
 il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,

& le plus amoureux de toute la Province,
faisoit aussi sa part des délices du Prince.

Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
comme il arrive aux jeunes gens,
le jeu devint une querelle.

Le passereau peu circonspect,
s'attira de tels coups de bec,
que demi-mort & traînant l'aîle,
on crut qu'il n'en pourroit guérir.

Le Prince indigné fit mourir
son Perroquet. Le bruit en vint au père.

L'infortuné vieillard crie & se désespère.

Le tout en vain: ses cris sont superflus:
l'oiseau parleur est déjà dans la barque:

pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
fait qu'en fureur sur le fils du Monarque,
son père s'en va fondre & lui crève les yeux.

Il se fauve aussi-tôt, & choisit pour asyle
le haut d'un Pin. Là, dans le sein des Dieux,
il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille.

Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer:
ami, reviens chez moi: que nous sert de pleurer?
haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,
encor que ma douleur soit forte,

que le tort vient de nous: mon fils fut l'agresseur.
Mon fils! non: c'est le Sort qui du coup fut l'auteur.

La Parque avoit écrit de tout temps en son livre,
que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
l'autre de voir, par ce malheur.

Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.

Le Perroquet dit: Sire Roi,
crois-tu qu'après un tel outrage
je me doive fier à toi?

tu m'allègues le Sort: prétends-tu par ta foi
me leurrer de l'appât d'un profane langage?

Mais que la Providence, ou bien que le Destin
règle les affaires du monde,

il est écrit là-haut qu'au faite de ce Pin,

ou dans quelque forêt profonde,
 j'achèverai mes jours loin du fatal objet
 qui doit t'être un juste sujet
 de haine & de fureur. Je fai que la vengeance
 est un morceau de Roi, car vous vivez en Dieux.

Tu veux oublier cette offense:

je le crois: cependant, il me faut, pour le mieux,
 éviter ta main & tes yeux.

Sire Roi, mon ami, va-t-en, tu perds ta peine;
 ne me parle point de retour:
 l'absence est aussi bien un remède à la haine,
 qu'un appareil contre l'amour.

FABLE XIII.

La Lionne & l'Ours.

Mère Lionne avoit perdu son fân:
 un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
 pouffoit un tel rugissement,
 que toute la forêt étoit importunée.

La nuit, ni son obscurité,
 son silence & ses autres charmes,
 de la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
 Nul animal n'étoit du sommeil visité.

L'Ours enfin lui dit: ma commère,
 un mot sans plus: tous les enfans
 qui sont passés entre vos dents
 n'avoient-ils ni père ni mère?

Ils en avoient. S'il est ainsi,
 & qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
 si tant de mères se font tues,
 que ne vous taisez-vous aussi?
 Moi, me taire? moi, malheureuse!

ah, j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
 une vicieuse douloureuse.
 Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
 Hélas! c'est le Destin qui me hait. Ces paroles
 ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
 Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
 Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux,
 qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux Dieux.

FABLE XIV.

Les deux Aventuriers & le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
 Je n'en veux pour témoin qu'Hercule & ses travaux.
 Ce Dieu n'a guère de rivaux:
 j'en vois peu dans la Fable, encor moins dans
 l'Histoire.

En voici pourtant un, que de vieux talismans
 firent chercher fortune au pays des Romains.

Il voyageoit de compagnie:
 son camarade & lui trouvèrent un poteau,
 ayant au haut cet écriteau:

*Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
 de voir ce que n'a vu nul Chevalier errant,*

tu n'as qu'à passer ce torrent;

*puis prenant dans tes bras un Eléphant de pierre,
 que tu verras couché par terre,*

*le porter d'une haleine au sommet de ce mont
 qui menace les Cieux de son superbe front.*

L'un des deux Chevaliers figna du nez. Si l'onde
 est rapide autant que profonde?

dit-il, & supposé qu'on la puisse passer, pourquoi de l'Eléphant s'aller embarrasser?

quelle ridicule entreprise!

le sage l'aura fait par tel art & de guise (1),
qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il
n'est pas

au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
ne soit d'un Eléphant nain, pygmée, avorton,
propre à mettre au bout d'un bâton:
auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?
on nous veut attraper dedans cette écriture:
ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre Eléphant.

Le raisonneur parti, l'Aventurier s'élança,
les yeux clos (2), à travers cette eau.

Ni profondeur, ni violence
ne purent l'arrêter; & selon l'écriteau
il vit son Eléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
rencontre une esplanade, & puis une cité.
Un cri par l'Eléphant aussitôt est jeté.

Le peuple aussitôt sort en armes.

Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,
auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
veut vendre au moins sa vie, & mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
le proclamer Monarque au lieu de son Roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte;
encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte (3) en disoit autant quand on le fit saint Père;

(seroit-ce bien une misère,
que d'être Pape ou d'être Roi?)
on reconnut bientôt son peu de bonne foi.

(1) De guise, n'est guère d'usage.

(2) Clos: fermé. Cet adjectif vieillit.

(3) Sixte V.

Fortune aveugle fuit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter,
avant que de donner le temps à la sagesse
d'envisager le fait, & sans la consulter.

FABLE XV.

L e s L a p i n s.

DISCOURS

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle forte
l'homme agit, & qu'il se comporte
en mille occasions comme les animaux:
le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
que ses sujets; & la nature
a mis dans chaque créature
quelque grain d'une masse où puisent les esprits:
j'entends les esprits corps, & pétris de matière.

Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
précipite ses traits dans l'humide séjour,
soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
& que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe;
& , nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
je foudroie à discrétion
un Lapin qui n'y pensoit guère.

Je vois fuir aussi-tôt toute la nation
des Lapins, qui, sur la bruyère,
l'œil éveillé, l'oreille au guet,
s'égayoient, & de thim parfumoient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande
s'en va chercher sa sûreté
dans la fouteraine ciré:
mais le danger s'oublie; & cette peur si grande
s'évanouit bientôt. Je revois les Lapins,
plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
Ne reconnoît-on pas en cela les humains?

Dispersés par quelque orage,
à peine ils touchent le port,
qu'ils vont hazarder encor
même vent, même naufrage.
Vrais lapins, on les revoit
sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque
endroit

qui n'est pas de leur détroit (1),
je laisse à penser quelle fête.
Les Chiens du lieu n'ayant en tête
qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
vous accompagnent ces passants
jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur & de gloire,
aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtisans,
à gens de tous métiers en fait tout autant faire.

On nous voit tous pour l'ordinaire,
piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette & l'auteur sont de ce caractère:
malheur à l'écrivain nouveau.

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
c'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Cent exemples pourroient appuyer mon discours:
mais les ouvrages les plus courts

(1) *Détroit* signifie ici, *district*. Peu usité.

font toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laisser
dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
& dont la modestie égale la grandeur,
qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
la louange la plus permise,
la plus juste, & la mieux acquise;
vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
que votre nom reçût ici quelques hommages,
du temps & des censeurs défendant mes ouvrages,
comme un nom qui des-ans & des peuples connu,
fait honneur à la France, en grands noms plus
féconde,
qu'aucun climat de l'Univers,
permettez-moi, du moins, d'apprendre à tout le
monde,
que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le fils de Roi.

Quatre chercheurs de nouveaux Mondes,
presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un fils de Roi,
réduits au fort de Bélifaire,
demandoient aux passants de quoi
pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
quoique sous divers points (1) tous quatre ils
fussent nés,

(1) Point est ici pour climat, région.

c'est un récit de longue haleine.
 Ils s'affirent enfin au bord d'une fontaine.
 Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
 Le Prince s'étendit sur les malheurs des Grands.
 Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée
 de leur aventure passée,
 chacun fît de son mieux, & s'appliquât au soin
 de pourvoir au commun besoin.
 La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
 travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
 Un Pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
 que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
 de l'esprit & de la raison;
 & que de tout berger, comme de tout mouton,
 les connoissances soient bornées?
 L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
 par les trois échoués au bord de l'Amérique.
 L'un, c'étoit le Marchand, savoit l'Arithmétique:
 à tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
 J'enseignerai la Politique,
 reprit le fils de Roi. Le Noble poursuivit:
 moi je sai le Blason, j'en veux tenir école:
 comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
 la sotte vanité de ce jargon frivole.
 Le Pâtre dit: amis, vous parlez bien: mais quoi?
 le mois a trente jours; jusqu'à cette échéance
 jeûnerons-nous par votre foi?
 vous me donnez une espérance
 belle, mais éloignée; & cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
 ou plutôt, sur quelle assurance
 fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
 Avant tout autre, c'est celui
 dont il s'agit: votre science
 est courte là-dessus! ma main y suppléera.
 A ces mots, le Pâtre s'en va
 dans un bois: il y fit des fagots, dont la vente,
 pendant cette journée, & pendant la suivante,

empêcha qu'un long jeûne, à la fin ne fît tant,
qu'ils allaissent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
grâce aux dons de la nature,
sa main est le plus sûr & le plus prompt secours.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I.

L e L i o n

Sultan Léopard autrefois
eut, dit-on, par mainte aubaine,
force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
force moutons parmi (1) la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments & d'une & d'autre part,
comme entre Grands il se pratique,
le Sultan fit venir son Visir le Renard,
vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin:
son père est mort, que peut-il faire?
 plains plutôt le pauvre orphelin.
 Il a chez lui plus d'une affaire;
 & devra beaucoup au destin,
 s'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.
 Le Renard dit, branlant la tête:
 tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié;
 il faut de celui-ci conserver l'amitié,
 ou s'efforcer de le détruire,
 avant que la griffe & la dent
 lui soit crue, & qu'il soit en état de nous nuire:

I 3

(1) Parmi, pour dans, n'est point d'usage.

n'y perdez pas un seul moment.
 J'ai fait son horoscope: il croîtra par la guerre.
 Ce fera le meilleur Lion
 pour ses amis, qui soit sur terre;
 tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
 Le Sultan dormoit lors, & dedans (1) son domaine
 chacun dormoit aussi, bêtes, gens: tant qu'enfin
 le Lionceau devient vrai Lion. Le tocsin
 sonne aussi-tôt sur lui: l'alarme se promène
 de toutes parts, & le Visir
 consulté là-dessus, dit avec un soupir:
 pourquoi l'irritez-vous? la chose est sans remède.
 En vain nous appelons mille gens à notre aide:
 plus ils sont, plus il coûte, & je ne les tiens bons
 qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le Lion: seul il passe en puissance
 ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 son courage, sa force, avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
 s'il n'en est pas content, jetez-en davantage.
 Joignez-y quelque bœuf: choisissez, pour ce don,
 tout le plus gras du pâturage:
 sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
 il en prit mal; & force Etats
 voisins du Sultan en pâtirent:
 nul n'y gagna, tous y perdirent.
 Quoi que fût ce monde ennemi,
 celui qu'ils craignoient fut le maître.
 Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
 si vous voulez le laisser croître.

(1) *Dedans* pour *dans*, ne se diroit plus aujourd'hui.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR

LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui se sentant du lieu
 dont il tiroit son origine,
 avoit l'ame toute divine.
 L'enfance n'aime rien: celle du jeune Dieu
 faisoit sa principale affaire
 des doux soins d'aimer & de plaire.
 En lui, l'amour & la raison
 devanèrent le temps, dont les ailes légères
 n'amènent que trop-tôt, hélas! chaque saison.
 Flore aux regards rians, aux charmantes manières,
 toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
 sentimens délicats & remplis de tendresse,
 pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.
 Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
 avoir un autre esprit, & d'autres dons des Cieux,
 que les enfans des autres Dieux.
 Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
 & qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
 tant il le fit parfaitement.
 Jupiter cependant voulut le faire instruire.
 Il assembla les Dieux, & dit: j'ai su conduire
 seul & sans compagnons jusqu'ici l'Univers:
 mais il est des emplois divers
 qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
 Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue:

c'est mon sang : tout est plein déjà de ses autels.
 Afin de mériter le rang des immortels,
 il faut qu'il sache tout. Le Maître du tonnerre
 eut à peine achevé, que chacun applaudit.
 Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
 Je veux, dit le Dieu de la guerre,
 lui montrer moi-même cet art,
 par qui maints héros ont eu part
 aux honneurs de l'Olympe, & grossi cet Empire.
 Je ferai son maître de lyre,
 dit le bon & docte Apollon.
 Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
 son maître à surmonter les vices,
 à dompter les transports, monstres empoisonneurs,
 comme hydres renaissans sans cesse dans les cœurs :
 ennemi des molles délices,
 il apprendra de moi les sentiers peu battus
 qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
 Quand ce vint au Dieu de Cythère,
 il dit qu'il lui montreroit tout.
 L'Amour avoit raison : de quoi ne vient à bout
 l'esprit joint au désir de plaire?

 FABLE III.

Le Fermier, le Chien & le Renard.

Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :
 je ne bâtirai point autour de leur demeure.
 Ce dernier guettoit à toute heure
 les poules d'un Fermier : & quoique des plus fins,
 il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
 D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
 n'étoit pas au compère un embarras léger.
 Hé quoi, dit-il, cette canaille
 se moque impunément de moi ;

je vais, je viens, je me travaille,
 j'imagine cent tours: le rustre, en paix chez foi,
 vous fait argent de tout, convertit en monnoie,
 ses chapons, sa poulaille (1): il en a même au croc:
 & moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
 je suis au comble de la joie!

Pourquoi Sire Jupin m'a-t-il donc appelé
 au métier de Renard? je jure les puissances
 de l'Olympe & du Styx, il en fera parlé.

Roulant en son cœur ses vengeances,
 il choisit une nuit libérale en pavots;
 chacun étoit plongé dans un profond repos:
 le maître du logis, les valets, le chien même,
 poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier
 laissant ouvert son poulailler,
 commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
 le dépeuple, remplit de meurtres la cité:
 les marques de sa cruauté

parurent avec l'aube: on vit un étalage
 de corps sanglants, & de carnage.

Peu s'en fallut que le soleil
 ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, & d'un spectacle pareil
 Apollon irrité contre le fier Atride,
 joncha son camp de morts: on vit presque détruit
 l'ost (2) des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente,
 Ajax à l'ame impatiente,
 de moutons & de boucs fit un vaste débris,
 croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
 & les auteurs de l'injustice
 par qui l'autre emporta le prix.

I 5

(1) *Poulaille* n'est point d'usage.

(2) *Ost*. Vieux mot, qui signifie *armée*.

Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
 emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
 Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
 contre ses gens, son chien: c'est l'ordinaire usage.
 Ah! maudit animal, qui n'est bon qu'à noyer,
 que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage?
 Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plutôt fait:
 si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,
 dormez sans avoir soin que la porte soit close,
 voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la chose,
 sans aucun intérêt je perde le repos?

Ce Chien parloit très-à-propos;
 son raisonnement pouvoit être
 fort bon dans la bouche d'un maître:
 mais n'étant que d'un simple chien,
 on trouva qu'il ne valoit rien:
 on vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
 (& je ne t'ai jamais envié cet honneur)
 t'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est
 erreur;
 couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
 Que si quelque affaire t'importe,
 ne la fais point par procureur.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en songe un Visir,
 aux Champs Elysiens possesseur d'un plaisir
 aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée.
 Le même songeur vit en une autre contrée
 un Hermite entouré de feux,
 qui touchoit de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire.

Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
 il se fit expliquer l'affaire.
 L'interprète lui dit: ne vous étonnez point,
 votre songe a du sens; & si j'ai sur ce point
 acquis tant soit peu d'habitude,
 c'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour,
 ce Visir quelquefois cherchoit la solitude;
 cet Hermite aux Visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,
 j'inspirerois ici l'amour de la retraite:
 elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
 Solitude où je trouvé une douceur secrète,
 lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 loin du monde & du bruit, goûter l'ombre & le frais?
 O qui m'arrêtera sous vos sombres asyles!
 Quand pourront les neufs Sœurs, loin des Cours &
 des Villes,
 m'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
 les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 les noms & les vertus de ces clartés errantes,
 par qui sont nos destins & nos mœurs différentes?
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
 que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
 la Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie:
 je ne dormirai point sous de riches lambris:
 mais voit-on que le somme en perde de son prix?
 en est-il moins profond, & moins plein de délices?
 je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 j'aurai vécu sans soins, & mourrai sans remords.

FABLE V.

Le Lion, le Singe, & les deux Ane.

Le Lion, pour bien gouverner,
 voulant apprendre la morale,
 se fit un beau jour amener
 le Singe Maître-ès-Arts chez la gent animale.
 La première leçon que donna le Régent,
 fut celle-ci: Grand Roi, pour régner sagement,
 il faut que tout Prince préfère
 le zèle de l'Etat à certain mouvement
 qu'on appelle communément
 amour-propre; car c'est le père,
 c'est l'auteur de tous les défauts
 que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
 ce n'est pas chose si petite,
 qu'on en vienne à bout en un jour:
 c'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par-là votre personne auguste
 n'admettra jamais rien en soi
 de ridicule ni d'injuste.
 Donne-moi, repartit le Roi,
 des exemples de l'un & l'autre.
 Toute espèce, dit le docteur,
 (& je commence par la nôtre)
 toute profession s'estime dans son cœur,
 traite les autres d'ignorantes,
 les qualifie impertinentes,
 & semblables discours qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 on porte ses pareils, car c'est un bon moyen
 de s'élever aussi soi-même.
 De tout ce que dessus j'argumente très-bien,

qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
cabale, & certain art de se faire valoir;
mieux fût des ignorants, que des gens de savoir.

L'autre jour suivant à la trace
deux Anes qui prenant tour-à-tour l'encensoir,
se louoient tour-à-tour, comme c'est la manière,
j'ouis que l'un des deux disoit à son confrère:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste & bien sot
l'homme, cet animal si parfait? il profane
notre auguste nom, traitant d'Ane,
quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:
il abuse encor d'un mot,
& traite notre rire & nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de vouloir exceller
par-dessus nous: non, non, c'est à vous de parler,
à leurs Orateurs de se taire:
voilà les vrais braillards: mais laissons-là ces gens:
vous m'entendez, je vous entends:
il suffit: & quant aux merveilles,
dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art;
vous surpassez Lambert. L'autre Baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contents de s'être ainsi gratés,
s'en allèrent dans les Cités
l'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
en prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
non parmi les Baudets, mais parmi les Puissances
que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
qui changeroient entr'eux les simples Excellences,
s'ils osoient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut; & suppose
que votre Majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
qui lui fît voir, entre autre chose,
l'amour-propre donnant du ridicule aux gens.

L'injuste aura son tour: il y faut plus de temps.
Ainsi parla le Singe. On ne m'a pas sù dire
s'il traita l'autre point, car il est délicat;
& notre Maître-ès-Arts, qui n'étoit pas un fat,
regardoit ce Lion comme un terrible sire.

FABLE VI.

Le Loup & le Renard.

Mais d'où vient qu'au Renard Esope accorde un point?
c'est d'exceller en tours pleins de matoiserie (1).
J'en cherche la raison, & ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
ou d'attaquer celle d'autrui,
n'en fait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en fait plus, & j'oserois peut-être
avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
à l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
la lune au fonds d'un puits: l'orbiculaire image
lui parut un ample fromage.
Deux sceaux alternativement
puisoient le liquide élément.
Notre Renard pressé par une faim canine,
s'accommode en celui qu'au haut de la machine
l'autre sceau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
tiré d'erreur, mais fort en peine;
& voyant sa perte prochaine:

(1) Voyez la première note de la quinziesme Fable du second Livre.

car comment remonter, si quelqu'autre affamé,
 de la même image charmé,
 & succédant à sa misère,
 par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
 Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au
 puits:
 le temps qui toujours marche, avoit, pendant deux
 nuits,
 échancré, selon l'ordinaire,
 de l'astre au front d'argent la face circulaire.
 Sire Renard étoit désespéré.
 Compère Loup, le gosier altéré,
 passe par-là: l'autre dit: camarade,
 je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
 c'est un fromage exquis: le Dieu Faune l'a fait;
 la Vache lo donna le lait:
 Jupiter, s'il étoit malade,
 reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
 J'en ai mangé cette échancreure,
 le reste vous fera suffisante pâture.
 Descendez dans un sceau que j'ai là mis exprès.
 Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
 le Loup fut un sot de le croire:
 il descend & son poids emportant l'autre part,
 reguinde en-haut maître Renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laissons
 séduire
 sur aussi peu de fondement;
 & chacun croit fort aisément
 ce qu'il craint & ce qu'il désire.

FABLE VII.

Le Payfan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau (1)
me fervit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
le bon Socrate, Esope, & certain Payfan
des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
nous fait un portrait fort fidelle.
On connoît le premier: quant à l'autre, voici
le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
toute sa personne velue
représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
portoit fayon (2) de poil de chèvre,
& ceinture de jones marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
que lave le Danube: il n'étoit point d'asyles
où l'avarice des Romains
ne pénétrât alors, & ne portât les mains.
Le Député vint donc, & fit cette harangue:
Romains, & vous Sénat assis pour m'écouter:

(1) Voyez Livre 6, Fable 5.

(2) *Sayon*; faie, sorte d'accoutrement de guerre; mais ce mot est mis ici pour *vêtement grossier*: *sayon*, d'ailleurs, n'est point d'usage; on ne se sert que du second.

je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister:
veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
que je ne dise rien qui doive être repris.

Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
que tout mal & toute injustice:

faute d'y recourir on viole leurs loix,
témoin nous que punit la Romaine avarice.

Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
l'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
ne transporte chez vous les pleurs & la misère,
& mettant en nos mains, par un juste retour,
les armes dont se sert sa vengeance sévère,
il ne vous fasse, en sa colère,
nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres? qu'on me die
en quoi vous valez mieux que cent peuples divers?

Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?

Nous cultivons en paix d'heureux champs, & nos
mains

étoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage:
qu'avez-vous appris aux Germains?

Ils ont l'adresse & le courage:
s'ils avoient eu l'avidité,

comme vous, & la violence,

peut-être, en votre place, ils auroient la puissance;
& sauroient en user sans inhumanité.

Celles que vos Prêteurs ont sur nous exercée
n'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels
elle-même en est offensée:

car sachez que les Immortels

ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

de mépris d'eux & de leurs Temples,

d'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
la terre & le travail de l'homme

font, pour les assouvir, des efforts superflus.
 Retirez-les: on ne veut plus
 cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les Cités, nous fuyons aux montagnes,
 nous laissons nos chères compagnes,
 nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 découragés de mettre au jour des malheureux,
 & de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
 vos Préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
 Retirez-les, ils ne nous apprendront
 que la mollesse & que le vice.
 Les Germains comme eux deviendront
 gens de rapine & d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présents à faire?
 point de pourpre à donner? C'est en vain qu'on espère
 quelque refuge aux loix: encor leur ministère
 a-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort,
 une plainte un peu trop sincère.
 A ces mots, il se couche & chacun étonné
 admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa Patrice; & ce fut la vengeance
 qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
 d'autres Préteurs; & par écrit
 le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme
 pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne fut pas long-temps à Rome
 cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.

Passé encor de bâtir, mais planter à cet âge!
disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
assurément il radotoit.

Car, au nom des Dieux, je vous prie,
quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.

A quoi bon charger votre vie
des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.
Quittez le long espoir & les vastes pensées;
tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
repartit le Vieillard. - Tout établissement
vient tard & dure peu. La main des Parques blêmes
de vos jours & des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:

hé bien, défendez-vous au Sage
de se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
j'en puis jouir demain, & quelques jours encore:
je puis enfin compter l'aurore
plus d'une fois sur vos tombeaux. -

Le Vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
se noya dès le port allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
dans les emplois de Mars servant la République,
par un coup imprévu vit ses jours emportés.

Le troisieme tomba d'un arbre
 que lui-même il voulut enter ;
 & pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
 ce que je viens de raconter.

FABLE IX.

Les Souris & le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
 écoutez un bon-mot, oyez (1) une merveille.
 Savez-vous si les écoutans
 en feront une estime à la vôtre pareille?
 Voici pourtant un cas qui peut être excepté.
 Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable
 il a l'air & les traits, encor que véritable.
 On abattit un Pin pour son antiquité:
 vieux palais d'un Hibou, triste & sombre retraite
 de l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
 Dans son tronc caverneux, & miné par le temps
 logeoient, entre autres habitans,
 force Souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
 L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de bled,
 & de son bec avoit leur troupeau mutilé.
 Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
 En son temps, aux Souris le compagnon chassa ;
 les premières qu'il prit. du logis échappées,
 pour y remédier, le drôle estropia
 tout ce qu'il prit ensuite: & leurs jambes coupées
 firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
 aujourd'hui l'une & demain l'autre

(1) On ne se sert guère aujourd'hui du verbe *ouïr*, qu'à l'infinitif & au participe.

Tout manger à la fois, l'impossibilité
 s'y trouvoit, joint aussi le soin de sa fanté.
 Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
 elle alloit jusqu'à leur porter
 vivres & grains pour subsister.
 Puis, qu'un Cartésien s'obstine
 à traiter ce Hibou de montre & de machine :
 quel ressort lui pouvoit donner
 le conseil de tromper un peuple mis en mue ?
 Si ce n'est pas là raisonner,
 la raison m'est chose inconnue.
 Voyez que d'arguments il fit.
 Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
 donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le hape.
 Tout : il est impossible. Et puis, pour le besoin
 n'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
 de le nourrir sans qu'il échappe.
 Mais comment ? Otons lui les pieds. Or trouvez-moi
 chose, par les humains, à la fin mieux conduite.
 Quel autre art de penser Aristote & sa suite
 enseignent-ils, par votre foi (1) ?

(1) Ceci n'est point une Fable ; & la chose, quoique
 merveilleuse & presque incroyable, est véritablement ar-
 rivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce
 Hibou, car je ne prétends pas établir dans les bêtes un
 progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exa-
 gérations sont permises à la Poësie, sur-tout dans la ma-
 nière d'écrire dont je me sers. *Il est aisé de voir que c'est
 la Fontaine qui entretient ici ses Lecteurs.*

ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
 traduisoit en langue des Dieux
 tout ce que disent sous les Cieux
 tant d'êtres, empruntant la voix de la Nature.
 Truchement de peuples divers,
 je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage,
 car tout parle dans l'univers,
 il n'est rien qui n'ait son langage,
 plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers.
 Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidelle,
 si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
 j'ai du moins ouvert le chemin :
 d'autres pourront y mettre une dernière main.
 Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
 donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
 sous ces inventions il faut l'envelopper :
 mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
 Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
 Louis dompte l'Europe; & d'une main puissante,
 il conduit à leur fin les plus nobles projets
 qu'ait jamais formés un Monarque.
 Favoris des neuf Sœurs, ce sont-là des sujets
 vainqueurs du temps & de la Parque.



A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR !

Je ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un Ouvrage, dont l'Original a été l'admiration de tous les siècles, aussi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer, & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucunes des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présents que vous a faits la Nature, & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les Fables d'Esopé sont une ample matière pour ces talents. Elles embrassent toutes sortes d'événements & de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'Histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les précepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Vous voyez

mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en Orateurs & en Poètes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques & en bons Généraux d'Armée; & vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le destin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les parties du Monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, & à la paix qui semble se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire & à sa puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Ministres de tant de Princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut-être que ruineuse à leurs Maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles: je les laisse à de meilleures plumes que la mienne; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
& très-fidelle Serviteur

DE LA FONTAINE.



LIVRE DOUZIEME.

FABLE I.

Les Compagnons d'Ulyffe.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,
souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma Muse,
les ans, & les travaux me serviront d'excuse:
mon esprit diminue: au lieu qu'à chaque instant,
on apperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il semble avoir des aîles:
le Héros dont il tient des qualités si belles,
dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
il ne marche à pas de géant
dans la carrière de la gloire.
Quelque Dieu le retient, (c'est notre Souverain)
lui qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire:
peut-être elle feroit aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais, aussi-bien les ris & les amours
ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

K 5

De ces fortes de Dieux votre Cour se compose,
ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
d'autres Divinités n'y tiennent le haut bout:
le sens & la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
imprudents & peu circonfpects,
s'abandonnèrent à des charmes
qui métamorphosoient en bêtes les humains.
Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
croient au gré du vent, de leur sort incertains,
Ils abordèrent un rivage
où la fille du Dieu du jour,
Circé tenoit alors sa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison,
quelques moments après leur corps & leur visage
prennent l'air & les traits d'animaux différents.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphants;
les uns sous une masse énorme,
les autres sous une autre forme:
il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa*:
le seul Ulysse en échappa.
Il fut le dénier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
la mine d'un héros & le doux entretien,
il fit tant que l'enchanteresse
prit un autre poison peu différent du sien.
Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame:
celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
d'une pareille conjoncture:
il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter:
allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, & dit: l'empoisonneuse coupe
à son remède encore, & je viens vous l'offrir:
chers amis, voulez-vous hommes redevenir;
on vous rend déjà la parole.

Le Lion dit, pensant rugir,
 je n'ai pas la tête si folle:
 moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir?
 j'ai griffe & dent, & mets en pièce qui m'attaque:
 je suis Roi, deviendrai-je un Citadin d'Itaque?
 tu me rendras, peut-être, encor simple soldat;
 je ne veux point changer d'état.
 Ulysse, du Lion court à l'Ours: eh! mon frère,
 comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
 Ah! vraiment nous y voici,
 reprit l'Ours à sa manière;
 comme me voilà fait? comme doit être un Ours.
 Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
 est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
 je m'en rapporte aux yeux d'une Ourse, mes amours.
 Te déplais-je? va-t-en, fuis ta route & me laisse:
 je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
 & te dis, tout net & tout plat,
 je ne veux point changer d'état:
 Le Prince Grec, au Loup va proposer l'affaire:
 il lui dit, au hazard d'un semblable refus:
 camarade, je suis confus,
 qu'une jeune & belle bergère
 conte aux échos les appétits gloutons
 qui t'ont fait manger ses moutons.
 Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie:
 tu menois une honnête vie.
 Quitte ces bois; & redevien,
 au lieu de Loup, homme de bien.
 En est-il, dit le Loup? pour moi, je n'en vois guère.
 Tu t'en viens me traiter de bête carnacière:
 toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
 mangé ces animaux que plaint tout le village?
 Si j'étois homme, par ta foi,
 aimerois-je moins le carnage?
 pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous:
 ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups?
 Tout bien considéré, je te soutiens en somme:
 que scélérat pour scélérat,

il vaut mieux être un Loup qu'un homme;
 je ne veux point changer d'état.
 Ulysse fit à tous une même semonce;
 chacun d'eux fit même réponse,
 autant le grand que le petit.
 La liberté, les bois, suivre leur appétit,
 c'étoit leurs délices suprêmes:
 tous renonçoient au los (1) des belles actions;
 ils croyoient s'affranchir, suivant leurs passions;
 ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
 où je pussé mêler le plaisant à l'utile:
 c'étoit sans doute un beau projet,
 si ce choix eût été facile.
 Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts:
 ils ont force pareils en ce bas Univers;
 gens à qui j'impose pour peine
 votre censure & votre haine.

FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

Un Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
 fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
 La cage & le panier avoient mêmes Pénates.
 Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;

(1) *Los*; louange. Vicieux.

L'un s'esferimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
 Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,
 ne le corrigeant qu'à demi.
 Il se fût fait un grand scrupule
 d'armer de pointes sa férule.
 Le Passereau moins circonfpect,
 lui donnoit force coups de bec:
 en sage & discrète personne,
 Maître Chat excusoit ses jeux.
 Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
 aux traits d'un courroux sérieux.
 Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas

âge,
 une longue habitude en paix les maintenoit;
 jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit:
 quand un Moineau du voisinage
 s'en vint les visiter, & se fit compagnon
 du pétulant Pierrot, & du sage Raton.
 Entre les deux oiseaux il arriva querelle:
 & Raton de prendre parti.
 Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
 d'insulter ainsi notre ami;
 le Moineau du voisin viendra manger le nôtre?
 non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
 il croque l'étranger. Vraiment, dit notre Chat,
 les Moineaux ont un goût exquis & délicat.
 Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
 sans cela toute Fable est un œuvre imparfait.
 J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre
 m'abuse.
 Prince, vous les aurez incontinent trouvés:
 ce sont des jeux pour vous, & non point pour
 ma Muse:
 elle & ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

FABLE III.

Du Thésauriseur & du Singe.

Un homme accumuloit. On fait que cette erreur
 va souvent jusqu'à la fureur.
 Celui-ci ne songeoit que ducats & pistoles.
 Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles,
 Pour sûreté de son trésor,
 notre Avare habitoit un lieu, dont Amphitrite
 défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
 Là, d'une volupté, selon moi fort petite,
 & selon lui fort grande, il entassoit toujours.
 Il passoit les nuits & les jours
 à compter, calculer, supputer sans relâche:
 calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
 car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
 Un gros Singe plus sage, à mon sens, que son maître,
 jetoit quelques doublons toujours par la fenêtre,
 & rendoit le compte imparfait.
 La chambre bien cadencée
 permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
 Un beau jour Dom Bertrand se mit dans la pensée
 d'en faire un sacrifice au liquide manoir.
 Quant à moi, lorsque je compare
 les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
 je ne sai bonnement auquel donner le prix.
 Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits:
 les raisons en seroient trop longues à déduire.
 Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
 détachoit du monceau tantôt quelque Doublon,
 un Jacobus (*), un Ducaton,
 & puis quelque Noble à la rose (**),

(*) *Jacobus*. (**) *Noble à la rose*, &c. vieilles espèces de monnoie.

éprouvoit son adresse & sa force à jeter
ces morceaux de métal qui se font souhaiter
par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
mettre la clef dans la serrure,
les ducats auroient tous pris le même chemin,
& couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.
Dieu veuille préserver maint & maint Financier
qui n'en fait pas meilleur usage.

FABLE IV.

Les deux Chèvres.

Dès que les Chèvres ont brouté,
certain esprit de liberté
leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
vers les endroits du pâturage
les moins fréquentés des humains.
Là s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
un rocher, quelque mont pendant en précipices,
c'est où ces Dames vont promener leurs caprices:
rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
Deux Chèvres donc s'émancipant,
toutes deux ayant patte blanche,
quittèrent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche:
deux belettes à peine auroient passé de front
sur ce pont:
d'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes

pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
 Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
 Philippe-Quatre qui s'avance
 dans l'Isle de la Conférence,
 Ainsi s'avançoient pas-à-pas,
 nez-à-nez nos aventurières,
 qui toutes deux étant fort fières,
 vers le milieu du pont ne se voulurent pas
 l'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
 de compter dans leur race (à ce que dit l'histoire)
 l'une, certaine Chèvre au mérite sans pair,
 dont Polyphème fit présent à Galathée;
 & l'autre, la Chèvre Amalthée
 par qui fut nourri Jupiter.
 Faute de reculer, leur chute fut commune;
 toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
 dans le chemin de la Fortune.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

Qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût
 nommée: *Le Chat & la Souris*.

*Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
 destine un Temple en mes écrits,
 comment composerai-je une Fable, nommée:
 le Chat & la Souris?*

*Dois-je représenter dans ces vers une Belle,
 qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
 va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
 comme le Chat, de la Souris?*

*Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux; & c'est chose commune
que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
comme le Chat fait la Souris.*

*Introduirai-je un Roi, qu'entre ses favoris
elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue,
qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis;
& qui, des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
comme le Chat, de la Souris?*

*Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
mon dessein se rencontre: & si je ne m'abuse,
je pourrois tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joueroit de ma Muse
comme le Chat, de la Souris.*

FABLE V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

Une jeune Souris, de peu d'expérience,
crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
& payant de raisons le Rominagrobis.

Laissez-moi vivre: une Souris
de ma taille & de ma dépense
est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je à votre avis,
l'hôte, l'hôtesse & tout le monde?
d'un grain de bled je me nourris;
une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre: attendez quelque temps.
Réservez ce repas à Messieurs vos enfants.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit: tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Tom. II.

L

Chat, & vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
 Selon ces loix, descends là-bas,
 meurs, & va-t-en tout de ce pas
 haranguer les Sœurs filandières:
 mes enfans trouveront assez d'autres repas.
 Il tint parole. Et pour ma Fable
 voici le sens moral qui peut y convenir.
 La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir;
 la vieillesse est impitoyable.

FABLE VI.

Le Cerf malade.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.
 Incontinent maint camarade
 accourt à son grabat le voir, le secourir,
 le consoler du moins: multitude importune.
 Eh! Messieurs, laissez-moi mourir:
 permettez qu'en forme commune
 la Parque m'expédie: & finissez vos pleurs.
 Point du tout: les consolateurs
 de ce triste devoir tout au long s'acquittèrent:
 quand il plut à Dieu s'en allèrent.
 Ce ne fut pas sans boire un coup;
 c'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage:
 tout se mit à brouter les bois du voisinage.
 La pittance du Cerf en déchet de beaucoup.
 Il ne trouva plus rien à frire:
 d'un mal il tomba dans un pire:
 & se vit réduit à la fin
 à jeûner & mourir de faim.
 Il en coûte à qui vous réclame,
 Médecins du corps & de l'ame.
 O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
 tout le monde se fait payer.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buiffon & le Canard.

Le Buiffon, le Canard & la Chauve-Souris,
 voyant tous trois qu'en leur pays
 ils faisoient petite fortune,
 vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
 Ils avoient des comptoirs, des facteurs des agents,
 non moins soigneux qu'intelligents,
 des registres exacts de mise & de recette.
 Tout alloit bien, quand leur emplette,
 en passant par certains endroits
 remplis d'écueils, & fort étroits,
 & de trajet très-difficile,
 alla tout emballée au fond des magasins,
 qui du Tartare sont voisins.
 Notre Trio poussa maint regret inutile,
 ou plutôt il n'en poussa point.
 Le plus petit marchand est savant sur ce point:
 pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.
 Celle que par malheur nos gens avoient soufferte,
 ne put se réparer: le cas fut découvert.
 Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource;
 prêts à porter le bonnet vert.
 Aucun ne leur ouvrit sa bourse,
 & le fort principal, & les gros intérêts,
 & les sergens & les procès,
 & le créancier à la porte
 dès devant la pointe du jour,
 n'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
 pour contenter cette cohorte.
 Le Buiffon accrochoit les passants à tous coups:
 Messieurs, leur disoit-il, de grâce apprenez-nous
 en quel lieu sont les marchandises
 que certains gouffres nous ont prises?

Le Plongeon, sous les eaux, s'en alloit les chercher.
 L'Oiseau Chauve-Souris n'osoit plus approcher,
 pendant le jour, nulle demeure:
 suivi des sergents à toute heure,
 en des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur (1), qui n'est ni Souris-
 ni Buiffon, ni Canard. ni dans tel cas tombé,
 mais simple grand Seigneur, qui tous les jours se fauve
 par un escalier dérobé.

FABLE VIII.

*La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats
 & des Souris.*

La Discorde a toujours régné dans l'Univers;
 notre monde en fournit mille exemples divers.
 Chez nous cette Déesse a plus d'un tributaire.
 Commençons par les éléments:
 vous serez étonnés de voir qu'à tous moments,
 ils seront appointés contraire (2).
 Outre ces quatre potentats,
 combien d'êtres de tous états
 se font une guerre éternelle?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
 par cent arrêts rendus en forme solemnelle,
 vit terminer tous leurs débats.
 Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
 & menacé du fouet quiconque auroit querelle,
 ces animaux vivoient entr'eux comme cousins.
 Cette union si douce, & presque fraternelle,
 édifioit tous les voisins.

(1) *Detteur*; pour *débitteur*. N'est point d'usage.

(2) *Appointé contraire*: opposé. Façon de parler peu usitée.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
représenter un tel outrage.

J'ai vu des Chroniqueurs attribuer le cas
aux passé-droits qu'avoit une Chienne en gésine;
quoi qu'il en soit, cet altercas (1)
mit en combustion la salle & la cuisine:
chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.
On fit un réglement dont les Chats se plainquirent,
& tout le quartier étourdirent.

Leur Avocat disoit, qu'il falloit bel & bien
recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent,
les Souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau: le peuple Souriquois
en pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil & narquois (2),
& d'ailleurs en voulant à toute cette race,
les guetta, les prit, fit main-basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les Cieux
nul animal, nul être, aucune créature
qui n'ait son opposé: c'est la loi de Nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en fai pas plus.

Ce que je fais, c'est qu'aux grosses paroles
on en vint, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
renvoyer chez les Barbacoles (3).

(1) *Altercas*: altercation. Vieux.

(2) *Narquois* signifie la même chose que les deux mots
qui précèdent. Il est du style familier, mais guère d'usage.

(3) *Barbacole*; mot tiré de l'Italien pour désigner un
Maître d'Ecole.

FABLE IX.

Le Loup & le Renard.

D'ou vient que personne en la vie
 n'est satisfait de son état?
 Tel voudroit bien être soldat,
 à qui le soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
 se faire loup. Hé qui peut dire
 que pour le métier de mouton
 jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans,
 un Prince (1) en Fable ait mis la chose:
 pendant que sous mes cheveux blancs,
 je fabrique à force de temps
 des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa Fable semés,
 ne sont en l'ouvrage du Poëte,
 ni tous, ni si bien exprimés.
 Sa louange en est plus complete.

De la chanter sur la musette,
 c'est mon talent: mais je m'attends,
 que mon Héros, dans peu de temps,
 mé fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand Prophète:
 cependant je lis dans les Cieux,
 que bientôt ses faits glorieux
 demanderont plusieurs Homères:
 & ce temps-ci n'en produit guères.

(1) Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Laisant à part tous ces mystères
 essayons de conter la Fable avec succès.

Le Renard dit au Loup: notre cher, pour tous mets
 j'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets;
 c'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hazard.
 J'approche des maisons: tu te tiens à l'écart.
 Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce:
 rends-moi le premier de ma race

qui fournisse son croc de quelque mouton gras.
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
 Je le veux, dit le Loup: il m'est mort un mien frère;
 allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
 Il vint, & le Loup dit: voici comme il faut faire,
 si tu veux écarter les mâtins du troupeau.

Le Renard ayant mis la peau,
 répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien:
 puis enfin il n'y manqua rien.
 A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
 qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
 & répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,
 Patrocle mit l'alarme au camp & dans la ville:
 mères, brus & vieillards au Temple courroient tous.
 L'ost du peuple bëlant crut voir cinquante Loups:
 chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village,
 & laisse seulement une brebis pour gage.
 Le larron s'en faisit. A quelques pas de-là
 il entendit chanter un coq du voisinage.
 Le disciple aussi-tôt droit au coq s'en alla,
 jetant bas sa robe de classe,
 oubliant les brebis, les leçons, le Régent,
 & courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
 Prétendre ainsi changer, est une illusion:
 l'on reprend sa première trace

à la première occasion.
 De votre esprit que nul autre n'égale,
 Prince, ma Muse tient tout entier ce projet.
 Vous m'avez donné le sujet,
 le dialogue, & la morale.

 FABLE X.

L'Ecreviffe & fa Fille.

Les Sages quelquefois, ainsi que l'écreviffe,
 marchent à reculons, tournent le dos au port.
 C'est l'art des matelots: c'est aussi l'artifice
 de ceux qui pour couvrir quelque puissant effort,
 envisagent un point directement contraire;
 & font, vers ce lieu-là, courir leur adverfaire.
 Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.
 Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant
 qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
 Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
 n'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
 En vain on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
 ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher;
 le torrent, à la fin, devient insurmontable.
 Cent Dieux sont impuissans contre un seul Jupiter.
 Louis & le Destin me semblent, de concert,
 entraîner l'Univers. Venons à notre Fable.

Mère Ecreviffe un jour à sa fille disoit:
 comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher droit?
 Et comme vous allez vous-même! dit la fille:
 puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
 veut-on que j'aïlle droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison; la vertu
 de tout exemple domestique
 est universelle, & s'applique
 en bien, en mal, en tout; fait des sages, des fots;

beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos à son but, j'y reviens, la méthode en est bonne, sur-tout au métier de Bellone: mais il faut le faire à propos.

FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'Aigle, Reine des airs, avec Margot la Pie, différentes d'humeur, de langage & d'esprit, & d'habit, traversoient un bout de prairie.

Le hazard les assemble en un coin détourné. L'Agace eut peur: mais l'Aigle ayant fort bien dîné, la rassure, & lui dit: allons de compagnie.

Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuie, lui qui gouverne l'Univers,

j'en puis bien faire autant, moi qu'on fait qui le fers. Entretenez-moi donc, & sans cérémonie.

Caquet-Bon-bec alors de jaser au plus drû, sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace disant le bien, le mal à travers champs, n'eut sû ce qu'en fait de babil y favoit notre Agace.

Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe, sautant, allant de place en place,

bon espion, Dieu-fait. Son offre ayant déplû, l'Aigle lui dit tour en colère:

ne quittez point votre séjour, Caquet-Bon-bec, ma mie: adieu je n'ai que faire, d'une babillarde à ma Cour: c'est un fort méchant caractère.

Margot ne demandoit pas mieux. Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux:

cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
 au cœur tout différent, s'y rendent odieux,
 quoiqu'ainfi que la Pie il faille dans ces lieux
 porter habit de deux Paroiffes.

 FABLE XII.

Le Roi, le Milan, & le Chasseur.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
 le soient aussi: c'est l'indulgence
 qui fait le plus beau de leurs droits,
 non les douceurs de la vengeance.
 Prince, c'est votre avis. On fait que le courroux
 s'éteint en votre cœur si-tôt qu'on l'y voit naître.
 Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
 fut par-là moins héros que vous.
 Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
 qui comme en l'âge d'or font cent biens ici-bas.
 Peu de Grands sont nés tels en cet âge où nous
 sommes.
 L'Univers leur fait gré du mal qu'ils ne font pas.
 Loin que vous suiviez ces exemples,
 mille actes généreux vous promettent des Temples.
 Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
 prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
 Je fais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux:
 un siècle de séjour ici doit vous suffire.
 Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.

Puissent les plaisirs les plus doux
 vous composer des destinées
 par ce temps à peine bornées.
 Et la princesse & vous n'en méritez pas moins;
 j'en prends ses charmes pour témoins:
 pour témoins j'en prends les merveilles
 par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présents,
 des qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,
 voulut orner vos jeunes ans.
 Bourbon, de son esprit ses grâces assaisonne,
 le Ciel joignit en sa personne
 ce qui fait se faire estimer
 à ce qui fait se faire aimer.
 Il ne m'appartient pas d'éaler votre joie:
 je me tais donc, & vais rimer
 ce que fit un oiseau de proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,
 étant pris vif par un Chasseur,
 d'en faire au Prince un don cet homme se propose.
 La rareté du fait donnoit prix à la chose.
 L'Oiseau, par le Chasseur, humblement présenté,
 si ce conte n'est apoeryphe,
 va tout droit imprimer sa griffe
 sur le nez de sa Majesté.
 Quoi, sur le nez du Roi? Du Roi même en personne.
 Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne?
 Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
 Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
 Dire des Courtisans les clameurs & la peine,
 seroit se consumer en efforts impuissans.
 Le Roi n'éclata point; les cris sont indécens
 à la Majesté souveraine.
 L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement
 hâter son départ d'un moment.
 Son Maître le rappelle, & crie & se tourmente,
 lui présente le leurre, & le poing, mais en vain.
 On crut que jusqu'au lendemain
 le maudit animal à la ferre insolente,

nicheroit-là malgré le bruit,
 & sur le nez sacré voudroit passer la nuit:
 tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
 Il quitte enfin le Roi, qui dit: laissez aller
 ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
 Ils se font acquittés tous deux de leur office,
 l'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
 Pour moi qui fais comment doivent agir les Rois,
 je les affranchis du supplice.
 Et la Cour d'admirer. Les Courtisans ravis
 élèvent de tels faits, par eux si mal suivis.
 Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modèle,
 & le Veneur l'échapa belle,
 coupable seulement, tant lui que l'animal,
 d'ignorer le danger d'approcher trop du Maître.
 Ils n'avoient appris à connoître
 que les hôtes des bois; étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait, près du Gange, arriver l'aventure.
 Là nulle humaine créature
 ne touche aux animaux pour leur sang épancher:
 le Roi même feroit scrupule d'y toucher.
 Savons-nous, disent-ils, si cet Oiseau de proie
 n'étoit point au siège de Troie?
 Peut-être y tient-il lieu d'un Prince ou d'un Héros
 des plus hupés & des plus hauts.
 Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
 Nous croyons, après Pythagore,
 qu'avec les animaux de forme nous changeons,
 tantôt milans, tantôt pigeons,
 tantôt humains, puis volatilles
 ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
 l'accident du Chasseur, voici l'autre manière.
 Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
 à la chasse un Milan (ce qui n'arrive guère)
 en voulut au Roi faire un don,
 comme de chose singulière.

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
 c'est le *non plus ultra* de la Fauconnerie.
 Ce Chasseur perce donc un gros de Courtifans,
 plein de zèle, échauffé s'il le fut de sa vie.
 Par ce parangon (1) des présents
 il croyoit sa fortune faite:
 quand l'animal porte-sonnette,
 sauvage encor & tout grossier,
 avec ses ongles tout d'acier
 prend le nez du Chasseur, hape le pauvre Sire.
 Lui de crier, chacun de rire,
 Monarque & Courtifans. Qui n'eût ri? quant à moi
 je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.
 Qu'un Pape rie, en bonne foi
 je n'ose l'affurer; mais je tiendrois un Roi
 bien malheureux s'il n'osoit rire:
 c'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir fouci,
 Jupiter & le Peuple immortel rit aussi.
 Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
 quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
 Que le Peuple immortel se montrât sage ou non,
 j'ai changé mon sujet avec juste raison,
 car, puisqu'il s'agit de morale,
 que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
 enseigné de nouveau? l'on a vu de tout temps
 plus de fots Fauconniers, que de Rois indulgens.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, & le Hérisson.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
 Renard fin, subtil & matois,
 blessé par des chasseurs, & tombé dans la fange,
 autrefois attira ce parasite ailé

(1) *Parangon*: autrefois, *modèle*. Ce mot signifioit aussi, *patron*, *comparaison*.

que nous avons Mouche appelé.
 Il accusoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
 que le Sort à tel point le voulût affliger,
 & le fît aux Mouches manger.
 Quoi se jeter sur moi, sur moi le plus habile
 de tous les hôtes des forêts!
 depuis quand les Renards font-ils un si bon mets?
 & que me sert ma queue? est-ce un poids inutile?
 Va, le Ciel te confonde, animal importun,
 que ne vis-tu sur le commun?
 Un Hérisson du voisinage,
 dans mes vers nouveau personnage,
 voulut le délivrer de l'importunité
 du peuple plein d'avidité.
 Je les vais de mes dards enfler par centaines,
 voisin, dit-il, & terminer tes peines.
 Garde-t-en bien, dit l'autre: ami, ne le fais pas;
 laisse-les, je te prie, achever leur repas.
 Ces animaux sont fous: une troupe nouvelle
 viendrait fondre sur moi, plus âpre & plus cruelle.
 Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
 ceux-ci sont Courtisans, ceux-là sont Magistrats.
 Aristote appliquoit cet Apologue aux hommes.
 Les exemples en sont communs,
 sur-tout au pays où nous sommes.
 Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour;
 les flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
 que d'épuiser cette science.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
 mon but est seulement de dire à ma manière
 comment l'aveugle que voici
 (c'est un Dieu) comment, dis-je, il perdit la
 lumière :
 quelle fuite eut ce mal qui peut-être est un bien.
 J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble.
 Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.

Une dispute vint ; l'Amour veut qu'on assemble
 là-dessus le Conseil des Dieux.

L'autre n'eut pas la patience.

Elle lui donne un coup si furieux,
 qu'il en perd la clarté des Cieux.

Vénus en demande vengeance.

Femme & mère ; il suffit pour juger de ses cris :
 les Dieux en furent étourdis,

& Jupiter, & Néméfis,

& les Juges d'enfer, enfin toute la bande.

Elle représenta l'énormité du cas.

Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.

Nulla peine n'étoit pour ce crime assez grande.

Le dommage devoit être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

l'intérêt du public, celui de la patrie,

le résultat enfin de la suprême Cour

fut de condamner la Folie

à servir de guide à l'Amour.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat.

A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardois un Temple dans mes vers :
 il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
 Déjà ma main en fondoit la durée
 sur ce bel art qu'ont les Dieux inventé ;
 & sur le nom de la Divinité
 que dans ce Temple on auroit adorée.
 Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
 Palais sacré de la Déesse Iris ;
 non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
 car Junon même & le Maître des Dieux
 feroient l'autre, & seroient glorieux
 du seul honneur de porter les messages.
 L'Apothéose à la vôtre eût paru.
 Là, tout l'Olympe en pompe eût été vû
 plaçant Iris sous un dais de lumière.
 Les murs auroient amplement contenu
 toute sa vie, agréable matière,
 mais peu féconde en ces événements
 qui des Etats font les renversements.
 Au fond du Temple eût été son image,
 avec ses traits, son fouris, ses appas,
 son art de plaire & de n'y penser pas,
 ses agréments à qui tout rend hommage.
 J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
 & des héros, des demi-Dieux encore,
 même des Dieux : ce que le monde adore
 vient quelquefois parfumer ses autels.
 J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
 tous les trésors, quoiqu'imparfaitement :
 car ce cœur vif & tendre infiniment,

pour ses amis, & non point autrement;
 car cet esprit qui né du firmament,
 a beauté d'homme avec grâce de femme,
 ne se peut pas comme on veut exprimer.
 O vous, Iris, qui savez tout charmer,
 qui savez plaire en un degré suprême,
 vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
 (ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
 car c'est un mot banni de votre Cour,
 laissons-le donc) agréez que ma Muse
 achève un jour cette ébauche confuse.
 J'en ai placé l'idée & le projet,
 pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
 où l'amitié donne de telles marques,
 & d'un tel prix, que leur simple récit
 peut quelque temps amuser votre esprit.
 Non que ceci se passe entre Monarques:
 ce que chez vous nous voyons estimer
 n'est pas un Roi qui ne fait point aimer;
 c'est un mortel qui fait mettre sa vie
 pour son ami. J'en vois peu de si bons.
 Quatre animaux vivant de compagnie,
 vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
 vivoient ensemble unis: douce société.

Le choix d'une demeure aux humains inconnue
 assuroit leur félicité.

Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites;
 soyez au milieu des déserts,

au fond des eaux, au haut des airs,
 vous n'éviterez point ses embuches secrettes.

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment:
 quand un chien, maudit instrument

du plaisir barbare des hommes,
 vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.

Elle fuit, & le Rat, à l'heure du repas,
 dit aux amis restants: d'où vient que nous ne sommes
 aujourd'hui que trois conviés?

Tom. II.

M

la Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?
 A ces paroles la Tortue
 s'écrie, & dit: ah! si j'étois
 comme un Corbeau d'ailes pourvue,
 tout de ce pas je m'en irois
 apprendre au moins quelle contrée,
 quel accident tient arrêtée
 notre compagne au pied léger:
 car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
 Le Corbeau part à tire d'aile:
 il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
 prise au piège, & se tourmentant.
 Il retourne avertir les autres à l'instant.
 Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment
 ce malheur est tombé sur elle,
 & perdre en vains discours cet utile moment,
 comme eût fait un Maître d'école,
 il avoit trop de jugement.
 Le Corbeau donc vole & revole.
 Sur son rapport les trois amis
 tiennent conseil. Deux font d'avis
 de se transporter sans remise
 aux lieux où la Gazelle est prise.
 L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis;
 avec son marcher lent quand arriveroit-elle?
 après la mort de la Gazelle.
 Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
 leur chère & fidelle compagne,
 pauvre chevrette de montagne.
 La Tortue y voulut courir:
 la voilà comme eux en campagne,
 maudissant ses pieds courts avec juste raison,
 & la nécessité de porter sa maison.
 Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
 coupe les nœuds du laes: on peut penser la joie.
 Le Chasseur vient, & dit: qui m'a ravi ma proie?
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
 le Corbeau sur un arbre; en un bois la Gazelle:
 & le Chasseur à demi-fou

de n'en avoir nulle nouvelle,
 apperçoit la Tortue, & retient son courroux.

D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
 je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
 si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.

Celle-ci, quittant sa retraite,
 contrefait la boiteuse, & vient se présenter.

L'homme de suivre, & de jeter
 tout ce qui lui pesoit, si bien que Rongemaille
 autour des nœuds du sac tant opère & travaille
 qu'il délivre encor l'autre sœur
 sur qui s'étoit fondé le soupé du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
 j'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
 que l'Iliade ou l'Odyssee.

Rongemaille feroit le principal héros,
 quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
 Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
 que Monsieur du Corbeau va faire
 office d'espion, & puis de messager.

La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
 le Chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi, chacun en son endroit
 s'entremet, agit & travaille.

A qui donner le prix? au cœur, si l'on m'en croit.
 Que n'ose & que ne peut l'amitié violente!
 Cet autre sentiment que l'on appelle Amour
 mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
 je le célèbre & je le chante.

Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente.
 Vous protégez sa sœur, il suffit; & mes vers
 vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
 Mon maître étoit l'Amour, j'en vais servir un autre;
 & porter par tout l'Univers
 sa gloire aussi-bien que la vôtre.

FABLE XVI.

La Forêt & le Bucheron.

Un Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
 le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
 Cette perte ne put si-tôt se réparer
 que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'homme enfin la prie humblement
 de lui laisser tout doucement
 emporter une unique branche
 afin de faire un autre manche.

Il iroit employer ailleurs son gagne-pain :
 il laisseroit debout maint Chêne & maint Sapin,
 dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
 L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.

Le misérable ne s'en fert
 qu'à dépouiller sa bienfaitrice
 de ses principaux ornements.
 Elle gémit à tous moments :
 son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde, & de ses sectateurs :
 on s'y fert du bienfait contre les bienfaiteurs.
 Je suis las d'en parler : mais que de doux ombrages
 soient exposés à ces outrages,
 qui ne se plaindroit là-dessus !
 Hélas ! j'ai beau crier, & me rendre incommode ;
 l'ingratitude & les abus
 n'en feront pas moins à la mode.

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup, & le Cheval.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés (1),
vit le premier Cheval qu'il eût vû de sa vie.

Il dit à certain Loup, franc novice: accourez,
un animal pâit dans nos prés,

beau, grand, j'en ai la vue encor toute rayie.

Est-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
fais-moi son portrait, je te prie.

Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
repartit le Renard, j'avancerois la joie
que vous aurez en le voyant.

Mais venez: que fait-on? peut-être est-ce une proie
que la fortune nous envoie.

Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
assez peu curieux de semblables amis,
fut presque sur le point d'enfiler la venelle (2).

Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
apprendroient volontiers comment on vous appelle.

Le Cheval qui n'étoit dépourvu de cervelle,
leur dit: lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs:
mon Cordonnier l'a mis autour de ma femelle.

Le Renard s'excusa sur son peu de favior.

Mes parents, reprit-il, né m'ont point fait instruire.

Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.

Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre
à lire.

Le Loup, par ce discours flatté,

M 3

(1) *Madré*; fin, subtil. Au propre, *tacheté*: mais il n'est guère d'usage dans ce sens-là.

(2) *Venelle*: autrefois, *petite rue*. *Enfiler la venelle*, prendre la fuite.

s'approcha; mais sa vanité
 lui coura quatre dents. Le Cheval lui desferre
 un coup; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
 mal en point, sanglant & gâté.
 Frère, dit le Renard, ceci nous justifie
 ce que m'ont dit des gens d'esprit;
 cet animal vous a sur la mâchoire écrit
 que de tout inconnu le Sage se méfie.

FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
 un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
 Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
 & vu chacun en sentinelle,
 s'écria: quoi, ces gens se moqueront de moi!
 eux seuls seront exempts de la commune loi?
 non, par tous les Dieux. non. Il accomplit son dire.
 La Lune alors luisant, sembloit contre le Sire
 vouloir favoriser la dindonnière gent.
 Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
 eut recours à son sac de ruses scélérates,
 feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
 puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
 Arlequin n'eût exécuté
 tant de différents personnages.
 Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
 & cent mille autre badinages;
 pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
 L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
 sur même objet toujours tendue.
 Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
 toujours il en tomboit quelqu'un: autant de pris:

autant de mis à part; près de moitié succombe.
Le compaignon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
fait le plus souvent qu'on y tombe.

FABLE XIX.

Le Singe.

Il est un Singe dans Paris
à qui l'on avoit donné femme:
finge en effet d'aucuns maris,
il la battoit. La pauvre Dame
en a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
il éclate en cris superflus:
le père en rit, sa femme est morte;
il a déjà d'autres amours,
que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, & souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
qu'il soit finge, ou qu'il fasse un livre.
La pire espèce c'est l'auteur.

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe.

Un Philosophe austère, & né dans la Scythie,
se proposant de suivre une plus douce vie,
voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
un Sage assez semblable au vieillard de Virgile,

homme égalant les Rois, homme approchant des
Dieux.

&, comme ces derniers, fatisfait & tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
de ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
corrigeant par-tout la nature
excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda,
pourquoi cette ruine: étoit-il d'homme sage
de mutiler ainsi ces pauvres habitants?
quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,

laissez agir la faux du temps:
ils iront assez-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; & l'abattant,
le reste en profite d'autant.

Le Scythe retourné dans sa triste demeure,
prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute heure:
conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
un universel abattis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
il tronque son verger contre toute raison,
sans observer temps ni saison,
lunes ni vieilles ni nouvelles.

Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien
un indiscret Stoïcien.

Celui-ci retranche de l'ame
désirs & passions, le bon & le mauvais,
jusqu'aux plus innocents souhaits.

Contre de telles gens, quant à moi je réclame.

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.

Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

FABLE XXI.

L'Eléphant & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
 en dispute du pas & des droits de l'Empire,
 voulurent terminer la querelle en champ clos.
 Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
 que le Singe de Jupiter,
 portant un caducée, avoit paru dans l'air.

Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.

Aussi-tôt l'Eléphant de croire
 qu'en qualité d'Ambassadeur
 il venoit trouver sa Grandeur.

Tout fier de ce sujet de gloire,
 il attend maître Gille, & le trouve un peu lent
 à lui présenter sa créance.

Maître Gille enfin, en passant,
 va saluer son Excellence.

L'autre étoit préparé sur la légation;
 mais pas un mot: l'attention
 qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle,
 n'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament
 qu'on soit mouche ou bien éléphant?

Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
 Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
 un assez beau combat de son trône suprême:
 toute sa Cour verra beau jeu.

Quel combat? dit le Singe, avec un front sévère.
 L'Eléphant répartit: quoi, vous ne savez pas
 que le Rhinocéros me dispute le pas?
 qu'Eléphantide a guerre avecque Rhinocère?
 vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
 Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
 répartit maître Gille; on ne s'entretient guère
 de semblables sujets dans nos vastes lambris.

M 5

L'Eléphant honteux & surpris,
 lui dit: & parmi nous, que venez-vous donc faire?
 Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
 Nous avons soin de tout: & quant à votre affaire,
 on n'en dit rien encor dans le Conseil des Dieux.
 Les petits & les grands sont égaux à leurs yeux.

FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.

Certain Fou poursuivoit à coups de pierre un Sage.
 Le Sage se retourne, & lui dit: mon ami,
 c'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci:
 tu fatigues assez pour gagner davantage:
 toute peine, dit-on, est digne de loyer.
 Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer:
 adresse lui tes dons, ils auront leur salaire.
 Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
 même insulte à l'autre bourgeois.
 On ne le paya pas en argent cette fois.
 Maint estafier accourt; on vous happe notre homme,
 on vous l'échine, on vous l'affomme.

Auprès des Rois il est de pareils fous.
 A vos dépens ils font rire le Maître.
 Pour réprimer leur habil, irez-vous
 les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
 assez puissant. Il faut les engager
 à s'adresser à qui peut se venger.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
 avec cent qualités trop longues à déduire,
 une noblesse d'ame, un talent pour conduire
 & les affaires & les gens,
 une humeur franche & libre, & le don d'être amie,
 malgré Jupiter même, & les temps orageux:
 tout cela méritoit un éloge pompeux:
 il en eût été moins, selon votre génie.
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie:
 j'ai donc fait celui-ci court & simple. Je veux
 y coudre encor un mot ou deux
 en faveur de votre patrie:
 vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément:
 leur esprit en cela suit leur tempérament.
 Creusant dans les sujets, & forts d'expériences,
 ils étendent par-tout l'empire des sciences.
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
 Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres:
 même les chiens de leur séjour
 ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
 Vos Renards sont plus fins, je m'en vais le prouver
 par un d'eux, qui, pour se sauver,
 mit en usage un stratagème,
 non encor pratiqué, des mieux imaginés.
 Le scélérat réduit en un péril extrême,
 & presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
 passa près d'un patibulaire (1).

(1) *Patibulaire* est employé ici substantivement, ce qui n'est point usité.

Là, des animaux ravissants,
bléreaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal qui, pressé des Romains,
met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
& fait en vieux renard s'échapper de leurs mains.

Les clefs de meute parvenues
à l'endroit où pour mort le traître se pendit,
remplirent l'air de cris: leur maître les rompit,
bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes
où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam (1),
Voilà maint basset clabaudant;
voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
que le jour qu'il tendit de semblables panneaux:
mais le pauvre, ce coup, y laissa ses houeaux (2);
tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
n'auroit pas cependant un tel tour inventé;
non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie
que tout Anglois n'en ait bonne provision?
mais leur peu d'amour pour la vie
leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
d'autres traits sur votre sujet;
tout long éloge est un projet

(1) *Dam*: perte, dommage. Vieux.

(2) *Houeaux*; espèces de guêtres, &c. Proverbialement, *il y a laissé ses houeaux*, signifioit anciennement la même chose, *qu'il y a laissé ses guêtres*, pour dire qu'il est mort dans cette occasion.

peu favorable pour ma lyre:
 peu de nos chants, peu de nos vers
 par un encens flatteur anusent l'univers
 & se font écouter des Nations étrangères (1).

Votre Prince vous dit un jour,
 qu'il aimoit mieux un trait d'amour
 que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais
 des derniers efforts de ma Muse:
 c'est peu de chose: elle est confuse
 de ces ouvrages imparfaits.

Cependant ne pourriez-vous faire
 que le même hommage pût plaire
 à celle qui remplit vos climats d'habitants
 tirés de l'Isle de Cythère?

Vous voyez par-là que j'entends
 Mazarin, des Amours Déesse tutélaire.

FABLE XXIV.

Le Soleil & les Grenouilles.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE.

Les filles du limon tiroient du Roi des astres
 assistance & protection.

Guerre ni pauvreté, ni semblables défaites
 ne pouvoient approcher de cette nation.

Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.

Les Reines des étangs, Grenouilles, veux-je dire,
 (car que coûte-t-il d'appeler
 les choses par noms honorables)?

(1) *Etrange; autrefois, éloigné, lointain, &c.*

contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
 & devinrent insupportables.
 L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits
 enfans de la bonne fortune,
 firent bientôt crier cette troupe importune;
 on ne pouvoit dormir en paix.

Si l'on eût cru leur murmure,
 elles auroient, par leur cris,
 soulevé grands & petits
 contre l'œil de la Nature.

Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
 il falloit promptement s'armer
 & lever des troupes puissantes.

Aussi-tôt qu'il faisoit un pas,
 Ambassades croassantes
 alloient dans tous les Etats.
 A les ouïr, tout le monde,
 toute la machine ronde,
 rouloit sur les intérêts
 de quatre méchants marais.

Cette plainte téméraire
 dure toujours, & pourtant
 Grenouilles doivent se taire,
 & ne murmurer pas tant;
 car si le Soleil se pique,
 il le leur fera sentir:
 la République aquatique
 pourroit bien s'en repentir.

FABLE XXV.

L'Hyménée & l'Amour.

A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES,

MLLE. DE BOURBON, ET M^{GR}. LE
PRINCE DE CONTY.

Hyménée & l'Amour vont conclure un Traité
qui les doit rendre amis pendant longues années.

BOURBON, jeune Divinité,

CONTY, jeune Héros, joignent leurs destinées.

CONDÉ l'avoit, dit-on, en mourant souhaité;
ce guerrier qui transmet à son fils en partage
son esprit, son grand cœur, avec un héritage
dont la grandeur, non plus, n'est pas à mépriser,
contemple avec plaisir de la voûte éthérée,

que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
que Louis aux Condé ne peut rien refuser.

Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours.

Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.

Il descend de l'Olympe environné d'Amours,
dont CONTY doit être la proie;

Vénus à BOURBON les envoie.

Ils avoient l'air moins attrayant

le jour qu'elle sortit de l'onde,

& rendit surpris notre monde,

de voir un peuple si brillant.

Le chœur des Muses se prépare;

on attend de leurs nourrissons

ce qu'un talent exquis & rare

fait estimer dans nos chansons.

Apollon y joindra ses sons,

lui-même il apporte sa lyre.

Déjà l'Amante de Zéphyre
 & la Déesse du matin,
 des dons que le printemps étale,
 commencent à parer la salle
 où se doit faire le festin.

O vous! pour qui les Dieux ont des foins si pressants,
 BOURBON, aux charmes tout-puissants,
 ainsi qu'à l'ame toute belle;
 CONTY, par qui sont effacés
 les héros des siècles passés;
 conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
 Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
 les grâces & l'esprit, seuls soutiens de l'Amour.

Dans la carrière aux époux assignée
 Prince & Princesse, on trouve deux chemins;
 l'un de tiédeur, comme chez les humains;
 la passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point, c'est un état bien doux,
 mais peu durable en notre ame inquiète.
 L'Amour s'éteint par le bien qu'il fouhaite,
 l'amant alors se comporte en époux.
 Ne sauroit-on établir le contraire,
 & renverser cette maudite loi?
 Prince & Princesse, entreprenez l'affaire,
 nul n'osera prendre exemple sur moi.
 De ce conseil faites expérience,
 foyez amants fidelles & constants:
 s'il faut changer, donnez-vous patience,
 & ne foyez époux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
 elle a pour votre hymen dressé cette horoscope (1).

Pratiquer tous les agréments
 qui des époux font des amants,

(1) *Horoscope* est ici au féminin; mais l'usage le plus
 général & l'Académie le font masculin.

employer sa grâce ordinaire,
 c'est ce que **CONTY** saura faire.
 Rendre **CONTY** le plus heureux
 qui soit dans l'Empire amoureux,
 trouver cent moyens de lui plaire,
 c'est ce que **BOURBON** saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
 qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour,
 plus beau que l'enfant de Cythère,
 en un mot, semblable à son père.
 Former cet enfant sur les traits
 des modèles les plus parfaits,
 c'est ce que **BOURBON** saura faire;
 mais de nous priver d'un tel bien,
 c'est à quoi **BOURBON** n'entend rien.

 FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

Une Souris craignoit un Chat,
 qui dès long-temps la guettoit au passage.
 Que faire en cet état? elle, prudente & sage,
 consulte son voisin; c'étoit un maître Rat,
 dont la rateuse Seigneurie
 s'étoit logée en bonne hôtellerie,
 & qui cent fois s'étoit vanté dit-on,
 de ne craindre ni chat ni chatte,
 ni coup de dent ni coup de patte.
 Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
 ma foi, quoi que je fasse
 seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace:
 mais assemblons tous les Rats d'alentour,
 je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
 La Souris fait une humble révérence,
 & le Rat court en diligence

à l'Office, qu'on nomme autrement la dépense,
 où maints Rats assemblés
 faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
 Il arrive les sens troublés,
 & tous les poumons essoufflés.

Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces Rats; parlez.
 En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 c'est qu'il faut promptement secourir la Souris;
 car Rominagrobis

fait en tous lieux un étrange carnage.

Ce Chat, le plus diable des Chats,
 s'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
 Chacun dit: il est vrai. Sus, sus, courons aux armes:
 quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes:
 n'importe, rien n'arrête un si noble projet:

chacun se met en équipage;
 chacun mit dans son sac un morceau de fromage;
 chacun promet enfin de risquer le paquet.

Ils alloient tous comme à la fête,
 l'esprit content, le cœur joyeux.

Cependant le Chat plus fin qu'eux,
 tenoit déjà la Souris par la tête.

Ils s'avancèrent à grands pas
 pour secourir leur bonne amie;
 mais le Chat, qui n'en démord pas,
 gronde & marche au devant de la troupe ennemie.

A ce bruit, nos très-prudents Rats,
 craignant mauvaise destinée,
 font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
 une retraite fortunée;

chaque Rat rentre dans son trou:
 & si quelqu'un en fort, gare encor le matou.

FABLE XXVII.

Daphnis & Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mère
à qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
& quelques-uns encor que vous garde l'amour,
je ne puis, qu'en cette Préface
je ne partage entre elle & vous
un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
& que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc . . . mais tout dire,
ce seroit trop, il faut choisir,
ménageant ma voix & ma lyre,
qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je louerni seulement un cœur plein de tendresse,
ces nobles sentimens, ces grâces, cet esprit:
vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtresse,
sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
de trop d'épines. Si jamais
l'Amour vous dit les mêmes choses,
il les dit mieux que je ne fais:
ainsi fait-il punir ceux qui ferment l'oreille
à ses conseils; vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir:
on l'appeloit Alcimadure;

fier & farouche objet, toujours courant aux bois,
 toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
 & ne connoissant autres loix
 que son caprice: au reste égalant les plus belles,
 & surpassant les plus cruelles:
 n'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs.
 Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs!
 Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
 l'aima pour son malheur: jamais la moindre grâce,
 ni le moindre regard, le moindre mot enfin
 ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
 Las de continuer une poursuite vaine,
 il ne songea plus qu'à mourir:
 le désespoir le fit courir
 à la porte de l'inhumaine.

Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
 on ne daigna lui faire ouvrir
 cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
 l'ingrate, pour le jour de sa nativité,
 joignoit aux fleurs de sa beauté
 les trésors des jardins & des vertes campagnes:
 j'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
 mais je vous suis trop odieux,
 & ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste,
 vous me refusiez même un plaisir si funeste.
 Mon père, après ma mort, & je l'en ai chargé,
 doit mettre à vos pieds l'héritage
 que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
 tous mes troupeaux avec mon chien;
 & que du reste de mon bien,
 mes compagnons fondent un temple,
 où votre image se contemple,
 renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
 J'aurai, près de ce temple, un simple monument:
 on gravera sur la bordure:

*Daphnis mourut d'amour; passant, arrête-toi:
 pleure, & dis: celui-ci succomba sous la loi
 de la cruelle Alcimadure.*

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
 il auroit pourfuivi, la douleur le prévint :
 son ingrata sortit triomphante & parée.
 On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
 pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
 Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
 menant, dès ce soir même, au mépris de ses loix,
 ses compagnes danser autour de sa statue.
 Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids :
 une voix sortit de la nue ;
 Echo redit ces mots dans les airs épanus :
Que tout aime à présent, l'insensible n'est plus !
 Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
 frémit, & s'étonna la voyant accourir.
 Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
 s'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr,
 non plus qu'Ajax Ulyffe, & Didon son perfide.

 FABLE XXVIII.

Philémon & Baucis.

A M^{GR.} LE DUC DE VENDÔME.

Ni Por, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
 ces deux Divinités n'accordent à nos vœux
 que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tran-
 quille ;
 des foudres dévorants, c'est l'éternel alyle,
 véritable vautour que le fils de Japet
 représente, enchaîné sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
 le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
 il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;
 il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,

N 3

que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
 rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.
 Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple:
 tous deux virent changer leur cabane en un Temple.
 Hyménée & l'Amour, par des désirs constants,
 avoient unis leurs cœurs dès leurs plus doux prin-
 temps;

ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
 Clotho prenoit plaisir à filer cette trame.
 Ils furent cultiver, sans se voir assistés,
 leur enclos & leur champ par deux fois vingt étés.
 Eux seuls ils composoient toute leur République:
 heureux de ne devoir à pas un domestique
 le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
 Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
 l'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
 & par des traits d'amour fut encor se produire.
 Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
 joignoit aux duretés un sentiment moqueur.

Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
 Il part avec son fils, le Dieu de l'éloquence;
 tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux;
 mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
 Prêts enfin de quitter un séjour si profane,
 ils virent à l'écart une étroite cabane,
 demeure hospitalière, humble & chaste maison.
 Mercure frappe, on ouvre: aussi-tôt Philémon
 vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
 vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
 reposez-vous: usez du peu que nous avons:
 l'aide des Dieux a fait que nous le conservons;
 usez-en, saluez ces Pénates d'argile.

Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
 que quand Jupiter même étoit de simple bois:
 depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
 Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
 encor que le pouvoir au désir ne réponde,
 nos hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.

Quelques restes de feu sous la cendre épanclus,
 d'un soufflé haletant par Baucis s'allumèrent:
 des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammèrent,
 L'onde tiède, on lava les pieds des Voyageurs.
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs;
 & pour tromper l'ennui d'une attente imporrune,
 il entretient les Dieux, non point sur la fortune,
 sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des Rois,
 mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
 ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
 Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
 La table où l'on servit le champêtre repas,
 fut d'ais non-façonnés à l'aide du compas:
 encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,
 qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
 Baucis en égala les appuis chancelants
 du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles:
 il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solemnelles.
 Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
 d'un peu de lait, de fruits. & des dons de Cérés.
 Les divins Voyageurs, altérés de leur course,
 méloient au vin grossier le crystal d'une source.
 Plus le vase verfoit, moins il s'alloit vidant.
 Philémon reconnut ce miracle évident:
 Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillèrent,
 à ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
 Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
 qui font trembler les Cieux sur leurs poles assis.
 Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute:
 quels humains auroient cru recevoir un tel hôte!
 ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux;
 mais quand nous serions Rois, que donner à des
 Dieux!
 c'est le cœur qui fait tout: que la terre & que l'onde
 apprètent un repas pour les maîtres du monde,
 ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
 Baucis fort à ces mots pour réparer l'erreur.
 Dans le verger couroit une perdrix privée,

& par de tendres soins dès l'enfance élevée:
 elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain;
 la volatile échappe à sa tremblante main:
 entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle:
 ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile:
 Jupiter intercède. Et déjà les vallons
 voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des
 monts.

Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
 De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
 suivez-nous: toi, Mercure appelle les vapeurs.
 O gens durs! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
 Il dit & les Autans troublent déjà la plaine.
 Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine.
 Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
 Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtants,
 sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
 A leurs pieds aussi-tôt cent nuages crevèrent.
 Des Ministres du Dieu les Escadrons flottants
 entraînent sans choix animaux, habitants,
 arbres, maisons, vergers, toute cette demeure:
 sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
 Les Vieillards déploroient ces sévères destins.
 Les animaux périr! car encor les humains,
 tous avoient dû tomber sous les célestes armes.
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.
 Cependant l'humble toit devient Temple: & ses murs
 changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
 De pilastres massifs les cloisons revêtues,
 en moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
 le chaume devient or, tout brille en ce pourpris⁽¹⁾:
 tous ces événements sont peints sur les lambris.
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle!
 ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
 Nos deux Epoux, surpris, étonnés, confondus,
 se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
 Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:

(1) Pourpris; enceinte, enclos. Vieux.

aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures,
pour présider ici dans les honneurs divins,
& Prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins?

Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clotho feroit d'un coup ce double sacrifice;
d'autres mains nous rendroient un vain & triste office;
je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
ne troubleroit non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable.

Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis,
la troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philémon leur disoit: ce lieu plein de merveille
n'a pas toujours servi de temple aux Immortels.
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
gens barbares, gens durs, habitacle (1) d'impies;
du céleste courroux tous furent les hosties (2);
il ne resta que nous d'un si triste débris:
vous en verrez tantôt la suite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles:
elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
l'un & l'autre se dit adieu de la pensée;
le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix;
même instant, même sort à leur fin les entraîne:
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.

N 5

(1) *Habitacle*: habitation, demeure. N'est guère usité que dans le style soutenu.

(2) *Hostie* signifie ici *victime*,

Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
 Ah! si . . . mais autre part j'ai porté mes présents.
 Célébrons seulement cette métamorphose.
 De fidelles témoins m'ayant conté la chose,
 Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
 qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
 Quelque jour on verra chez les races futures,
 sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
 Vendôme, consentez au los que j'en attends;
 faites-moi triompher de l'envie & du temps:
 enchaînez ces démons; que sur nous ils n'attendent,
 ennemis des héros & de ceux qui les chantent.
 Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
 qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
 Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
 l'entreprise demande un plus vaste génie;
 car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
 sans parler de celui qui force à vous aimer?
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
 vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
 don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
 que nous font à regret le travail & les ans.
 Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
 font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
 Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;
 je l'ose, dans ces vers, soutenir devant tous.
 Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
 vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
 on dit qu'elle & ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
 transportent dans Anet tout le sacré vallon:
 je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
 des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
 puissent-ils, tout d'un coup, élever leurs sourcils,
 comme on vit autrefois Philémon & Baucis!

FABLE XXIX.

Les filles de Minée.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
& de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus à juste droit, de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoître.
On ne voit point les champs répondre aux soins

du maître,
si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérès.
La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle.
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
dit aux autres: quoi donc, toujours des Dieux
nouveaux?

l'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
de ce Dieu qui purgea de monstres l'univers:
mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chommer la peste des humains?
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche,
ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
du Monarque des Dieux les divers changements;
mais comme chacun fait tous ces événements,
disons ce que l'amour inspire à nos pareilles:
non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
accoutumer nos cœurs à goûter son poison,

car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, & ses sœurs applaudirent.

Après quelques moments, haussant un peu la voix,
dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'Amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux ;
l'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;
d'autant plutôt épris qu'une invincible haine
divisant leurs parents, ces deux Amants unit,
& concourut au trait dont l'amour se sert.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voisins
leurs maisons où régnoient ces guerres intestines :
ce fut un avantage à leurs désirs naissans.
Le cours en commença par des jeux innocents ;
la première étincelle eut embrasé leur ame,
qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
mais c'étoit à l'insû de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
les plaisirs, & sur-tout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger reconfort (1) ne les put satisfaire ;
il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons.
Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
les paroles passioient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
chère Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie :
fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :

(1) Reconfort ; consolation, secours dans l'affliction.
Ce mot commence à vieillir.

j'en ai d'autres en Grèce, ils se tiendront heureux
que vous daigniez chercher un azyle chez eux:
leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
à prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
car je n'ose parler, hélas! de mon désir:
faut-il à votre gloire en faire un sacrifice?
de crainte de vains bruits, faut-il que je languisse?
ordonnez, j'y consens; tout me semblera doux;
je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrais dire autant, lui repartit l'Amante;
votre amour étant pure encor que véhémence,
je vous suivrai par-tout: notre commun repos
me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
je rirai des discours d'une langue indiscrete,
& m'abandonnerai sans peur à votre ardeur,
contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles!
je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi:
vous-même, peignez-vous cet Amant hors de foi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore;
n'attendez point les traits que son char fait éclore:
trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès:
là, nous nous attendrons, le rivage est tout près;
une barque est au bord, les rameurs le vent même,
tout, pour notre départ, montre une hâte extrême:
l'augure en est heureux, notre sort va changer;
& les Dieux sont pour nous, si je fais bien juger.
Thisbé consent à tout: elle en donne pour gage
deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.
Heureux mur! tu devois servir mieux leur désir;
ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort & prévient Pyrame;
l'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
la fait arriver seule & sans guide aux degrés;
l'ombre & le jour lutoient dans les champs azurés.
Une Lionne vint, monstre imprimant la crainte,

d'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
 Thisbé fuit: & son voile emporté par les airs,
 source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
 La Lionne le voit, le fouille, le déchire:
 & l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
 Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
 Pyrame arrive, & voit ces vestiges tout frais.
 O Dieux! que devient-il? un froid court dans ses
 veines;

il aperçoit le voile étendu dans ces plaines:
 il le lève: & le sang joint aux traces des pas,
 l'empêche de douter d'un funeste trépas.
 Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
 te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!
 je l'ai voulu: c'est moi, qui suis le monstre affreux
 par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
 attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres:
 mais m'oseraï-je à toi présenter chez les ombres?
 jouis au moins du sang que je te vais offrir,
 malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
 Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
 Thisbé vient: Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
 Que devient-elle aussi? tout lui manque à la fois,
 les sens & les esprits aussi-bien que la voix.
 Elle revient enfin; Clotho, pour l'amour d'elle,
 laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
 Il ne regarde point la lumière des Cieux:
 sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
 il voudroit lui parler, sa langue est retenue:
 il témoigne mourir content de l'avoir vue.
 Thisbé prend le poignard, & découvrant son sein,
 je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
 bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée,
 ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
 Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
 n'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
 Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice!
 Sa main & le poignard font alors leur office:
 elle tombe, & tombant range ses vêtements;

dernier trait de pudeur, même aux derniers moments.
Les Nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes :
& du sang des Amants teignirent par des charmes
le fruit d'un Mûrier proche, & blanc jusqu'à ce jour,
éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée :

l'une accusoit l'amant, l'autre la destinée ;

& toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
de cette passion devoient être vainqueurs.

Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :

l'est-elle ? elle devient aussi-tôt languissante.

Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
& cependant l'hymen est ce qui la détruit.

Il y joint, dit Climène, une âpre jalousie,
poison le plus cruel dont l'ame soit saisie.

Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.

Alcithoë ma sœur, attachant vos esprits,

des tragiques amours vous a conté l'épître ;

celles que je vais dire ont aussi leur mérite.

J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.

Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;

à ses rayons perçants opposons quelques voiles :

voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.

Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,

un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :

cependant donnez-moi quelque heure de silence,

ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;

souffrez-en les défauts ; & songez seulement

au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris : il étoit aimé d'elle :

chacun se proposoit leur hymen pour modèle :

ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux,

combloit abondamment les vœux de ces époux.

Ils ne s'aimoient que trop : leurs soins & leur tendresse,
approchoient des transports d'amant & de maîtresse.

Le Ciel même envia cette félicité :

Céphale eut à combattre une Divinité.

Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,

n'étant pas à ces biens, chez elle, accoutumée.
 Nos belles cacheroient un pareil sentiment:
 chez les Divinités on en use autrement.
 Celle-ci déclara son amour à Céphale.
 Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
 les jeunes Déités qui n'ont qu'un vieil époux,
 ne se soumettent point à ces loix comme nous.
 La Déesse enleva ce héros si fidelle:
 de modérer ses feux il pria l'Immortelle.
 Elle le fit: l'amour devint simple amitié:
 retournez: dit l'Aurore, avec votre moitié;
 je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne:
 recevez seulement ces marques de la mienne.
 (C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups).
 Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
 fera le désespoir de votre ame charinée.
 & vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
 Tout oracle est douteux, & porte un double sens;
 celui-ci mit d'abord notre époux en suspens:
 j'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle?
 & comment? n'est-ce point qu'elle m'est infidelle?
 ah! finissent mes jours plutôt que de le voir!
 éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
 Des Mages aussi-tôt consultant la science,
 d'un feint adolescent il prend la ressemblance,
 s'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
 ses beautés, qu'il sourient être dignes des Dieux,
 joint les pleurs aux soupirs, comme un amant fait
 faire;
 & ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
 Il fallut recourir à ce qui porte coup,
 aux présents: il offrit, donna, promit beaucoup,
 promit tant que Procris lui parut incertaine.
 Toute chose a son prix: voilà Céphale en peine:
 il renonce aux cités, s'en va dans les forêts,
 conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets;
 s' imagine, en chassant, dissiper son martyre:
 c'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire,
 oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.

Doux

Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs,
venez, légers démons, par qui nos champs fleurissent.
Aure, fais les venir: je fais qu'ils t'obéissent;
ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.

On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie, & la voilà jalouse.

Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons; il l'aime, & sans cesse il
l'appelle;

les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.

Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.

Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne:

l'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.

Elle en profite, hélas! & ne fait qu'y songer.

Les amants sont toujours de légère croyance;

s'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,

(je demande un grand point, la prudence en amours)

ils seroient aux rapports insensibles & sourds.

Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose:

elle se lève un jour; & lorsque tout repose,

que de l'aube au teint frais la charmante douceur

force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,

elle cherche Céphale: un bois l'offre à sa vue.

Il invoque déjà cette Aure prétendue.

Viens me voir, disoit-il, chère Déesse, accours:

je n'en puis plus, je meurs, fais que par ton secours

la peine que je sens se trouve soulagée.

L'épouse se prétend par ces mots outragée:

elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachent,

mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.

O triste jalousie, ô passion amère!

filles d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!

ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embaras,

sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.

Procris s'étoit cachée en la même retraite

Tom. II.

O

qu'un fân de biche avoit pour demeure secrète :
 il en fort ; & le bruit trompe aussi-tôt l'époux.
 Céphale prend le dard , toujours sûr de ses coups ,
 le lance en cet endroit , & perce sa jalouse :
 malheureux assassin d'une si chère épouse.
 Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
 il accourt , voit sa faute ; & tout plein de fureur ,
 du même javelot il veut s'ôter la vie.
 L'Aurore & les destins arrêtent cette envie.
 Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
 L'infortuné mari , sans cesse s'affligeant ,
 eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines ,
 si la Déesse enfin , pour terminer ses peines ,
 n'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
 triste fin d'un hymen bien divers en son cours !
 Fuyons ce nœud , mes sœurs , je ne puis trop le
 dire.

Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
 S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix ,
 n'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
 Toutes trois , pour chasser de si tristes pensées ,
 à revoir leur travail se montrent empressées.
 Climène en un tissu riche , pénible & grand ,
 avoit presque achevé le fameux différend
 d'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante.
 On voyoit en lointain une ville naissante.
 L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté ,
 dépendoit du présent de chaque Dêité.
 Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.
 Un coup de son trident fit fortir de la terre
 un animal fougueux , un coursier plein d'ardeur.
 Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
 Minerve l'effaça , donnant à la contrée
 l'olivier , qui de paix est la marque assurée :
 elle emporta le prix , & nomma la cité.
 Athène offrit ses vœux à cette Dêité.
 Pour les lui présenter on choisit cent pucelles ,
 toutes sachant broder , aussi sages que belles.
 Les premières portoient force présents divers ;

tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers⁽¹⁾.
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Climène ayant enfin reployé son ouvrage,
la jeune Iris commence en ces mots son récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réussit;
je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embrasée:
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
font marcher avant tout dans le siècle où nous
sommes.

Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces Amants, quoiqu'épris d'un désir mutuel,
n'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut:
soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays contesté par des peuples divers,
engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
un parent de Cloris meurt; & laisse à la belle
d'amples possessions & d'immenses trésors:
il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte, & par-tout révérée,
par-tout des deux partis Cloris considérée,
voit de ses propres yeux les champs où Télamon

O 2

(1) *Pers*: couleur entre le vert & le bleu. Vieux.

venoit de consacrer un trophée à son nom.
 Lui, de sa part, accourt; & tout couvert de gloire
 il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
 Leur rencontre se fit non loin de l'élément
 qui doit être évité de tout heureux amant.
 Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère:
 l'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
 Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens,
 qu'au sein de sa patrie, & de l'aveu des siens.
 Tout chemin, hors la mer, alongeant leur souffrance,
 ils commettent aux flots cette douce espérance.
 Zéphyre les suivoit, quand presque en arrivant,
 un Pirate survient, prend le dessus du vent,
 les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
 Télémon jusqu'au bout porte sa résistance:
 après un long combat son parti fut défait,
 lui pris; & ses efforts n'eurent pour tout effet
 qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pu
 croire!

le fort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
 ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
 le fit être forcat aussi-tôt qu'il fut pris.
 Le destin ne fut pas à Cloris si contraire;
 un célèbre marchand l'achète du corsaire;
 il l'emène; & bientôt la belle, malgré soi,
 au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
 L'épouse du marchand la voit avec tendresse:
 ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse.
 Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs désirs
 répondoit seulement par de profonds soupirs.
 Damon, c'étoit le fils, lui tient ce doux langage:
 vous soupirez toujours; toujours votre visage
 baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret.
 Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
 ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
 rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
 Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, & non pas vous.
 Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
 parlez; nous sommes prêts à changer de demeure,

mes parents m'ont promis de partir tout-à-l'heure. Regrettez-vous les biens que vous avez perdus? tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus: j'en fais qui l'agreroient; j'ai su plaire à plus d'une: pour vous, vous méritez toute une autre fortune: quelle que soit la nôtre, usez-en; vous voyez ce que nous possédons & nous-même à vos pieds. Ainsi parle Damon, & Cloris toute en larmes, lui répond en ces mots accompagnés de charmes: Vos moindres qualités, & cet heureux séjour, même aux filles des Dieux donneroient de l'amour: jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse, voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse. Je fais quel est leur prix: mais de les accepter, je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter. Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage: si toujours la naissance éleva mon courage, je me vois, grâce aux Dieux, en des mains où je puis garder ces sentiments malgré tous mes ennuis. Je puis-même avouer (hélas! faut-il le dire?) qu'un autre a, sur mon cœur, conservé son empire. Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers; je prétends le chérir encor dans les enfers. Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante, je ne suis déjà plus aimable, ni charmante; Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux, & doublement esclave, est indigne de vous. Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle; fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette belle: tout passé, & même un jour ses larmes passeront; voyons ce que l'absence & le temps produiront. A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage, il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage; trouve des malheureux de leurs fers échappés, & sur le bord d'un bois à chasser occupés. Télamon de ce nombre, avoit brisé sa chaîne: aux regards de Damon il se présente à peine, que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin fait qu'à l'abord Damon admire son destin:

puis le plaint, puis l'emmena, & puis lui dit sa flâme.
 D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame:
 elle chérit un mort! un mort, ce qui n'est plus,
 l'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus:
 là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
 Télamon dans son ame admire l'aventure,
 dissimule, & se laisse emmener au séjour
 où Cloris lui conserve un si parfait amour.
 Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
 nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
 On apprend leur retour, & leur débarquement;
 Cloris se présentant à l'un & l'autre amant,
 reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable;
 ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable:
 un œil indifférent à le voir eût erré,
 tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
 Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
 Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle:
 elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
 Télamon, d'autre part, tombe presque à son tout.
 On demande à Cloris la cause de sa peine,
 elle la dit: ce fut sans s'attirer de haine:
 son récit ingénu redoubla la pitié
 dans les cœurs prévenus d'une juste amitié.
 Damon dit que son zèle avoit changé de face:
 on le crut: cependant, quoi qu'on dise & qu'on fasse,
 d'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
 ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
 On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
 à sceller de l'hymen une union si belle;
 & par un sentiment à qui rien n'est égal,
 il pria ses parents de doter son rival.
 Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,
 les nœces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
 l'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau:
 il fait partir de l'arc une flèche maudite,
 perce les deux époux d'une atteinte subite.
 Cloris mourut du coup, non sans que son amant

attirât ses regards en ce dernier moment.
 Il s'écrie en voyant finir ses destinées :
 quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années ?
 Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
 que la haine du sort avançât mon trépas ?
 en achevant ces mots il acheva de vivre :
 son amour non le coup, l'obligea de la suivre :
 blessé légèrement il passa chez les morts ;
 le Styx vit nos époux accourir sur ses bords ;
 même accident finit leurs précieuses trames ;
 même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
 Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
 que chacun d'eux devint statue & marbre dur.
 Le couple infortuné face à face repose.
 Je ne garantis point cette métamorphose :
 on en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
 dit Climène ; & cherchant dans les siècles passés
 quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
 tout ceci me fut dit par le sage interprète.
 J'admire, je plains ces amants malheureux ;
 on les alloit unir : tout concouroit pour eux ;
 ils touchoient au moment : l'attente en étoit sûre ;
 hélas ! il n'en est point de telle en la nature :
 sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains ;
 les Dieux se font un jeu de l'espoir des humains.
 Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
 La fête est vers la fin, grâce au Ciel, avancée ;
 & nous avons passé tout ce temps en récits,
 capables d'affliger les moins sombres esprits !
 effaçons, s'il se peut, leur image funeste :
 je prétends de ce jour mieux employer le reste :
 & dire un changement, non de corps, mais de cœur :
 le miracle en est grand : Amour en fut l'auteur :
 il en fait tous les jours de diverse manière.
 Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assez :
 son peu d'esprit, son humeur sombre,
 rendoient ces talents mal placés :

il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
& passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire:
j'en blâme en nous l'excès: mais je n'approuve pas
qu'insensible aux plus doux appas,
jamais un homme ne soupire.

Hé quoi, ce long repos est-il d'un si grand prix?
les morts sont donc heureux: ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions; & si l'état le pire
est le néant, je ne fais point
de néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
vit Iole endormie, & le voilà frappé:
voilà son cœur développé.

Amour, par son savoir suprême,
ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un héros.
Zoon rend grâce à Dieu qui troubloit son repos:
il regarde en tremblant cette jeune merveille.

A la fin Iole s'éveille:

surprise & dans l'étonnement,
elle veut fuir; mais son amant

l'arrête, & lui tient ce langage:

Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage:
c'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux:
ils m'ont l'ame, & l'esprit & la raison donnée.

Souffrez que, vivant sous vos loix,
j'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours encor plus étonnée,
rougit, & sans répondre, elle court au hameau,
& raconte à chacun ce miracle nouveau.

Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle:
Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit:

ni ses soins pour plaire à la belle.

Leur hymen se conclut: un Satrape voisin,
le propre jour de cette fête,
enlève à Zoon sa conquête.

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
 Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
 poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage
 en un combat de main à main.

Iole en est le prix, aussi bien que le juge.
 Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
 en la bonté de son rival.

Hélas! cette bonté lui devint inutile:
 il mourut du regret de cet hymen fatal.
 Aux plus infortunés la tombe fert d'asyle.
 Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
 Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
 Que fert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?
 ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire:
 & ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire
 c'est l'amour: on fait tout pour se voir estimé:
 est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
 quel charme de s'ouïr louer par une bouche
 qui même, sans s'ouvrir, nous enchante & nous
 touche!

ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
 jette un secret remords dans leur profane sein.
 Bacchus entre, & sa cour, confus & long cortège:
 où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège?
 que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
 opposer son Egide à ma juste fureur:
 rien ne m'empêchera de punir leur offense:
 voyez, & qu'on se rie après de ma puissance.
 Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
 aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
 On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace:
 leurs métiers sont brisés: on élève à leur place
 une chapelle au Dieu, père du vrai nectar.
 Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
 au destin de ces sœurs par elle protégées.
 Quand quelque Dieu voyant ses bontés négligées,

nous fait sentir son ire (1), un autre n'y peut rien :
l'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômions : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
rendre à chaque Immortel les vœux qui lui sont dûs :
les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.

FABLE XXX.

La Matrone d'Ephèse.

S'il est un conte usé, commun & rebattu,
c'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le chois-tu ?
qui t'engage à cette entreprise ?
n'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
quelle grâce aura ta Matrone,
au prix de celle de Pétrone ?
comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois
une Dame en sagesse & vertu sans égale ;
&, selon la commune voix,
ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :
on l'alloit voir par rareté :
c'étoit l'honneur du sexe ; heureuse sa patrie !
chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron (1) :

(1) Ire, colère, courroux.

(2) Patron est mis ici pour modèle.

chaque époux la prônoit à sa femme chérie;
 d'elle descendent ceux de la Prudoterie,
 antique & célèbre maison.
 Son mari l'aimoit d'amour folle.
 Il mourut. De dire comment,
 ce seroit un détail frivole.
 Il mourut; & son testament
 n'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
 si les biens réparoient la perte d'un mari,
 amoureux autant que chéri.
 Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
 qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
 & du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
 Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;
 celle-ci faisoit un vacarme,
 un bruit & des regrets à percer tous les cœurs,
 bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
 de quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
 la douleur est toujours moins forte que la plainte;
 toujours un peu de fâste entre parmi les pleurs.
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
 que tout à sa mesure, & que de tels regrets
 pourroient pécher par leur excès:
 chacun rendit par-là sa douleur rengrégée (1).
 Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
 que son époux avoit perdue,
 elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 d'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié:
 (ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
 une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
 prête à mourir de compagnie.
 Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
 n'ayant examiné qu'à demi ce complot,

(1) *Rengrégé*; augmenté, accru, plus fort. Ce mot ne s'emploie qu'en parlant de douleurs, de maux, &c. Il est d'ailleurs suranné.

& jusques à l'effet, courageuse & hardie,
 L'esclave avec la Dame avoit été nourrie;
 toutes deux s'entr'aimoient; & cette passion
 étoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
 le monde entier à peine eût fourni deux modèles
 d'une telle inclination.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,
 elle laissa passer les premiers mouvements;
 puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
 dans l'ordinaire train des communs sentimens.
 Aux consolations la Veuve inaccessible,
 s'appliquoit seulement à tout moyen possible
 de fuir le défunt aux noirs & tristes lieux.
 Le fer auroit été le plus court & le mieux;
 mais la Dame vouloit repaître encore ses yeux
 du trésor qu'enfermoit la bière,
 froide dépouille, & pourtant chère.

C'étoit-là le seul aliment
 qu'elle prit en ce monument.
 La faim donc fut celle des portes
 qu'entre d'autres de tant de portes,
 notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
 Un jour se passe, & deux sans autre nourriture
 que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
 qu'un inutile & long murmure
 contre les Dieux, le fort & la nature.
 Enfin la douleur n'omit rien,
 si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
 non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
 car il n'avoit pour monument
 que le dessous d'une potence.
 Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
 Un soldat bien récompensé
 le gardoit avec vigilance.
 Il étoit dit par ordonnance
 que si d'autres voleurs, un parent, un ami
 l'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi,

rempliroit aussi-tôt la place.
 C'étoit trop de sévérité:
 mais la publique utilité
 défendoit que l'on fît au garde aucune grâce.
 Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
 briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
 Curieux, il y court, entend de loin la Dame
 remplissant l'air de ses clameurs.
 Il entre, est étonné, demande à cette femme,
 pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
 pourquoi cette triste musique,
 pourquoi cette maison noire & mélancolique!
 Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
 toutes ces demandes frivoles:
 le mort pour elle y répondit.
 Cet objet, sans autres paroles,
 disoit assez par quel malheur
 la Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
 Nous avons fait serment, ajouta la servante,
 de nous laisser mourir de faim & de douleur.
 Encor que le soldat fût mauvais orateur,
 il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
 La Dame cette fois eut de l'attention;
 & déjà l'autre passion
 se trouvoit un peu rallentie.
 Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
 pour suivre le soldat, vous défend l'aliment,
 voyez-moi manger seulement,
 vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
 ne déplut pas aux deux femmes:
 conclusion qu'il obtint d'elles
 une permission d'apporter son souper.
 ce qu'il fit; & l'esclave eut le cœur fort tenté
 de renoncer dès-lors à la cruelle envie
 de tenir au mort compagnie.
 Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
 qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
 Croyez-vous que lui-même il fut homme à vous
 suivre,

si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
 Non, Madame, il voudroit achever sa carrière:
 La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
 Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
 nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
 On ne meurt que trop-tôt: qui nous presse? attendons:
 quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
 Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
 que vous servira-t-il d'en être regardée?

Tantôt, en voyant les trésors,
 dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
 je disois: hélas! c'est dommage,
 nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
 A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
 Le Dieu qui fait aimer prit son tems, il tira
 deux traits de son carquois: de l'un il entama
 le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la Dame.
 Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
 & des gens de goût délicat
 auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
 Le garde en fut épris: les pleurs & la pitié,
 forte d'amour ayant ses charmes,
 tout y fit: une belle alors qu'elle est en larmes,
 en est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
 poison, qui de l'amour est le premier degré:
 la voilà qui trouve à son gré
 celui qui le lui donne: il fait tant qu'elle mange;
 il fait tant que de plaire; & se rend en effet
 plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait;
 il fait tant enfin qu'elle change;
 & toujours par degrés, comme l'on peut penser,
 de l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange:
 elle écoute un amant, elle en fait un mari.
 le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
 Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
 d'enlever le dépôt commis aux soins du garde:
 il en entend le bruit: il y court à grands pas,

mais en vain: la chose étoit faite.
 Il revient au tombeau conter son embarras,
 ne sachant où trouver retraite.
 L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
 l'on vous a pris votre pendu?
 les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?
 si Madame y consent, j'y remédierai bien.
 Mettons notre mort en la place,
 les passants n'y connoîtront rien.
 La Dame y consentit. O volages femelles!
 la femme est toujours femme: il en est qui sont belles:
 il en est qui ne le sont pas.
 S'il en étoit d'assez fidelles,
 elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
 ne vous vantez de rien. Si votre intention
 est de résister aux amores,
 a nôtre est bonne aussi: mais l'exécution
 nous trompe également: rémoin cette Matrone;
 & n'en déplaise au bon Pétrone,
 ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
 qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
 Cette veuve n'eût tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
 qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé:
 car de mettre au patibulaire,
 le corps d'un mari tant aimé,
 ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.
 Cela lui fauvoit l'autre; & tout considéré,
 mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.

FABLE XXXI.

Belphégor.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan, Monarque des Enfers,
 faisoit passer ses sujets en revue.
 Là, confondus, tous les états divers,
 Princes & Rois, & la tourbe (1) menue,
 jetoient maint pleur (2), pouissoient maint & maint
 cri,

tant que Satan en étoit étourdi.
 Il demandoit, en passant, à chaque ame:
 qui t'a jetée en l'éternelle flamme?
 L'une disoit, hélas! c'est mon mari:
 l'autre aussi-tôt répondoit: c'est ma femme.
 Tant & tant fut ce discours répété,
 qu'enfin Satan dit en plein consistoire:
 si ces gens-ci disent la vérité,
 il est aisé d'augmenter notre gloire.
 Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
 Pour cet effet, il nous faut envoyer
 quelque démon plein d'art & de prudence,
 qui, non content d'observer avec soin
 tous les hymens dont il fera témoin,
 y joigne aussi sa propre expérience.
 Le prince ayant proposé sa sentence,
 le noir Sénat suivit tout d'une voix.
 De Belphégor aussi-tôt on fit choix.

(1) *Tourbe*; multitude de peuple. Vieux.(2) *Pleur*, au singulier, n'est point d'usage.

Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
 grand éplucheur, clairvoyant à merveilles;
 capable enfin de pénétrer dans tout,
 & de pousser l'examen jusqu'au bout.
 Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
 on lui donna mainte & mainte remise,
 toutes à vue, & qu'en lieux différens
 il pût toucher par des correspondans.
 Quant au surplus, les fortunes humaines,
 les biens, les maux, les plaisirs & les peines,
 bref, ce qui suit notre condition,
 fut une annexe à sa légation.
 Il se pouvoit tirer d'affliction,
 par ses bons tours & par son industrie:
 mais non mourir, ni revoir sa patrie,
 qu'il n'eût ici consumé certain temps.
 Sa mission devoit durer dix ans.
 Le voilà donc qui traverse & qui passe
 ce que le ciel voulut mettre d'espace
 entre ce monde & l'éternelle nuit;
 il n'en mit guère, un moment y conduit.
 Notre démon s'établit à Florence,
 ville, pour lors, de luxe & de dépense:
 même il la crut propre pour le trafic.
 Là, sous le nom du Seigneur Roderic,
 il se logea, meubla comme un riche homme (1),
 grosse maison, grand train, nombre de gens,
 anticipant tous les jours sur la somme
 qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
 On s'étonnoit d'une telle bombance.
 Il tenoit table, avoit de tous côtés
 gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
 soit pour le faste & la magnificence.
 L'un des plaisirs où plus il dépensa,

(1) *Riche homme*, pour *homme riche*, ne se dit point.

fut la louange. Apollon l'encensa :
 car il est maître en l'art de flatterie.
 Diable n'eut onc (1) tant d'honneurs en sa vie.
 Son cœur devint le but de tous les traits
 qu'Amour lançoit: il n'étoit point de belle,
 qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
 pour le gagner, tant sauvage fût-elle:
 car de trouver une seule rebelle,
 ce n'est la mode à gens de qui la main
 par les présents s'applanit tout chemin.
 C'est un ressort en tous desseins utile.
 Je l'ai jà (2) dit, & le redis encor,
 je ne connois d'autre premier mobile
 dans l'univers, que l'argent & que l'or.
 Notre Envoyé cependant tenoit compte
 de chaque hymen, en journaux différens;
 l'un, des époux satisfaits & contents,
 si peu rempli, que le diable en eut honte.
 L'autre journal incontinent fut plein.
 A Belphégor il ne restoit enfin
 que d'éprouver la chose par lui-même.
 Certaine fille à Florence étoit lors,
 belle & bien-faite, & peu d'autres trésors,
 noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
 & d'autant plus, que de quelque vertu
 un tel orgueil paroïssoit revêtu.
 Pour Roderic on en fit la demande.
 Le père dit que Madame Honesta,
 (c'étoit son nom), avoit eu jusques-là
 force partis; mais que parmi la bande
 il pourroit bien Roderic préférer,
 & demandoit temps pour délibérer.
 On en convient. Le poursuivant s'applique
 à gagner celle où ses vœux s'adressoient.
 Fêtes & bals, sérénades, musique,

(1) *Onc*: jamais. *Vieux*. (2) *Jà*, pour déjà.

cadeaux, festins, bien fort appetissoient (1),
 altéroient fort le fonds de l'ambassade.
 Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
 s'épuise en dons. L'autre se persuade
 qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
 Conclusion, qu'après force prières,
 & des façons de toutes les manières,
 il eut un oui de Madame Honesta.
 Auparavant le Notaire y passa,
 dont Belphégor se moquant en son ame,
 hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
 comme un château? ces gens ont tout gâté.
 Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
 la simple foi, le meilleur est ôté.
 Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,
 dans les procès, en prenant le revers.
 Les si, les car, les contrats sont la porte
 par où la noise entre dans l'univers:
 n'espérons pas que jamais elle en sorte.
 Solemnités & loix n'empêchent pas
 qu'avec l'hymen amour n'ait des débats:
 c'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
 Le cœur fait tout, le reste est inutile.
 Qu'ainsi ne soit voyons d'autres états.
 Chez les amis tout s'excuse, tout passe:
 chez les amants tout plaît, tout est parfait:
 chez les époux tout ennuie & tout lasse.
 Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
 Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
 d'heureux ménage? Après mûr examen,
 j'appelle un bon, voire, un parfait hymen,
 quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.
 Dès que chez lui le Diable eut amené

P 2

(1) *Appetisser*. On diroit aujourd'hui *rappetisser*.

son époufée, il jugea par lui-même
 ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
 toujours débats, toujours quelque ferman
 plein de sottife en un degré fuprême.
 Le bruit fut tel, que Madame Honelta
 plus d'une fois les voifins éveilla:
 plus d'une fois on courut à la noife.
 Il lui falloit quelque fimple bourgeoife,
 ce difoit-elle: un petit trafiquant
 traiter ainfi les filles de mon rang!
 méritoit-il femme fi vertueufe?
 fur mon devoir je fais trop fcrupuleufe:
 j'en ai regret, & fi je faisois bien...
 Il n'est pas sûr qu'Honelta ne fît rien:
 ces prudes-là nous en font bien accroire.
 Nos deux époux, à ce que dit l'hiftoire,
 fans difputer n'étoient pas un moment.
 Souvent leur guerre avoit pour fondement
 le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
 d'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
 d'inventions propres à tout gâter.
 Le pauvre Diable eut lieu de regretter
 de l'autre enfer la demeure profonde.
 Pour comble enfin, Roderic époufa
 la parenté de Madame Honelta,
 ayant fans cefle & le père & la mère,
 & la grand'fœur avec le petit frère,
 de fes deniers mariant la grand'fœur,
 & du petit payant le précepteur.
 Je n'ai pas dit la principale caufe
 de fa ruine, infaillible accident;
 & j'oubliois qu'il eut un Intendant.
 Un Intendant? qu'est-ce que cette chofe?
 Je définis cet être, un animal
 qui, comme on dit, fait pêcher en eau trouble;
 &, plus le bien de fon maître va mal,
 plus le fien croît, plus fon profit redouble,
 tant qu'aifément lui-même acheteroit
 ce qui de net au Seigneur refteroit:

dont par raison bien & dûment déduite
 on pourroit voir chaque chose réduite
 en son état, s'il arrivoit qu'un jour
 l'autre devînt l'Intendant à son tour :
 car regagnant ce qu'il eut étant maître,
 ils reprendroient tous deux leur premier être.
 Le seul recours du pauvre Roderic,
 son seul espoir étoit certain trafic
 qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
 espoir douteux, incertaine ressource.
 Il étoit dit que tout seroit fatal
 à notre époux, ainsi tout alla mal.
 Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
 en abusoient. Il perdit un vaisseau,
 & vit aller le commerce à vau-l'eau :
 trompé des uns, mal servi par les autres,
 il emprunta. Quand ce vint à payer,
 & qu'à sa porte il vit le créancier,
 force lui fut d'esquiver par la fuite,
 gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
 il se sauva chez un certain fermier,
 en certain coin réparé de fumier.
 A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
 sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit ;
 qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
 ses créanciers, & sa femme encor pire :
 qu'il n'y savoit remède que d'entrer
 au corps des gens, & de s'y réparer,
 d'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
 Dame Honesta viendroit-elle y prôner
 qu'elle a regret de se bien gouverner ?
 chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre ;
 que de ces corps trois fois il sortiroit,
 fût qu'il lui, Matheo, l'en prît :
 trois fois sans plus, & ce, pour récompense
 de l'avoir mis à couvert des sergents.
 Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
 avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
 Ce que le sien, ouvrage fantastique,

devint alors, l'histoire n'en dit rien.
 Son coup d'essai fut une fille unique
 où le galant se trouvoit assez bien :
 mais Matheo, moyennant grosse somme,
 l'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
 C'étoit à Naples, il le transporte à Rome ;
 faisit un corps : Matheo l'en bannit,
 le chasse encore : autre somme nouvelle.
 Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
 remarquez bien ! notre Diable sortit.
 Le Roi de Naples avoit lors une fille,
 honneur du sexe, espoir de sa famille :
 maint jeune Prince étoit son poursuivant :
 là, d'Honesto Belphégor se sauvant,
 on ne le put tirer de cet asyle.
 Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
 que d'un manant qui chassoit les esprits.
 Cent mille écus d'abord lui sont promis.
 Bien affligé de manquer cette somme,
 (car les trois fois l'empêchoient d'espérer
 que Belphégor se laissât conjurer)
 il la refuse : il se dit un pauvre homme,
 pauvre pêcheur, qui, sans savoir comment,
 sans dons du ciel, par hasard seulement,
 de quelques corps a chassé quelque diable,
 apparemment chétif & misérable,
 & ne connoît celui-ci nullement.
 Il a beau dire : on le force, on l'amène,
 on le menace, on lui dit que sous peine
 d'être pendu, d'être mis haut & court
 en un gibet, il faut que sa puissance
 se manifeste avant la fin du jour.
 Dès l'heure même on vous met en présence
 notre Démon & son conjurateur.
 D'un tel combat le Prince est spectateur.
 Chacun y court, n'est fils de bonne mère,
 qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
 D'un côté font le gibet & la hart,
 cent mille écus bien comptés d'autre part.

Matheo tremble, & lorgne la finance.
 L'esprit malin voyant sa contenance,
 rioit sous cape, alléguoit les trois fois,
 dont Matheo suoit dans son harnois,
 pressoit, prioit, conjuroit avec larmes:
 le tout en vain. Plus il est en alarmes,
 plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
 que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
 On vous le hape & mène à la potence.
 Comme il alloit haranguer l'assistance,
 nécessité lui suggéra ce tour.
 Il dit tout bas qu'on bartit le tambour;
 ce qui fut fait: de quoi l'Esprit immonde
 un peu surpris, au manant demanda:
 pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là?
 L'autre répond: c'est Madame Honesta
 qui vous réclame, & va par tout le monde
 cherchant l'époux que le ciel lui donna.
 Incontinent le Diable décampa,
 s'enfuit au fond des enfers, & conta
 tout le succès qu'avoit eu son voyage.
 Sire, dit-il, le nœud du mariage
 damne aussi dru qu'aucuns autres états.
 Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
 non par flocons, mais menu comme pluie
 ceux que l'hymen fait de sa confrairie;
 j'ai par moi-même examiné le cas.
 Non que de soi la chose ne soit bonne:
 elle eut jadis un plus heureux destin:
 mais comme tout se corrompt à la fin,
 plus beau fleuron n'est en votre couronne.
 Satan le crut: il fut récompensé,
 encor qu'il eût son retour avancé.
 Car qu'eût-il fait? ce n'étoit pas merveilles
 qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,
 toujours le même, & toujours sur un ton,
 il fût contraint d'enfler la venelle:
 dans les enfers encore en change-t-on;
 l'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.

Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne fais pire chose,
que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
votre ascendant à l'hymen vous expose,
n'épousez point d'Honestà, s'il se peut:
n'a pas pourtant une Honestà qui veut.

FABLE XXXII.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
portés d'un même esprit, tendoient au même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
qu'en apanage on voit aux procès attachés,
s'offrit de les juger sans récompense aucune,
peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des loix, l'homme pour ses péchés,
se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié? les trois quarts & bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
de guérir cette folle & détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; & le soin de soulager les maux
est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier;
chagrins, impatientes, & se plaignant sans cesse:
il a pour tels & tels un soin particulier,
ce font ses amis; il nous laisse.

Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embaras
où se trouva réduit l'Appointeur de débats.

Aucun n'étoit content; la sentence arbitrale
à nul des deux ne convenoit:
jamais le Juge ne tenoit
à leur gré la balance égale.

De semblables discours rebutoient l'Appointeur.

Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
affligés, & contraints de quitter ces emplois,
vont confier leur peine au silence des bois.

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui mieux que vous fait vos besoins?

Apprendre à se connoître est le premier des soins
qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.

Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité:
chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.

Troublez l'eau: vous y voyez-vous?

agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?
la vase est un épais nuage

qu'aux effets du crystal nous venons d'opposer.

Mes frères, dit le Saint, laissez-la reposer;

vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.

Ainsi parla le Solitaire.

Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

Puisqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient
malade,

il faut des Médecins, il faut des Avocats.

Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:

les honneurs & le gain, tout me le persuade.

Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous! dont le Public emporte tous les soins,

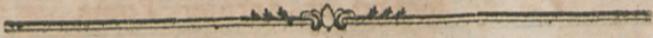
Magistrats, Princes & Ministres,

vous, que doivent troubler mille accidens finistres ;
que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces penfers vous donne,
quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages :
puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
je la présente aux Rois, je la propose aux Sages :
par où saurois-je mieux finir ?

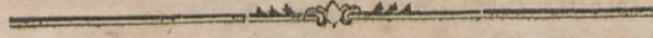
Fin du second et dernier Tome.



T A B L E
 D E S F A B L E S
 C O N T E N U E S
 D A N S L A S E C O N D E P A R T I E.



<i>A</i> vertiffement,	page 3.
<i>A</i> Madame de Montespan,	5.



L I V R E S E P T I E M E.

FABLE I.	<i>L</i> es Animaux malades de la peste,	7.
FABLE II.	<i>L</i> e mal marié,	9.
FABLE III.	<i>L</i> e Rat qui s'est retiré du monde,	10.
FABLE IV.	<i>L</i> e Héron,	12.
FABLE V.	<i>L</i> a Fille,	13.
FABLE VI.	<i>L</i> es Souhairs,	14.
FABLE VII.	<i>L</i> a Cour du Lion,	16.
FABLE VIII.	<i>L</i> es Vantours & les Pigeons,	17.
FABLE IX.	<i>L</i> e Coche & la Mouche,	19.
FABLE X.	<i>L</i> a Laitière & le Pot au lait,	20.



TABLE

FABLE XI. <i>Le Curé & le Mort,</i>	page 21.
FABLE XII. <i>L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans son lit,</i>	23.
FABLE XIII. <i>Les deux Coqs,</i>	25.
FABLE XIV. <i>L'Ingratitude & l'injustice des Hommes envers la Fortune.</i>	26.
FABLE XV. <i>Les Devinereffes,</i>	28.
FABLE XVI. <i>Le Chat, la Belette & le petit Lapin,</i>	29.
FABLE XVII. <i>La tête & la queue du Serpent,</i>	31.
FABLE XVIII. <i>Un Animal dans la Lune,</i>	32.

LIVRE HUITIEME.

FABLE I. <i>La Mort & le Mourant,</i>	35.
FABLE II. <i>Le Savetier & le Financier,</i>	37.
FABLE III. <i>Le Lion, le Loup & le Renard,</i>	38.
FABLE IV. <i>Le pouvoir des Fables,</i>	40.
FABLE V. <i>L'Homme & la Puce,</i>	42.
FABLE VI. <i>La Femme & le Secret,</i>	ibid.
FABLE VII. <i>Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître,</i>	44.
FABLE VIII. <i>Le Rieur & les Poissons,</i>	45.
FABLE IX. <i>Le Rat & l'Huître,</i>	46.
FABLE X. <i>L'Ours & l'Amateur des Jardins,</i>	48.
FABLE XI. <i>Les deux Amis,</i>	50.
FABLE XII. <i>Le Cochon, la Chèvre & le Mouton,</i>	51.
FABLE XIII. <i>Tircis & Amarante,</i>	52.
FABLE XIV. <i>Les Obsèques de la Lionne,</i>	54.

DES FABLES.

FABLE XV. <i>Le Rat & l'Eléphant,</i>	page 55.
FABLE XVI. <i>L'Horoscope,</i>	56.
FABLE XVII. <i>L'Ane & le Chien,</i>	59.
FABLE XVIII. <i>Le Bassa & le Marchand,</i>	60.
FABLE XIX. <i>L'avantage de la Science,</i>	62.
FABLE XX. <i>Jupiter & les Tonnerres,</i>	63.
FABLE XXI. <i>Le Faucon & le Chapon,</i>	65.
FABLE XXII. <i>Le Chat & le Rat,</i>	67.
FABLE XXIII. <i>Le Torrent & la Rivière,</i>	68.
FABLE XXIV. <i>L'Education,</i>	69.
FABLE XXV. <i>Les deux Chiens & l'Ane mort,</i>	70.
FABLE XXVI. <i>Démocrite & les Abdéritains,</i>	72.
FABLE XXVII. <i>Le Loup & le Chasseur,</i>	73.

LIVRE NEUVIEME.

FABLE I. <i>Le Dépositaire infidelle,</i>	76.
FABLE II. <i>Les deux Pigeons,</i>	79.
FABLE III. <i>Le Singe & le Léopard,</i>	81.
FABLE IV. <i>Le Gland & la Citrouille,</i>	82.
FABLE V. <i>L'Ecolier, le Pédant & le Maître d'un Jardin,</i>	83.
FABLE VI. <i>Le Statuaire & la Statue de Jupiter,</i>	85.
FABLE VII. <i>La Souris métamorphosée en Fille,</i>	86.
FABLE VIII. <i>Le Fou qui vend la Sagesse,</i>	88.
FABLE IX. <i>L'Huître & les Plaideurs,</i>	89.
FABLE X. <i>Le Loup & le Chien maigre,</i>	90.
FABLE XI. <i>Rien de trop,</i>	92.
FABLE XII. <i>Le Cierge,</i>	93.

TABLE

FABLE XIII. <i>Jupiter & le Passager,</i>	page 93.
FABLE XIV. <i>Le Chat & le Renard,</i>	95.
FABLE XV. <i>Le Mari, la Femme & le Voleur,</i>	96.
FABLE XVI. <i>Le Trésor & les deux Hommes,</i>	97.
FABLE XVII. <i>Le Singe & le Chat,</i>	99.
FABLE XVIII. <i>Le Milan & le Rossignol,</i>	100.
FABLE XIX. <i>Le Berger & son Troupeau,</i>	ibid.

LIVRE DIXIEME.

FABLE I. <i>Les deux Rats, le Renard & l'Oeuf,</i>	102.
FABLE II. <i>L'Homme & la Couleuvre,</i>	109.
FABLE III. <i>La Tortue & les deux Canards,</i>	111.
FABLE IV. <i>Les Poissons & le Cormoran,</i>	113.
FABLE V. <i>L'Enfonisseur & son Compère,</i>	114.
FABLE VI. <i>Le Loup & les Bergers,</i>	115.
FABLE VII. <i>L'Araignée & l'Hirondelle,</i>	117.
FABLE VIII. <i>La Perdrix & les Coqs,</i>	118.
FABLE IX. <i>Le Chien à qui on a coupé les oreilles,</i>	119.
FABLE X. <i>Le Berger & le Roi,</i>	120.
FABLE XI. <i>Les Poissons & le Berger qui joue de la flûte,</i>	122.
FABLE XII. <i>Les deux Perroquets, le Roi & son fils,</i>	123.
FABLE XIII. <i>La Lionne & l'Ourse,</i>	125.
FABLE XIV. <i>Les deux Aventuriers & le Talisman,</i>	126.
FABLE XV. <i>Les Lapins,</i>	128.
FABLE XVI. <i>Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le fils de Roi,</i>	130.

DES FABLES.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I.	<i>L</i> e Lion,	page 133.
FABLE II.	<i>Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.</i>	135.
FABLE III.	<i>Le Fermier, le Chien & le Renard,</i>	136.
FABLE IV.	<i>Le songe d'un Habitant du Mogol,</i>	138.
FABLE V.	<i>Le Lion, le Singe, & les deux Anes,</i>	140.
FABLE VI.	<i>Le Loup & le Renard,</i>	142.
FABLE VII.	<i>Le Payfan du Danube,</i>	144.
FABLE VIII.	<i>Le Vieillard & les trois jeunes Hommes,</i>	147.
FABLE IX.	<i>Les Souris & le Chat-huant,</i>	148.
	<i>Epilogue,</i>	150.

A Mgr. le Duc de Bourgogne, 151.

LIVRE DOUZIEME.

FABLE I.	<i>L</i> es Compagnons d'Ulyffe,	153.
FABLE II.	<i>Le Chat & les deux Moineaux,</i>	156.
FABLE III.	<i>Du Thésaurifereur & du Singe,</i>	158.
FABLE IV.	<i>Les deux Chèvres,</i>	159.
	<i>A Mgr. le Duc de Bourgogne,</i>	160.
FABLE V.	<i>Le vieux Chat & la jeune Souris,</i>	161.
FABLE VI.	<i>Le Cerf malade,</i>	162.
FABLE VII.	<i>La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard,</i>	163.
FABLE VIII.	<i>La querelle des Chiens & des Chats,</i>	
	<i>& celle des Chats & des Souris,</i>	164.

TABLE &c.

FABLE IX.	<i>Le Loup & le Renard,</i>	page 166.
FABLE X.	<i>L'Ecreviffe & fa Fille,</i>	168.
FABLE XI.	<i>L'Aigle & la Pie,</i>	169.
FABLE XII.	<i>Le Roi, le Milan, & le Chasseur,</i>	170.
FABLE XIII.	<i>Le Renard, les Mouches, & le Hérisson,</i>	173.
FABLE XIV.	<i>L'Amour & la Folie,</i>	174.
FABLE XV.	<i>Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat,</i>	176.
FABLE XVI.	<i>La Forêt & le Bûcheron,</i>	180.
FABLE XVII.	<i>Le Renard, le Loup, & le Cheval,</i>	181.
FABLE XVIII.	<i>Le Renard & les Poulets d'Inde,</i>	182.
FABLE XIX.	<i>Le Singe,</i>	183.
FABLE XX.	<i>Le Philofophe Scythe,</i>	ibid.
FABLE XXI.	<i>L'Eléphant & le Singe de Jupiter,</i>	185.
FABLE XXII.	<i>Un Fon & un Sage,</i>	186.
FABLE XXIII.	<i>Le Renard Anglois,</i>	187.
FABLE XXIV.	<i>Le Soleil & les Grenouilles,</i>	189.
FABLE XXV.	<i>L'Hyménée & l'Amour,</i>	191.
FABLE XXVI.	<i>La Ligne des Rats,</i>	193.
FABLE XXVII.	<i>Daphnis & Alcimadure,</i>	195.
FABLE XXVIII.	<i>Philémon & Baucis,</i>	197.
FABLE XXIX.	<i>Les Filles de Minée,</i>	203.
FABLE XXX.	<i>La Matrone d'Ephèfe,</i>	218.
FABLE XXXI.	<i>Belphégor,</i>	224.
FABLE XXXII.	<i>Le Juge Arbitre, l'Hospitalier & le Solitaire,</i>	232.





AB S 2811 (12)

ULB Halle
005 524 58X

3



R



Inches

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

7

8

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

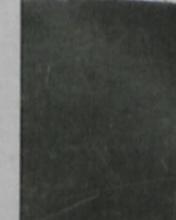
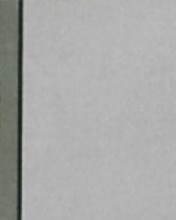
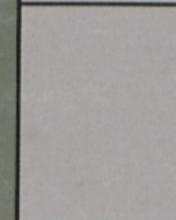
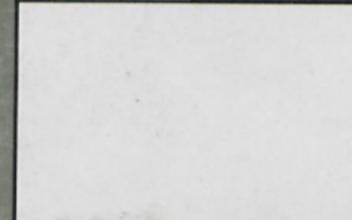
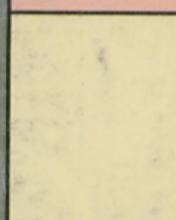
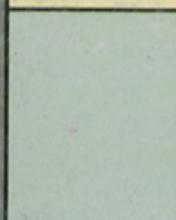
Red

Magenta

White

3/Color

Black



raire.

rée de Notes
te.

NE.

S

E S

